février 1971

FICTION

n° 206

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUE

Couverture de Desimon

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ;


ROUTE DE LA GLOIRE
ROBERT A. HEINLEIN
Pour la première fois, voici l'homme des grands astronefs interstellaires et des mégalopoles de l'avenir aux prises avec les dragons et les sortilèges d'un univers magique. Pour gagner le cœur de Star, l'Impératrice des Vingt Univers, Oscar Gordon se lance dans la quête périlleuse de l'Œuf de Phénix et affronte monstres et sorciers. Mais que l'on ne s'y trompe pas : la science, avec Heinlein, ne peut perdre ses droits et la réalité qu'il nous révèle est plus troublante encore que les apparences. Une œuvre épique, violente et colorée qui constitue le premier volet d'un hommage à Robert Heinlein, grand conteur de la science-fiction.
Un volume de 400 pages, relié pleine toile émeraude, fers or, garde et dessin originaux de Moebius, sous jaquette rhodoïd. Tirage limité et numéroté.
Prix de vente 35 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador - Paris-9e - Tél. 874.40.56 - C.C.P. La Source 31.529.23

BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	F	F.B.	F.S.
☐ *Les rois des étoiles* / *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	277	24
☐ *Les amants étrangers* / *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	277	24
☐ *A la poursuite des Slans* / *La faune de l'espace* par A.E. VAN VOGT	31	277	24
☐ *Dracula* par BRAM STOKER	41	366	31,80
☐ *Cristal qui songe* / *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36	321	27,90
☐ *Retour à l'âge de pierre* / *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32	286	25
☐ *La poupée sanglante* / *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36	321	27,90
☐ *Au-delà du néant* / *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33	295	25,50
☐ *Les enfants d'Icare* / *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33	295	25,50
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40	357	31
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37	330	28,70
☐ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37	330	28,70
☐ *Les cavernes d'acier* / *Face aux feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37	330	28,70
☐ *Docteur Bloodmoney* / *Le Maître du Haut Château* par PHILIP K. DICK	36	321	27,90
☐ *Ceux de nulle part* / *Les Robinsons du cosmos* par FRANCIS CARSAC	37	330	28,70
☐ *Le cycle des épées* par FRITZ LEIBER	43	384	33,50
☐ *L'homme dans le labyrinthe* / *Les masques du temps* par ROBERT SILVERBERG	36	321	27,90
☐ *Génocides* / *Camp de concentration* par THOMAS M. DISCH	37	330	28,70
☐ *Route de la gloire* par ROBERT HEINLEIN	35	305	27,20

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M. Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Fiction":

PHILIP JOSÉ FARMER
Par delà l'océan

JOHN BRUNNER
Coupe sombre

JEAN-PIERRE ANDREVON
Le château du dragon

---

et la fin du roman de

POUL ANDERSON
Les conquérants de l'enfer

POUL

ANDERSON

Les conquérants de l'enfer

PREMIERE PARTIE

Les fidèles (et anciens) lecteurs de Fiction *se souviendront certainement du cycle de trois récits consacré par Poul Anderson aux aventures du loup-garou Steve Matuchek et de son amie Ginny Graylock la sorcière, dans un univers parallèle à la fois fantaisiste et rationnel où la magie tenait lieu de science. Rappelons-en les titres :* Loup y es-tu ? *(n° 49),* Sus à la salamandre ! *(n° 65),* Que succombe l'incube ! *(n° 119), trois épisodes à l'action colorée et dynamique, où Steve et Ginny, aidés par les diverses ressources de leurs pouvoirs surnaturels, affrontaient d'un cœur vaillant de sombres périls suscités par les puissances ténébreuses. Aujourd'hui, dix ans ont passé. Steve et Ginny sont désormais mariés et se sont apparemment rangés des voitures. Mais voici que des événements qui les concernent directement les obligent à sortir de leur retraite et à reprendre le combat. La menace à laquelle ils se heurtent semble d'abord d'ordre purement politique (ce qui est pour l'auteur l'occasion de se souvenir de ses engagements en la matière et de déverser, en quelques pages attristantes, toute sa bile et son fiel). Mais, heureusement, le « message » est de courte durée, et l'intrigue rebondit ensuite tambour battant, pour entraîner Steve Matuchek dans une dangereuse odyssée, qui le conduira jusque vers les régions infernales... Il s'agit là d'un roman en deux parties, dont la fin paraîtra le mois prochain.*

A.D.

1

ENFIN, une infirmière me conduisit auprès de mon amour. Toujours fraîche, elle était pâle après la bataille et sa délicate ossature saillait sous la peau du visage. Mais sa chevelure épandue sur l'oreiller était de flammes et, bien que sa paupière fût pesante, jamais le vert de ses yeux n'avait été plus étincelant.

Je me penchai et l'embrassai aussi doucement que je le pus.

— « Salut, » murmura-t-elle.

— « Comment vas-tu ? » Je n'avais pas réussi à trouver autre chose à dire que cette ineptie.

— « Bien. » Elle me dévisagea quelques instants puis sourit brusquement. « Mais d'après l'air que tu as, toi, il se pourrait que la couvade soit une bonne idée. »

Il est de fait que certains obstétriciens font mettre le père au lit quand un enfant vient au monde mais notre médecin, suivant l'opinion que professe le plus grand nombre, avait exigé que j'apporte le maximum d'aide par sympathie à ma femme en suant sang et eau dans la salle d'attente. J'avais étudié la question avec suffisamment de zèle, ces derniers mois, pour faire quasiment figure d'autorité en la matière. Le premier accouchement devait fatalement être difficile pour une fille aussi mince que Ginny. Elle avait accueilli la chose avec son flegme habituel. Elle avait seulement consenti à ce que l'on pratiquât les charmes divinatoires afin de savoir quel serait le sexe de l'enfant, et encore uniquement pour que nous ne soyons pas pris au dépourvu au moment de lui donner un nom.

— « Comment trouves-tu ta fille ? »

— « Superbe, » répondis-je.

Elle pouffa. « Menteur ! On n'a encore jamais vu un homme qui ne soit frappé d'horreur quand on lui annonce qu'il a engendré cette boule de protoplasme rouge toute fripée. » Sa main glissa vers la mienne. « Mais elle sera ravissante, Steve. Comment veux-tu qu'il en aille autrement ? C'est tellement beau, nous deux. »

Non, je n'allais pas me mettre à beugler en présence de toutes les jeunes mères qui m'entouraient. L'infirmière sauva la situation en me disant d'une voix tranchante : « Il vaut mieux que vous laissiez votre femme se reposer, Mr. Matuchek. Dailleurs, le Dr

Ashman serait content que tout soit terminé pour pouvoir rentrer chez lui. »

Il m'attendait dans le bureau de l'attribution des noms. Lorsque j'eus franchi la porte insonorisée, l'infirmière la scella avec de la cire et une étoile de David. C'était un hôpital dernier cri : ils pensaient à tout. Thomas Ashman était un gaillard d'un mètre quatre-vingts, gris de poil, plein de rides, aux manières tranquilles. Pour le moment, la fatigue voûtait imperceptiblement ses épaules. Sous son impressionnante robe chirurgicale brodée de signes zodiacaux, il portait un pantalon de toile blanche et un T-shirt. Plus son amulette, bien entendu.

Nous échangeâmes une poignée de main.

— « Tout est parfait, » m'affirma-t-il. « J'ai reçu le rapport du labo. Je ne vous cacherai pas que, du fait qu'il n'existe pas de facteurs thérianthropiques du côté maternel, aucun des enfants que vous aurez ne sera jamais un loup-garou naturel. Mais, ayant hérité de vous le gène récessif complet, cette petite sera très réceptive aux charmes métamorphiques, ce qui constituera un précieux atout pour elle, surtout si elle embrasse une carrière thaumaturgique comme sa mère. Cela implique cependant certaines précautions. Elle sera en effet plus vulnérable aux influences paranaturelles que la plupart des gens. »

Je hochai la tête. Nous avions déjà eu, Ginny et moi, plus d'aventures que nous ne l'avions souhaité — et largement !

« Mariez-la judicieusement et vous aurez des petits-enfants garous, » ajouta Ashman sur un ton badin.

— « Si elle tient de sa mère, Dieu ait pitié du pauvre garçon que nous essaierons de lui imposer ! » Je me sentais aussi crétin que j'en avais l'air. « Nous sommes fatigués tous les deux, docteur. Occupons-nous du certificat de naissance et finissons-en. »

— « Allons-y ! » Il prit place derrière son bureau. Les parchemins étaient déjà préparés avec le nom des parents, leurs lieu et date de naissance et leur matricule commun. « Comment l'appelez-vous ? »

— « Valeria. »

— « Oui, je pensais bien que votre femme choisirait un nom comme cela. L'idée vient d'elle, n'est-ce pas ? Pas de second prénom ? »

— « Euh... Mary. Celui-là, c'est moi qui l'ai choisi. C'était celui de ma mère. » Je me rendis compte que j'étais encore en train de parler à tort et à travers.

— « Excellente idée ! Elle pourra toujours l'adopter si son surnom fantaisie ne lui plaît pas. Mais cela m'étonnerait. » Il dactylographia les renseignements d'état civil, signa, me tendit le document et classa le double. Non sans une certaine solennité, il posa ensuite sur le bureau le certificat primaire portant les empreintes digitales du bébé. « Et son vrai nom ? »

— « Victrix. »

— « Hein ? »

— « C'est un nom que Ginny a toujours aimé. Valeria Victrix. Celui de la dernière légion romaine en Grande-Bretagne. » La dernière qui affronta le Chaos, avait-elle dit un jour dans un de ses rares moments de gravité.

Ashman haussa les épaules. « Bah ! Comme, de toute façon, elle ne s'en servira pas... »

— « J'espère qu'elle n'aura jamais à s'en servir ! »

— « Il faudrait effectivement une situation bien critique. Mais ne vous faites pas de soucis. Je ne vois que trop de jeunes maris, secoués par ce qu'ils ont subi, s'affoler en songeant aux inquiétantes éventualités auxquelles il leur faut à présent faire face. En réalité, il ne s'agit là que d'une précaution raisonnable comme la vaccination, uniquement pour déjouer les charmes nominaux criminels. »

— « Je sais. Dommage qu'on n'ait pas eu cette idée quand je suis né. » La médecine est l'une des rares disciplines scientifiques où je reconnais que l'on a accompli des progrès véritables.

Ashman plongea une plume d'aigle dans un encrier plein d'encre de noix de galle et psalmodia : « Par l'oiseau de ta patrie et l'arbre de la foudre, sous leur protection et celle de Dieu, enfant née ce jour, que ton vrai nom, inconnu de tous sur cette terre hormis de tes parents, de l'accoucheur et de toi-même quand tu seras majeure, soit Victrix. Puisses-tu le porter dans l'honneur et le bonheur jusqu'au terme de ton âge. Amen. » Il rédigea la formule, sécha avec du sable de Galilée et se leva. « Celui-là, je le classerai moi-même. » Il bâilla. « Bon. C'est tout. »

Nous nous serrâmes à nouveau la main. « Je suis désolé que vous ayez dû opérer à une heure aussi profane, » lui dis-je.

— « Nous avons l'habitude, nous autres généralistes. » Il cessa subitement d'avoir envie de dormir et me regarda sans ciller. « D'ailleurs, cette fois, je m'y attendais. »

— « Quoi ? »

— « J'avais déjà entendu parler de votre femme et de vous. Et

je me suis informé davantage. J'ai mis en œuvre quelques sortilèges personnels. Vous ignorez peut-être vous-même que l'enfant a été conçue pendant le solstice d'hiver. Et, abstraction faite de l'hérédité assez inhabituelle qui est la sienne, il y a quelque chose en elle... quelque chose que je suis incapable d'identifier. Mais j'étais certain qu'elle naîtrait cette nuit parce qu'il devait y avoir pleine lune pour la Saint-Mathieu. C'est avec le plus vif intérêt que je la suivrai, Mr. Matuchek, et je vous conseille de prendre tout particulièrement soin d'elle. Maintenant, je vous dis au revoir. »

Rien de très spectaculaire ne se passa durant les trois années qui suivirent. C'est du moins l'impression que vous auriez eue, mais vous, c'est différent. Pour nous, ce fut l'époque où le monde s'ouvrit pour nous happer et où, en même temps, le sol chavira sous nos pieds.

Pour commencer, la naissance de Valeria avait été imprévue. Nous découvrîmes par la suite que Svartalf, le chat, avait encore donné la chasse aux lutins et que, en guise de représailles, le Petit Peuple avait métamorphosé les pilules de Ginny en aspirine. Je me suis demandé plus tard s'il n'y avait pas autre chose derrière ce petit incident. Les Puissances ont leurs moyens à Elles de créer des situations qui servent Leurs fins.

Au début, Ginny avait l'intention de reprendre sa vie d'avant dès que notre fille serait assez grande pour qu'un babysitter soit en mesure de s'occuper du train-train quotidien. Elle passa sa licence ès-arcanes et on lui proposa un certain nombre d'emplois fort intéressants. Seulement, à partir du moment où la petite devint membre à part entière du foyer, on continua de retarder l'heure de l'émancipation de la maman : pas question de confier Valeria à des mains mercenaires et incompétentes ! Pas encore. Pas tant qu'elle apprenait à sourire, qu'elle se traînait partout sur le ventre, que ses gazouillis et ses gloussements se transformaient en langage articulé. Plus tard. Il serait toujours temps plus tard.

J'étais tout à fait d'accord. Mais cela signifiait qu'il nous fallait renoncer provisoirement, sinon définitivement, au mode d'existence auquel nous aspirions, à savoir être un jeune couple dans le vent, disposant d'un double et coquet revenu qui lui permettrait de faire des choses formidables dans des endroits formidables en compagnie de gens formidables. J'avais émis la sug-

gestion d'essayer de renouer avec ma carrière hollywoodienne mais j'aurais été estomaqué si Ginny avait accepté d'écouter un seul mot à ce sujet. « Te figures-tu que j'ai envie d'avoir un médiocre acteur tournant des westerns de seconde zone alors que je peux avoir pour époux un ingénieur de première classe ? » s'était-elle écriée. Personnellement, je ne crois pas que mes films étaient mauvais à ce point-là mais, somme toute, sa réponse me soulagea d'un grand poids.

Un licencié ès sciences frais émoulu n'obtient pas d'emblée la situation mirifique qu'il ambitionne, surtout quand il est plus âgé que la moyenne des diplômés, et force me fut de démarrer avec ce que je pouvais trouver. Par chance — c'est ce que nous crûmes alors — le poste que je décrochai fut intéressant contre toute attente.

La Nornwell Scryotronics Corporation faisait partie de ces jeunes firmes spécialisées dans le secteur des communications et des instruments qui poussaient comme des champignons après la guerre. Bien que d'envergure modeste, son expansion suivait une courbe exponentielle. En dehors de la production proprement dite, elle faisait aussi de la recherche et c'est au bureau d'études que l'on me proposa de travailler. Ce n'était pas seulement fascinant en soi : c'était aussi un grand pas en direction de mon objectif professionnel ultime. Par ailleurs, le salaire n'était pas mauvais. Et Barney Sturlason, mon patron, devint bientôt un ami.

Le plus gros inconvénient était que nous étions condamnés à rester dans cette ville à tout autre point de vue sinistre et à supporter les atroces hivers du Middle West. Mais nous louâmes une maison confortable en banlieue, ce qui améliorait les choses. Et j'avais Ginny, Ginny m'avait, nous avions tous les deux notre petite Valeria. Ce furent des années agréables. Simplement, en dehors de nous, personne ne trouverait très passionnante la chronique de ces trois ans.

Et c'est encore plus vrai si l'on considère ce qui se passait à ce moment-là sur le plan général. Je suppose que l'humanité s'est toujours précipitée vers la perdition et qu'elle le fera toujours. Pourtant, il y a des périodes qui vous font penser à l'antique malédiction chinoise : « Puisses-tu vivre en des temps intéressants ! »

Ni Ginny ni moi-même ne gobions les inepties de la propagande officielle prétendant qu'après l'écrasement du Califat corrompu,

la paix et le bonheur prévaudraient éternellement. Nous savions quel héritage de misère toute guerre laisse derrière elle. Et nous savions aussi que le conflit était moins une cause qu'un symptôme de la maladie dont souffrait le monde. L'ennemi n'aurait pas réussi à soumettre la majeure partie de l'hémisphère oriental et un bon morceau des Etats-Unis si la chrétienté n'avait pas été divisée contre elle-même. Car, en fait, le Califat n'était que le bras séculier d'une hérésie musulmane ; nous avions de nombreux et fidèles alliés parmi les adorateurs d'Allah.

Il semblait néanmoins raisonnable d'espérer que, après, les peuples auraient compris la leçon, qu'on oublierait les querelles religieuses et qu'on s'attellerait à l'œuvre de reconstruction. Nous escomptions en particulier que l'Eglise johanniste serait discréditée et disparaîtrait. Certes, ses fidèles avaient eux aussi combattu le Calife et avaient joué un rôle de premier plan dans la résistance dans les territoires occupés. Mais n'était-ce pas le défi qu'elle avait lancé aux croyances plus anciennes, au fondement même de la société occidentale, qui avait fait éclater et avait affaibli la civilisation, pour commencer ? N'était-ce pas son exemple qui avait encouragé le développement de la délirante idéologie califienne au Moyen-Orient ?

J'ai appris depuis à ne pas espérer que la raison triomphe dans les affaires humaines.

Contrairement à l'opinion communément répandue, le danger n'est pas apparu d'un seul coup. Un certain nombre de personnes avaient proféré des mises en garde dès le début, montrant comment les johannistes avaient acccédé à la prépondérance politique dans différents pays qui avaient alors cessé d'avoir une attitude amicale à notre égard et comment, en dépit de cela, ils faisaient des conversions dans toute l'Amérique. Mais nous n'écoutions guère ces avertissements, trop occupés que nous étions à réparer les destructions dues à la guerre, qu'il s'agisse des biens individuels ou du patrimoine collectif. Nous voyions dans ces prophètes de mauvais augure des réactionnaires ou des tyrans en puissance — ce qui était peut-être vrai pour quelques-uns. La théologie johanniste était sans doute démentielle, répondions-nous, mais le premier amendement ne lui garantissait-elle pas le droit d'être diffusée ? L'Eglise de Pierre était sans doute en difficulté, mais c'était son problème à elle, n'est-ce pas ? Et en vérité, dans l'âge scientifique qui était le nôtre, parler des périls subtils d'une doctrine philosophico-religieuse, doctrine qui mettait l'accent sur la

paix avec presque autant d'énergie que les quakers, qui plaçait le commandement sur l'amour du prochain au-dessus de tous les autres, eh bien, cela signifiait peut-être que notre société matérialiste et nos religions ritualisées avaient précisément besoin de s'inspirer un tantinet des principes des johannistes.

Ainsi le mouvement s'amplifiait-il et son influence allait-elle croissant. Ce fut alors qu'il entra dans sa phase activiste. Mystérieusement, les manifestations pacifiques dégénéraient de plus en plus souvent en émeutes, les grèves sauvages déclenchées pour des raisons de moins en moins raisonnables se multipliaient, l'agitation étudiante paralysait les campus les uns après les autres, des personnes par ailleurs intelligentes étaient toujours plus nombreuses à soutenir qu'il était nécessaire de renverser un ordre incurablement corrompu afin de bâtir le Paradis de l'Amour sur ses ruines... et la majorité d'entre nous, l'éternelle majorité qui réclame seulement qu'on laisse les gens cultiver leur jardin, se demandait comment le pays avait pu se désintégrer du jour au lendemain.

Cela n'était pas arrivé en l'espace d'une nuit, mon frère. Pas même la nuit de Walpurgis.

2

JE rentrai tôt, ce jour-là. C'était en juin. Nous habitions une rue tranquille cernée de vieux ormes, de pelouses et de maisons baignées de soleil. Les quelques manches à balai que l'on apercevait étaient chevauchés par les ménagères du quartier, leur sac d'épicerie sur le porte-bagages, un ou deux enfants en bas âge attachés dans leur petite chaise. La population locale se composait essentiellement de jeunes-cadres-qui-montent, et les jeunes-cadres-qui-montent ont tendance à avoir de ravissantes épouses, lesquelles, quand il fait beau, ont tendance à évoluer en short et en soutien-gorge, spectacle qui me mettait invariablement en belle humeur.

J'étais ivre de rage en quittant l'usine en effervescence mais, ici, c'était la paix. Mon toit apparut et, sous mon toit, il y avait Ginny et Val. Barney et moi avions concocté un plan pour en finir avec l'agitation et il serait mis en œuvre pas plus tard que ce

soir. La perspective de passer à l'action me réjouissait. En attendant, j'étais chez moi !

J'entrai dans le garage qui était ouvert, mit pied à terre et accrochai mon Chevrolet au porte-balais à côté du Volksbesen de Ginny. Au moment où je me dirigeais vers la porte d'entrée, un boulet de canon jaillit à travers les airs en sifflant et m'atteignit de plein fouet en glapissant : « Papa ! Papa ! »

Je serrai étroitement mon héritière dans mes bras — des boucles blondes, d'énormes yeux bleus, tout le paquet ! Elle portait sa tenue de chérubin et il fallait faire attention à ne pas abîmer les ailes. En principe, quand elle volait, elle était attachée à une courroie fixée à un poteau et Ginny la surveillait. Qu'est-ce que Val faisait donc en liberté, sapristi ?

Oh ! Svartalf surgit à l'angle de la maison, arc-bouté sur un balai rapide, l'échine arquée, la queue toute droite. Son langage était cru. Evidemment, Ginny l'avait chargé de surveiller la petite. Il était tout à fait capable de l'empêcher de sortir de la cour et de veiller à ce que rien de fâcheux ne lui arrive... jusqu'au moment où Papa arriverait.

Je me mis à rire. « Bon ! Maintenant, cela suffit. On va dire bonjour à Maman. »

— « Sur le dos du 'tit cochon ? »

Lors du dernier anniversaire de Val, j'avais acheté les ingrédients d'un sortilège qui coûtait une fortune et Ginny m'avait transformé. La gosse avait l'habitude de jouer avec moi sous ma forme de loup, m'étais-je dit, mais ce serait autre chose, se promener sur le dos d'un cochon ! Un gros cochon blanc parsemé de fleurs. Les loupiots du quartier en parlaient encore.

— « Non, Val. Après cet exploit, tu auras le traitement des aviateurs. »

Et je la pris par les chevilles tandis qu'elle piaillait et se tortillait, vociférant :

En l'air, jeune homme-oiseau,
En l'air la tête en bas...

Giny entra dans le séjour en même temps que nous. Elle sortait de l'atelier. Il me suffit d'un coup d'œil derrière elle pour comprendre pourquoi elle s'était déchargée sur Svartalf du soin de surveiller Val pendant l'heure de vol : c'était jour de lessive. Une gamine de trois ans a toute une garde-robe et nous ne pouvions pas faire les frais de vêtements autonettoyants. Aussi étaitelle obligée d'animer chaque effet l'un après l'autre et de prendre

garde à ce qu'ils ne s'emmêlent pas, ne fassent pas de nœuds pendant qu'ils se savonnaient, se rinçaient, tournaient en rond pour se sécher, etc. Et comme une parade pareille est irrésistible pour un enfant, il fallait se débarrasser de Val pendant ce temps.

Je me demandai cependant s'il n'était pas un peu imprudent de la confier au chat. Jusqu'à présent, Ginny s'occupait de la lessive quand Val dormait. Svartalf s'était bien souvent montré digne de confiance. Mais, quelles que fussent les forces paranaturelles qui l'habitaient, ce n'était jamais qu'un gros matou noir, c'est-à-dire qu'on ne pouvait pas compter absolument sur lui pour les fastidieuses tâches de tous les jours. Et puis zut ! Depuis que ma femme avait abandonné la sorcellerie active, le pauvre animal n'avait plus tellement de distractions. Il ne restait plus dans tout le quartier ni un chien ni un chat qui osât se battre avec lui. La mission dont il avait été investi lui avait probablement fait plaisir. Ginny sait toujours ce qu'elle fait. Et...

— « ...et je suis un idiot à rester là bouche bée comme un empoté. » Je la serrai dans mes bras. Elle était habillée comme les épouses des jeunes cadres mais si elle avait été dehors, elle aussi, je n'aurais pas vu les autres.

Elle répondit du tac au tac à mes effusions. Elle a du savoir-faire.

— « Quoi c'est, nidiot ? » s'enquit Val. Elle médita. « Papa, gentil nidiot. »

Svartalf fit onduler sa queue.

Je relâchai un peu mon étreinte et Ginny passa ses doigts dans mes cheveux. « Qu'est-ce qui t'arrive, mon tigre ? » murmura-t-elle.

— « Papa, l'est un loup, » corrigea Val.

— « Aujourd'hui, tu peux m'appeler tigre. » J'étais plus euphorique de minute en minute.

— « Bien, minet, » dit Ginny, l'œil pétillant.

Il fallut un bon moment pour extraire Val de sa combinaison de chérubin. Ce ne fut que lorsqu'elle fut allongée dans le séjour, les fesses à l'air, occupée à regarder des images dans la boule de cristal et que Ginny commença de préparer le dîner dans la cuisine que nous pûmes enfin parler.

— « Comment se fait-il que tu sois rentré si tôt ? »

A cette question, je répondis par une autre : « Cela te ferait plaisir si la vieille équipe reprenait du service cette nuit ? »

— « Laquelle ? »

— « Matucheck et Graylock... non, plutôt Matuchek et Matuchek, pourfendeurs licenciés des impies. »

Abandonnant ce qu'elle faisait, elle m'adressa un long regard. « Que veux-tu dire, Steve ? »

— « Tu le verras dans la boule de cristal, à l'heure des informations. Il y a de nouveau des manifestations à l'usine. Ils sont entrés et bloquent toutes les issues. Le personnel a dû sortir par les lucarnes et plusieurs personnes ont été atteintes par des pierres. »

En dépit de sa surprise indignée, elle conserva l'impassibilité qu'elle affichait en face des étrangers. « Vous n'avez pas fait appel à la police ? »

— « Bien sûr que si. J'ai assisté à la conférence avec Barney... Roberts pensait qu'un ancien combattant pouvait avoir des idées utiles. Nous pouvons bénéficier de l'aide de la police si nous le désirons. Les manifestants se sont rendus coupables de violation de propriété. Ils ont brisé les fenêtres, inscrit des slogans obscènes sur les murs et ainsi de suite. Juridiquement, nous sommes dans notre droit, il n'y a pas de problème. Seulement, l'opposition cherche à créer des troubles, à nous ennuyer le plus possible. Ils veulent surtout des martyrs. Si l'on essaye de les disperser, ils résisteront. Exactement comme à New York, le mois dernier. Beaucoup de ces zigotos sont étudiants. Imagine un peu les titres des journaux : *violences policières contre des jeunes. Des manifestants pacifiques matraqués.* La situation est délicate. Nous fabriquons beaucoup de matériel pour la police et pour la défense comme des marqueurs fluorescents antisorciers et des lunettes contre les basilics. Nous avons des contrats pour produire d'autres types d'équipement. La police et l'armée sont au service de l'*Establishment*. L'*Establishment* est néfaste. Donc, il faut obliger la Fornwell à fermer ses portes. »

— « Ce qu'il fallait démontrer, » soupira Ginny.

— « Le patron nous a expliqué qu'une action officielle en vue de refouler les envahisseurs se solderait par des effusions de sang qui risqueraient de déclencher à leur tour des émeutes à l'université, dans Merlin Avenue... Dieu sait où cela conduirait ! Il nous a demandé d'arrêter le travail jusqu'à la fin de la semaine pour éviter une explosion. N'importe comment, nous aurions sans doute été forcés d'en arriver là. Pas mal d'employés ont dit à leurs chefs de service qu'ils ont franchement peur de revenir dans la situation présente. »

Une colère contenue brillait dans les yeux de Ginny. « Si vous cédez, ils passeront au suivant de la liste. »

— « Bien sûr. Nous en sommes tous conscients. Seulement, il y a l'exploitation des martyrs. Les ministres johannistes ne demandent qu'à prononcer de nouveaux sermons hypocrites sur le thème : le sang innocent est semblable à celui de l'Agneau. Nous avons affaire à un pays plein de gens bien intentionnés et complètement dépassés, qui se demanderaient peut-être si l'Eglise de Pierre n'est pas frappée de caducité quand la société dont elle est issue doit employer la violence contre les fidèles de l'Eglise d'Amour. D'ailleurs, ma chérie, contre la désobéissance civile, la violence a toujours échoué. »

— « Reviens me raconter cela après que les mitrailleuses auront parlé ! »

— « D'accord mais veux-tu me dire qui aurait envie de maintenir en place un gouvernement qui a recours au massacre ? Je préférerais encore me faire johanniste. En un mot comme en cent, la Nornwell ne peut pas demander à la police de faire évacuer l'usine. »

Elle me regarda en penchant la tête de côté. « Cela n'a pas l'air de te faire tellement de peine. »

— « Non. On a ruminé là-dessus un bon moment avec Barney et on est arrivés à une solution en or. En fait, je suis tout émoustillé. Depuis un bout de temps, l'existence est bien terne. C'est pourquoi je t'ai demandé si tu voulais participer au cirque, histoire de te distraire un peu. »

— « Ce soir ? »

— « Oui. Le plus tôt sera le mieux. Je te donnerai les détails quand l'espoir de la famille sera au lit. »

Le sourire de Ginny s'effaça brusquement. « Je ne suis pas sûre de trouver un baby-sitter en si peu de temps. Les étudiants sont en période d'examens. »

— « Si tu n'en trouves pas, il y a toujours Svartalf. Pourquoi pas ? Tu n'auras pas besoin d'un familier et il est capable de choses élémentaires comme de monter la garde et de filer jusque chez le voisin pour le réveiller si Val a des coliques. En principe, elle a un bon sommeil. »

Ginny en convint. Une ardeur nouvelle s'était visiblement emparée d'elle. Certes, elle avait accepté de s'en tenir pour un temps à

son rôle de femme au foyer mais un pur-sang n'est pas fait pour tirer la charrue.

C'est ainsi que nous ouvrîmes la voie au déchaînement de l'enfer. Et ce n'est pas une vaine formule.

3

Il n'y avait pas de lune et une brume légère voilait les étoiles. Nous nous mîmes en route, pareillement habillés d'un chandail et d'un pantalon noirs, tous phares éteints. Nous fiant à la vision magique que nous avait fait acquérir l'armée, nous effectuâmes le trajet sans histoires, encore que dans des conditions illégales, volant très haut au-dessus de la ville et de ses constellations de fenêtres et de lampadaires. Enfin, le balai piqua en direction du quartier industriel, plus obscur et plus vide qu'il ne l'était d'habitude à cette heure.

Mais une inquiétante lueur aurorale baignait les bâtiments de la Nornwell. Comme nous approchions, le vent qui me caressait et me parlait tout bas se chargea d'odeurs qui m'assaillirent — odeurs de chair, de sueur et d'encens, effluves électriques et âpres des énergies paranaturelles. Mes poils se dressèrent tout droit sur mon échine. J'étais content de ne pas être sous ma forme de loup car j'aurais alors subi de plein fouet tout l'impact de cette sensation.

Une masse humaine occupait la cour dallée entourant le bâtiment principal, de même que le jardin où, à la belle saison, le personnel déjeunait dans un cadre agréable. Ce n'était plus qu'une nappe de boue jonchée de mégots. J'évaluai à cinq cents le nombre des gens qui bloquaient toutes les issues sauf les accès aériens. Ils n'étaient pas particulièrement énervés mais les allées et venues individuelles créaient d'incessants courants dans cette mer humaine, courants auxquels le bruit des piétinements et la rumeur des conversations donnaient une voix.

Du côté de nos ateliers, la foule était moins dense. Des individus en ordre dispersé avaient quitté le gros de la troupe pour manger un morceau ou faire un petit somme dans des sacs de couchage. Ils se tenaient à distance respectueuse de l'autel portatif dressé tout au fond mais, de temps en temps, quelqu'un faisait une génuflexion dans sa direction.

Je poussai un long sifflement. « Ils ont fait du progrès depuis mon départ ! » Les bras de Ginny se serrèrent plus fort autour de ma taille.

Un prêtre johanniste faisait office. En dépit de l'altitude à laquelle nous évoluions, nous ne pouvions nous méprendre sur sa robe blanche, le plain-chant en mineur, ses bras écartés, attitude qu'il pouvait conserver des heures durant, le crucifix en forme de tau, haut et grêle, dressé derrière l'autel et les quatre talismans posés sur celui-ci — la Coupe, le Bâton, l'Epée et le Disque. Deux acolytes balançaient des encensoirs d'où s'élevait une fumée qui affadissait et, en même temps, refroidissait curieusement l'air.

— « Qu'est-ce qu'il cherche à faire ? » murmurai-je.

Je n'avais jamais pris la peine de me documenter à fond sur le nouveau culte. Sur les anciens non plus, d'ailleurs. Non point que nous fussions ignorants, Ginny et moi, des découvertes scientifiques modernes prouvant la réalité de la Divinité et de choses comme le mal absolu, la rédemption ou la vie éternelle, mais il nous semblait que l'on en savait si peu en dehors de ces signes bruts, et que les manifestations partielles de Dieu étaient si infinies pour l'intelligence limitée de l'homme, que nous pouvions tout aussi bien revendiquer l'étiquette d'unitariens.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle d'une voix blanche. « J'ai étudié les éléments publics de leurs rites et de leurs doctrines mais ce n'est que la partie visible de l'iceberg. Et il y a des années de cela. N'importe comment, il faut avoir eu la communion — non, beaucoup plus : être initié et, en fin de compte, être admis comme adepte — pour qu'on vous dise ce que telle ou telle procédure signifie réellement. »

Je me raidis. « Et s'il était en train d'ensorceler notre camp ? »

Ma vision, stimulée par l'anxiété, s'élargit au-delà de cette inquiétante zone d'obscurité. Une vingtaine de robustes policiers étaient postés autour de l'enceinte. Et ils en avaient probablement plus qu'assez de se faire insulter ! En outre, la plupart d'entre eux appartenaient sans doute aux Eglises traditionnelles et ils n'auraient pas rechigné à appréhender le porte-parole d'une foi professant que la leur avait fait son temps.

« Non, » fis-je, répondant à ma propre question. « Ce n'est pas possible sinon les flics n'auraient pas attendu pour le mettre à l'ombre. Peut-être qu'il nous couvre d'anathèmes. J'imagine que c'est possible sous le couvert de la liberté confessionnelle. Mais

jeter effectivement des sorts, faire appel aux forces théurgiques pour opérer... »

Ginny m'interrompit : « L'ennui, avec les gnostiques, c'est qu'on ne sait pas où s'arrête la prière et où commence la conjuration. Entrons avant qu'il se passe quelque chose. Je n'aime pas le sentiment que me donne le courant temporel, ce soir. »

J'acquiesçai et mit le cap sur le bâtiment principal. Le prêtre ne m'inquiétait pas outre mesure. Il y avait des chances pour qu'il soit simplement en train de dire une de ses messes ésotériques pour encourager les manifestants. Ne prétendait-on pas que le johannisme était l'Eglise de la charité universelle ? Qu'elle n'avait nul besoin d'user de violence puisqu'elle était au-dessus des choses d'ici-bas ? « Les temps de l'Ancien Testament, les temps du Père étaient ceux de la force et de la peur. Les temps du Nouveau Testament, les temps du Fils, furent ceux de l'expiation. Les temps de l'Evangile selon saint Jean, ceux de l'Esprit Saint, seront les temps de l'amour et des mystères élucidés. » Peu importait de quelle manière.

La police interdisait la circulation aérienne dans les environs immédiats sauf pour ceux qui s'en allaient. C'était une mesure judicieuse. Il n'y avait qu'une minorité de johannistes dans la foule. Pour nombre de manifestants, le fait de mépriser un monde matériel et d'y renoncer n'était rien de plus qu'une manière élégante de détruire le dit monde. La tentation de foncer et de lancer quelque cocktail Molotov pourrait devenir irrésistible.

Nous aurions naturellement pu, Ginny et moi, arguer de notre droit de pénétrer dans la place, sous escorte si nécessaire, mais le mieux était de s'y introduire à l'insu de tous, amis comme ennemis. Toutefois, notre expérience en matière d'opérations de commando était un peu rouillée et la manœuvre réclamait toute notre attention.

Nous réussîmes. Notre balai s'insinua comme une ombre par la lucarne ouverte du garage. Il s'agissait en réalité d'un puits de ventilation allant du toit au sol. Normalement, les employés entraient et sortaient par les portes. Mais, ce soir, elles étaient bloquées des deux côtés : par les manifestants à l'extérieur et, à l'intérieur, par des champs protecteurs de notre cru, et il aurait fallu un sorcier expert pour les neutraliser.

Les conjurations du technicien de la surveillance étaient arrivées un petit peu trop tard. Toutes les fenêtres du premier étage étaient fracassées et, de ces ouvertures béantes, filtrait un bruit de conversations à voix basse sur un fond sonore de chants psalmodiés. J'ac-

crochai le balai au râtelier et murmurai à l'oreille de Ginny, dont les cheveux odorants me chatouillaient les lèvres : « Tu sais, je suis content qu'ils aient trouvé un prêtre. Dans la journée, c'étaient des chanteurs de folk songs. »

— « Pauvre chéri ! » Elle me serra la main. « Fais attention aux éclats de verre. » Nous cherchâmes notre chemin dans les ténèbres et atteignîmes un hall. Un escalier nous conduisit au département de la recherche insolemment éclairé, mais nos pas sonnaient bruyamment dans les pièces désertes et ce fut avec soulagement que nous entrâmes dans le bureau de Barney Sturlason.

Il se leva d'un bond. « Virginia ! » tonitrua-t-il. « Quelle bonne surprise ! Mais... euh... » poursuivit-il avec hésitation, « c'est un risque... »

— « Qui devrait être négligeable, m'a dit Steve. Et j'ai pensé qu'un thaumaturge de plus pourrait vous être utile. »

— « Et comment ! » Les traits de Barney étaient tirés par la fatigue. Il avait insisté pour que je rentre prendre un peu de repos. Pour une raison d'ordre pratique : si les choses tournaient mal et si nous étions attaqués, je devais prendre ma forme de loup et constituer la principale ligne de défense jusqu'au moment où la police pourrait agir. Mais Barney, lui, était resté pour aider à se préparer les quelques volontaires qu'il avait recrutés.

« Steve vous a-t-il mis au courant de notre plan ? » Il avait accepté d'emblée le concours que Ginny lui offrait. « Il importe de veiller à ce que le matériel le plus délicat et le plus coûteux ne soit pas endommagé. Sans parler des destructions possibles. Imaginez le temps et la dépense que nécessiterait le recalibrage de tous nos instruments, depuis les baguettes de sourcier jusqu'aux tarots ! Je pense que tout est à l'abri mais je serais heureux que quelqu'un de l'extérieur qui ait l'œil frais procède à une vérification. »

— « Entendu. » Ginny était venue assez souvent pour que la disposition des lieux lui fût familière. « Je suppose que vous allez être occupés tous les deux pendant un certain temps ? »

— « Oui. Je vais leur donner une dernière chance de se retirer et, au cas où quelqu'un s'énerverait un peu trop, j'aimerais mieux avoir Steve comme garde du corps. »

— « Et moi je persiste à croire que vous avez tort de gaspiller votre salive, » grommelai-je.

— « Vous avez raison, sans aucun doute, mais n'oubliez pas le problème juridique. L'usine n'est pas à moi. Je dirige seulement

un service. Nous agissons de notre propre chef après la suspension des opérations acceptée par la direction. C'est à titre strictement officieux que Jack Robert a donné son accord à notre plan. D'ailleurs, même si nous étions les propriétaires de l'entreprise, nous ne pourrions pas plus employer de charmes offensifs contre nos assaillants que de fusils à canon scié. Nous avons tout au plus le droit de recourir à des forces défensives anodines pour protéger les personnes et les biens. Il me faut préciser sans équivoque devant une multitude de témoins que nous n'avons pas l'intention de sortir du cadre de la légalité. »

J'ôtai mes vêtements, ne gardant que le collant qui interdisait qu'on m'arrête pour atteinte à la pudeur sous ma forme humaine sans me gêner pour mon avatar de loup. A mon cou pendait la lampe de lune pareille à une amulette ronde. Ginny m'étreignit avec force en murmurant : « Prends garde à toi, mon tigre. »

Elle n'avait pas de raison de s'inquiéter outre mesure. Nos assiégeants n'avaient d'autres armes que leurs poings et leurs pieds, voire quelques gourdins de contrebande — rien qui puisse m'effrayer après ma métamorphose. Les couteaux, les balles, les dents mêmes étaient incapables de m'infliger des blessures irréversibles sauf dans des conditions exceptionnelles et bien particulières comme le jour où j'avais perdu ma queue pendant la guerre. De plus, les probabilités d'un affrontement étaient faibles. Néanmoins, il n'y avait pas une assurance absolue dans la voix de Ginny et elle nous suivit des yeux jusqu'à ce que nous ayons tourné à l'angle du hall.

— « Attendez une seconde, » me dit alors Barney. Il ouvrit un placard et en sortit une couverture qu'il mit sous son bras. « Si vous devez changer de forme, je vous jetterai cela sur le dos. »

Je m'écriai : « Pourquoi ? Ce n'est pas la lumière du soleil, c'est celle des feux follets. Elle n'empêchera pas la transformation. »

— « Elle a changé de nature depuis que ce prêtre a ouvert boutique. J'ai vérifié au spectroscope. Il y a maintenant suffisamment de rayons ultraviolets — 3 500 angstroms pour être précis — pour que vous ayez des ennuis. C'est le sous-produit d'un charme de protection contre tous les sortilèges offensifs que nous pourrions essayer d'utiliser. »

— « Mais il n'est pas question que nous en utilisions ! »

— « Bien sûr que non. C'est pure ostentation de sa part ! Mais c'est adroit. En voyant un champ de force s'ériger autour d'eux, les fanatiques et candides enfants qui nous assiègent ont

conclu que c'était nécessaire et, par conséquent, la Nornwell est une fois de plus confirmée comme l'Ennemi. » Il hocha la tête. « Croyez-moi, Steve, ces gens-là sont manipulés comme des marionnettes par d'habiles et dangereux personnages. »

— « Vous êtes sûr que c'est le prêtre qui a dressé ce champ ? »

— « Oui. Tous les membres de leur clergé sont des mages, ne l'oubliez pas. Cela fait partie de leur formation, et je me demande ce qu'ils apprennent d'autre dans leurs séminaires isolés. On va essayer de parlementer avec lui. »

Je m'étonnai : « C'est lui qui est à leur tête ? La hiérarchie johanniste n'affirme-t-elle pas que, lorsque ses membres s'occupent de politique, c'est à titre de simples particuliers ? »

— « Je sais, » répliqua Barney. « Et moi, je suis l'empereur Norton ! »

J'insistai : « Non, franchement, ces sombres histoires de conspiration sont trop simplistes pour être vraies. Nous avons tout bonnement affaire à... euh... un mouvement général, quelque chose qui est dans l'air, un mécontentement... »

Tout en marchant, nous étions arrivés à l'un des panneaux de verre ornementé qui flanquaient la porte principale. Il était fracassé tout comme les fenêtres mais l'idée n'était venue à personne de barricader la brèche et notre sortilège protecteur interdisait l'entrée. Il ne nous affectait naturellement pas. Nous passâmes de l'autre côté. Mais impossible d'aller plus loin. L'escalier menant au rez-de-chaussée était bloqué par des gens au coude à coude. On ne nous remarqua pas tout de suite. Barney tapota l'épaule d'un adolescent à la barbe hirsute qu'il dominait de toute sa taille. « Pardon, » fit-il. « Vous permettez ? » Et il arracha la pancarte que le garçon serrait dans sa main sale, y accrocha la couverture et agita ce drapeau de parlementaire improvisé d'un vert pisseux.

Une espèce de halètement semblable à la bouffée de vent qui précède la tempête monta de la foule. Des visages, des visages, des visages partout. A côté de moi, en dessous. Des visages qui s'amenuisaient à mesure qu'ils s'éloignaient, qu'ils se perdaient dans l'obscurité au-delà de la lueur dansante des feux follets. Je ne crois pas que, s'ils me paraissaient fantastiques, c'était seulement à cause de ma hâte et de mes idées préconçues.

On parle beaucoup de ces hommes aux cheveux longs et de ces femmes aux cheveux courts qui ne se lavent pas et s'habillent de guenilles. Ils étaient indiscutablement présents en force. J'identifiai

de même les habituels révolutionnaires à la barbe grise et la clientèle qui hante les campus : voyous, asociaux et vandales. Les vrais croyants et les autres. Mais il y avait quantité de garçons et de filles propres, bien habillés et terriblement sérieux. Et tous — grands ou petits, gros ou maigres, riches ou pauvres, bourgeois ou pas, intelligents ou abrutis, normaux, hétérosexuels, homosexuels ou je ne sais quoi, compétents dans telle ou telle branche, incapables dans telle ou telle autre, que tel domaine intéressait et que tel autre ennuyait, chacun avec un stock infini de souvenirs, de rêves, d'espoirs, de terreurs, d'amours — tous avaient une âme.

Non, leur uniformité se manifestait d'abord par leurs pancartes. Je ne comptais pas combien d'entre elles portaient SAINT JEAN 13, 34 ou l'indication d'autres versets, combien portaient d'autres textes ou des variantes comme AIME TON PROCHAIN ou, tout simplement, AIME. Il y en avait en tout cas beaucoup et qui se répétaient. Il y en avait aussi de moins aimables :

DEMATERIALISEZ LES MATERIALISTES !
MARCHANDS D'ARMES, A VOS LARMES.
CESSEZ DE DONNER LES CORNES DU DIABLE A LA POLICE.
TUEZ LES TUEURS, DETRUISEZ LES DESTRUCTEURS !
FERMEZ CETTE BOITE !

C'était comme si ces visages — pire : les cerveaux qu'ils dissimulaient — n'étaient plus que des pancartes frappées de slogans.

Le borborygme de la foule se mua en un soupir rauque qui était presque un grondement. Les garçons les plus proches firent un ou deux pas dans notre direction et Barney agita son drapeau. Sa voix de basse tonna, noyant tous les autres bruits : « Attendez ! Trêve ! On va discuter. Faites venir votre chef ! »

— « On ne discute pas avec les assassins ! » hurla une fillette boutonneuse en me menaçant de son écriteau. J'eus le temps d'entr'apercevoir le mot d'ordre PAIX ET FRATERNITE avant de mettre mon cuir chevelu à l'abri. Quelqu'un entonna une mélopée qui s'enfla rapidement : « A bas Diotrèphe ! A bas Diotrèphe ! A bas Diotrèphe... »

L'angoisse s'infiltra en moi comme une lame. Ces mots avaient hypnotisé d'autres foules, les avaient jetées dans un délire de rage destructrice.

J'arrachai la pancarte que brandissait la fille, protégeai mes yeux de ses ongles et tendis la main vers ma lampe de lune. Mais, soudain, changement à vue ! Une cloche retentit et une voix s'éleva.

Graves toutes les deux et toutes les deux dominant le vacarme croissant.

— « Paix. Ayez l'amour en vos cœurs, enfants. Taisez-vous en présence de l'Esprit Saint. »

Mon assaillant recula et ceux qui convergeaient sur nous battirent en retraite. Quelques-uns tombèrent à genoux, imités par leurs voisins. Un gémissement balaya la cohue, s'intensifia presque en un cri d'orgasme avant de mourir dans le silence. Je levai la tête. Le prêtre arrivait par la voie des airs.

Il approchait sa cloche à la main, accroché au montant du crucifix en forme de tau et juché sur son piédestal : ainsi Jésus cloué sur la Croix du Mystère le précédait-il. Il n'y a rien d'étrange à cela, me disais-je frénétiquement, sinon que les autres Eglises taxeraient de sacrilège le fait de donner au symbole fondamental de leur foi une autre forme, d'y adjoindre un charme d'antigravité et de s'en servir à la manière d'un vulgaire manche à balai. Pourtant, le spectacle était bizarrement impressionnant. C'était comme la matérialisation de ce Quelque Chose d'Autre qui est au cœur du gnosticisme.

Mais quand le prêtre atterrit devant nous, il avait l'air on ne peut plus humain. C'était un petit homme efflanqué à qui la robe n'allait pas bien, des lunettes perchées de façon précaire sur son nez petit et pointu, des cheveux grisonnants si rares que j'avais du mal à discerner le contour de sa tonsure, bande de peau rasée allant d'une oreille à l'autre et dont l'origine, disait-on, remontait à Simon le Magicien.

Il commença par s'adresser à la foule. Sa voix avait une étrange résonance : « Laissez-moi parler avec ces messieurs avec amour et sans haine. Et puisse la vertu prévaloir. Celui qui aime n'ignore Dieu car Dieu est amour. »

— « Amen, » répondirent les assistants.

Lorsque le petit bonhomme se tourna vers nous, je compris brusquement qu'il croyait au sens profond de la formule. Cela ne dispersa pas les miasmes : l'Adversaire sait bien utiliser la sincérité des esprits simples. Mais je ressentais moins d'hostilité à l'endroit du prêtre en tant que personne.

Il nous sourit et inclina la tête. « Bonsoir. Je suis Marmiadon, initié du cinquième degré, à votre service. »

— « C'est... euh... votre nom ecclésiastique ? » demanda Barney.

— « Mais bien entendu. Le nom ancien est la première des

choses de ce monde que l'on doit dépouiller à la Porte du Passage. Je ne crains aucun sortilège si c'est à cela que vous pensez, monsieur. »

— « Sans doute. » Barney fit les présentations, mince gage de bonne volonté puisque nous étions tous deux aisément reconnaissables. « Nous sommes venus dans l'espoir de négocier un accord. »

Marmiadon s'épanouit. « Merveilleux ! Dieu vous bénisse. Qu'il soit bien clair que je ne suis pas un porte-parole officiel. C'est le comité pour la rectitude nationale qui a appelé à la manifestation. Mais je serais heureux d'offrir mes bons offices. »

— « La difficulté, » reprit Barney, « est que nous ne pouvons pas grand-chose pour faire aboutir les revendications essentielles qui sont proclamées. Comprenez que nous ne nous opposons ni à la paix mondiale ni au désarmement universel. Mais ces problèmes sont du ressort de la diplomatie internationale. De même appartient-il au président et au Congrès de décider de mettre fin à l'occupation des pays anciennement ennemis et de financer le progrès social à l'intérieur de nos frontières. Prononcer l'amnistie en faveur des émeutiers fait partie des prérogatives des pouvoirs locaux ou municipaux. Introduire l'enseignement de la philosophie et de l'histoire gnostiques à l'école est une décision relevant des autorités élues. Quant à l'uniformisation totale des revenus et à l'extirpation du matérialisme, de l'hypocrisie, de l'injustice... » Il haussa les épaules. « Cela requiert au moins un amendement constitutionnel. »

— « Vous pouvez néanmoins mettre votre influence, qui n'est pas mince, au service de ces objectifs, » rétorqua le prêtre. « Vous pouvez, par exemple, souscrire au fonds de l'éducation publique du comité. Vous pouvez soutenir les bons candidats et alimenter financièrement leurs campagnes. Vous pouvez autoriser les prosélytes à s'entretenir avec vos employés. Vous pouvez cesser de faire des affaires avec les commerçants qui s'entêtent dans leur obstination. » Il étendit les bras. « Ce faisant, vous pourrez échapper à la damnation éternelle, mes enfants. »

— « Peut-être, peut-être. Encore que le pasteur Karlslund de l'Eglise luthérienne de saint Olaf serait sans doute d'un autre avis. N'importe comment, la liste de vos exigences est trop longue pour que tout soit réglé du jour au lendemain. »

— « C'est bien vrai, » fit Marmiadon d'une voix que l'ardeur

rendait chevrotante. « Nous allons à nos buts pas à pas. Le conflit présent porte sur un seul point. »

— « L'ennui, c'est que vous nous demandez de rompre des contrats que nous avons signés et qui nous ont été payés. Vous voudriez que nous renions notre parole et que nous nous détournions des gens qui ont confiance en nous. »

Toute sa joie déserta l'ecclésiastique. Se redressant de toute sa hauteur, pour autant que le lui permettait sa petite taille, il nous décocha un regard dur. « Les soldats de l'Esprit Saint ici présents exigent que vous renonciez à fabriquer du matériel destiné aux forces armées, qui sont les oppresseurs à l'extérieur, et à la police, l'oppresseur à l'intérieur. Pour l'instant, nous ne demandons rien de plus et rien de moins. Il n'y a pas de négociations possibles sur ce point. »

— « Je vois. Je ne m'attendais pas à une autre réponse. Maintenant, laissez-moi vous prévenir. »

Ceux qui entendaient le dialogue parlaient aux autres à voix basse, un murmure qui se propageait de bouche à oreille. La tension montait à nouveau.

— « Si vous usez de violence contre ceux qui sont simplement venus pour manifester, » enchaîna Marmiadon, « ou bien ils auront la loi de leur côté ou bien ils auront la preuve définitive que la loi est une création au service des intérêts privés, lesquels, je vous le dis, sont à leur tour la création de Satan. »

— « Allons donc ! » s'exclama Barney. « Nous ne sommes pas assoiffés de sang, que vous le croyiez ou pas. Mais vous vous êtes rendus coupables de violation de domicile. Nous sommes sur le point de procéder à une expérience. Vous risquez d'être en danger. Je vous prie de dégager les lieux pour votre propre sauvegarde. »

Marmiadon se raidit. « Si vous vous imaginez pouvoir vous en tirer avec un sortilège de mort... »

— « Il ne s'agit de rien de tel. Je vais vous dire exactement ce que nous envisageons de faire. Nous cherchons à mettre au point une nouvelle méthode de transport des liquides. Avant d'aller plus loin, il nous faut effectuer un essai de sécurité. Si l'expérience échoue, les personnes non protégées pourront en pâtir. » Barney haussa le ton bien que nous sussions que quelques-uns des policiers avaient braqué sur nous des oreilles de chouette. « Je vous ordonne, je vous conseille, je vous conjure de vous retirer. Vous avez une demi-heure devant vous. »

4

Nous fîmes volte-face et rentrâmes dans le bâtiment avant que le vacarme se déchaîne. Malédictions, quolibets et cris d'animaux nous poursuivirent jusqu'au moment où nous pénétrâmes dans le grand laboratoire d'alchimie providentiellement insonorisé.

C'était là qu'était réunie la douzaine de savants, de techniciens et de cols-bleus volontaires que Barney avait rameutés. Ils fumaient, buvaient du café, parlaient à mi-voix. Une petite ovation nous accueillit. Ils avaient suivi la confrontation sur une boule de cristal à rayon rapproché. Je cherchai du regard Ike Abrams, le contremaître de l'entrepôt. « Tout est en ordre ? » lui demandai-je.

Il leva le pouce. « Pour moi, c'est feu vert. J'ai hâte qu'on commence, je ne tiens plus. »

Je l'étudiai une seconde. « Vous ne portez vraiment pas ces gens-là dans votre cœur, n'est-ce pas ? »

— « A ma place, comment réagiriez-vous ? » On aurait dit qu'il allait cracher.

A votre place ou à la place de beaucoup d'autres, pensai-je, à la mienne, par exemple, celle du rationaliste que je suis, mais surtout à la vôtre, Ike... oui. Les gnostiques font plus que de dénaturer l'Evangile selon saint Jean, le livre peut-être le plus beau et le plus doux sinon le plus mystique des Saintes Ecritures. « Car beaucoup de trompeurs sont entrés dans le monde qui ne confessent point que Jésus s'est fait chair. Celui-là est un fourbe et un antéchrist. » Vous voyez ressusciter autour de vous le vieux cauchemar de l'antisémitisme, Ike.

Un peu gêné, je me tournai vers Bill Hardy, notre premier paracelsien, qui était assis sur un établi, les jambes pendantes. « Quelle quantité de matériel avez-vous fabriquée ? »

— « Cinquante gallons environ. »

— « Bigre ! Sans Alchimie ? »

— « Absolument pas ! C'est de la pure interaction moléculaire 100 % berzélienne. Je reconnais que nous avons eu la chance d'avoir une abondante provision d'ingrédients de base sous la main. »

Je tressaillais au souvenir de l'atroce échantillon qu'il nous avait montré lors de la conférence où nous avions mis notre plan au point. « Comment cela se fait-il ? »

— « Eh bien, le département production a... avait de grosses commandes. Par exemple, une chaîne de produits laitiers avait besoin de pas mal d'antirancisseurs. Vous connaissez le principe ? On bloque la réaction indésirable dans une éprouvette et on lui jette un sort sympathique pour obtenir le même effet sur des tonnes de marchandises. Et puis, le gouvernement cherche à contrôler la population des putois dans l'Ouest et... »

L'arrivée de Ginny l'interrompit. Ses yeux brillaient et elle tenait sa baguette magique comme une Walkyrie son épée. « Nous sommes prêts, les enfants. » Les mots sonnaient clair.

— « Allons-y. » Barney se leva et se dirigea vers les containers. Nous le suivîmes. C'étaient de banals récipients plats d'une contenance d'un gallon, semblables à ceux dont on se sert dans le commerce pour transporter du diluant à peinture. Mais le bouchon à vis de chacun était cacheté à la cire et portait le sceau de Salomon et je sentais subliminalement le jeu des forces paranaturelles qui se tressaient autour d'eux. Il était manifestement au-dessus de la dignité des savants de les empiler sur un chariot.

Ike et son équipe m'accompagnèrent à ma section. L'appareillage que j'avais monté n'avait pas, lui non plus, un air particulièrement impressionnant. C'était, en fait, un monstrueux enchevêtrement de fil de fer, de bobines et de conducteurs entourant un puissant groupe électrogène. Il faut parfois plus de courant pour une expérience que ne peuvent en fournir les câbles d'alimentation officiels soigneusement isolés.

Pour bricoler cette affaire, j'avais été forcé d'enlever les écrans protecteurs magnétiques du générateur. Nous disposions ainsi d'une masse de métal à nu dans le voisinage de laquelle aucun sortilège ne pouvait marcher. Ike avait été dans son élément, l'après-midi, à installer sur des roues cette énorme machine malaisée à manier et il l'était encore tandis qu'il la guidait dans les halls et la faisait glisser dans les escaliers.

Il lui arrivait quelquefois, sans aucun doute, de regretter que les hommes aient appris à libérer par démagnétisation les influences qui maintenaient les forces paranaturelles captives depuis la fin de l'âge de bronze. Ce n'était pas un orthodoxe et ses croyances ne lui interdisaient pas de participer à des opérations plus ou moins liées à la théurgie. Ce n'était pas non plus un réformateur ni un néo-hassidique ; c'était un Juif traditionaliste qui pouvait utiliser des objets asservis par autrui mais ne devait pas prononcer lui-même de charmes. Il n'est que justice de dire que

c'était néanmoins un excellent contremaître fort apprécié de tous.

Il avait fabriqué un palan rudimentaire dans le garage. Le reste de la compagnie avait déjà gagné la terrasse d'où Ginny avait procédé au lancement des réservoirs et ceux-ci dansaient dans les airs, hors d'atteinte des distorsions magnétiques engendrées par le générateur. Barney fit pivoter l'appareil pour que nous puissions le guider vers le puits d'accès. Dès lors, il nous était impossible de nous servir des balais pour monter. Nous utilisâmes une échelle de corde pour rejoindre nos amis.

— « Prêts ? » demanda Barney. Dans la vague clarté vacillante qui nous baignait, son visage en sueur miroitait. Il porterait la responsabilité d'un échec éventuel dont les conséquences étaient imprévisibles.

Je vérifiai les connexions. « Oui, il n'y a pas de jeu. Mais laissez-moi d'abord jeter un coup d'œil. »

Je m'approchai du parapet devant lequel se tenait Ginny. En bas grouillait la foule ; toutes les têtes étaient levées vers nous, les pancartes nous clamaient leur haine. Les assiégeants avaient repéré l'envol des réservoirs et ils savaient que l'offensive était proche. Derrière l'autel, l'initié Marmiadon s'activait — sans doute était-il en train de renforcer son champ défensif. Des lambeaux de phrases voltigeaient, émergeant du morne brouhaha des occupants : « *...Héliphomar Mabon Saruth Gefutha Enunnas Sacinos...* » La lumière tremblotante s'intensifia, l'air grésillait et crachotait sous l'assaut d'énergies nouvelles. Une bouffée d'ozone à l'odeur d'orage envahit mes narines.

Un vague sourire de regret étira les lèvres de ma bien-aimée : « Ce que Svartalf aimerait ça ! »

Barney s'approcha de nous en se dandinant. « Je vais leur donner une dernière chance. » Et il lança à pleins poumons le même avertissement que tout à l'heure. Des huées noyèrent sa voix. Des pierres et des détritus s'écrasèrent contre les murs. « Bon, » grinça Barney. « A la manœuvre ! »

Je retournai au générateur et, laissant les circuits ouverts, mis en marche le moteur qui pétarada et trépida. En respirant les vapeurs nauséabondes, je me dis que nous avions de la chance de ne pas dépendre des moteurs à combustion interne. J'avais vu des automobiles, comme on les appelait, datant des années 1950, un peu avant les premiers vols sur manche à balai. Leur place est dans les musées, croyez-moi. Plus exactement, dans la salle des horreurs.

L'appel de Ginny me ramena à la réalité. Elle plaçait les récipients en position. Je ne les voyais plus car ils flottaient maintenant à trois mètres au-dessus de la foule, en formation régulière. Ginny abaissa sa baguette comme une hache. Je mis le contact.

Non, nous n'avons pas employé de sortilèges pour faire évacuer l'usine : nous avons employé l'absence de sortilèges. Le passage du courant à travers les bobines du générateur dégagea une quantité de magnétisme suffisante pour annuler tous les charmes, les nôtres aussi bien que ceux de nos adversaires, dans un rayon de cent mètres.

Nous avions mis tout le matériel vulnérable à l'abri dans des salles à blindage conducteur. Nous avions à plusieurs reprises averti les manifestants que nous nous préparions à expérimenter un système de transport des liquides susceptibles d'être dangereux. Aucune loi ne nous obligeait à ajouter que lesdits liquides étaient stockés dans des bidons surpressurisés qui exploseraient et répandraient leur contenu à l'extérieur dès que serait neutralisé l'écran de force.

En réalité, nous avions été jusqu'à exagérer le risque pour tenter d'épargner tout mal aux manifestants illégalement entrés dans l'enceinte de l'usine. Il n'y avait rien de nocif dans les récipients. Les composants qui auraient pu avoir une légère toxicité étaient présents sous des concentrations trop diluées pour avoir un effet significatif quoique, malgré tout, un odorat normal serait amplement prévenu. Ce n'était rien de plus qu'un inoffensif mélange de mercaptan, de butène, d'acide butyrique, de méthanétiol, de skatole, de cadavérine, de putrescine... oui, évidemment, les liaisons organiques ont des propriétés pénétrantes. Si vous en recevez quelques gouttes sur la peau, l'odeur ne disparaîtra pas avant un mois ou deux...

J'entendis d'abord les cris et j'eus quelques instants pour déguster le spectacle. Puis la puanteur m'assaillit. J'avais oublié de mettre mon masque à gaz et, même sous ma forme humaine, j'ai le nez très sensible. Je n'en avais pas respiré beaucoup mais je me mis à suffoquer, pris de haut-le-cœur. C'était la pestilence du putois, du beurre rance, des asperges avariées, c'était la corruption, c'était la fin du monde, c'était les roues du char du Jugement Dernier graissées au puant macéré, c'était au-delà de tout ce que l'on pouvait imaginer. Je parvins tout juste à temps à me protéger de cette infection.

— « Mon pauvre chéri ! Mon pauvre Steve ! » Ginny me soutenait.

Je balbutiai : « Ils sont partis ? »

— « Oui. Les policiers aussi. Et si nous nous endormons, la moitié du quartier va en faire autant. »

Je me détendis. Nous n'avions guère à craindre le retour de nos visiteurs. Si l'on se fait arrêter ou casser le crâne pour la Cause, on est un héros dont l'exemple enthousiasme les foules. Mais si vous vous trouvez pendant quelque temps dans un état de puanteur telle que même vos meilleurs amis ne vous en parlent pas parce qu'il leur est impossible de s'approcher de vous à portée de voix, n'est-ce pas un coup dur pour la Cause ?

J'empoignai Ginny et la serrai contre moi pour l'embrasser. Zut ! J'avais encore oublié mon masque ! Elle dégagea nos groins emmêlés. « Je vais aider Barney et les autres à jeter des sorts pour chasser le reste des molécules avant qu'elles se répandent, » dit-elle. « Toi, coupe ton engin et isole-le. »

— « Oui, » murmurai-je. « Il est préférable que le personnel puisse reprendre le travail demain matin. »

Une chose poussant l'autre, nous fûmes encore occupés deux bonnes heures. Quand tout fut terminé, Barney sortit quelques bouteilles pour fêter la victoire et les libations se prolongèrent quasiment jusqu'à l'aube. Le ciel rosissait à l'est lorsque, la démarche titubante, secoués de hoquets, nous enfourchâmes notre manche à balai, Ginny et moi. « A la maison, chauffeur, » m'ordonna-t-elle.

La brise était fraîche, le ciel immense. « Tu sais une chose ? » fis-je sans me retourner. « Je t'aime. »

— « Rrron-rrron. » Elle se pencha pour frotter sa joue contre la mienne. Ses mains s'égarèrent.

— « Espèce de dévergondée ! »

— « Tu me préférerais autrement ? »

— « Fichtre pas, mais tu pourrais attendre un peu. Je te tourne le dos, je me sens devenir plus lubrique de minute en minute, et je ne peux pas donner libre cours à ma lubricité. »

— « Oh ! il existe des moyens, » murmura-t-elle d'une voix rêveuse. « Même sur un manche à balai. Tu as oublié ? »

— « Non, mais les couloirs de circulation aérienne ne vont pas tarder à être encombrés par les banlieusards et je n'ai aucune envie de faire je ne sais combien de kilomètres à la recherche

d'un coin solitaire alors que nous avons une excellente chambre à coucher tout à côté. »

— « Tu as raison. Voilà une idée qui m'enchante. Poussez les feux, chauffeur ! »

Le balai accéléra.

Ce fut Ginny qui décela les premières traces paranaturelles. Je devinai qu'elle redressait la tête — jusque-là sa figure était nichée dans mon dos — tandis que ses bras me serraient plus étroitement la taille et que ses ongles labouraient ma chemise. Je m'écriai : « Mais, par Moloch, qu'est-ce qui te prend ? »

— « Chut, » fit-elle dans un souffle. Nous filions en silence, cinglés par le vent froid de l'aube. La masse obscurcie de la ville s'étalait au-dessous de nous. Ginny reprit la parole. Sa voix était tendue mais affaiblie, éperdue : « Je pensais tout à l'heure que je n'aimais pas ce courant temporel. Avec toute cette excitation, j'avais oublié. »

Mes tripes se nouèrent comme si j'allais me métamorphoser en loup. Mes capacités thaumaturgiques sont limitées — cela se borne aux sortilèges bateau, ainsi qu'à ce que j'ai appris dans l'armée et, surtout, ce que m'a inculqué mon apprentissage d'ingénieur — mais un lycanthrope possède des instincts et une intuition innés : je ne tardai pas à prendre conscience de la présence d'une menace proche. Comme nous piquions, nous comprîmes qu'elle émanait de chez nous.

Nous laissâmes le balai sur la pelouse. J'ouvris la porte et me ruai dans la maison. « Val ! Svartalf ! »

Des chaises renversées, des vases en miettes qui avaient dégringolé par terre. Et du sang. Du sang partout. Sur les murs, sur les parquets, sur les tapis.

Nous nous engouffrâmes dans la chambre de Valeria et, quand nous vîmes l'enfant paisiblement endormie dans son berceau, nous nous étreignîmes en éclatant en larmes.

Enfin, Ginny parvint à demander : « Où est Svartalf ? Que s'est-il passé ? »

— « Je vais voir. En tout cas, il a montré qu'il était un brave à trois poils. »

— « Oui... » Ginny s'essuya les yeux et examina la nursery saccagée. Soudain, son regard se durcit et se posa sur le berceau. « Comment se fait-il que tu ne te sois pas réveillée ? » Le ton qu'elle avait employé... jamais je ne l'avais encore entendu.

Je retrouvai Svartalf dans la cuisine. Le lino était inondé de

sang. Bien qu'il eût des os fracturés, que son épiderme fût déchiré et son ventre affreusement ouvert, il respirait encore faiblement. Je n'eus pas le temps de passer les dégâts en revue : un cri déchirant me ramena auprès de Ginny au grand galop.

Elle serrait la petite dans ses bras. Sous les boucles blondes et emmêlées, les yeux bleus de Val étaient atones. Le visage de ma femme était tellement crispé qu'on avait l'impression que les pommettes allaient transpercer la peau.

— « Val a quelque chose qui ne tourne pas rond, » me dit-elle. « Je ne sais pas quoi, mais elle n'est pas dans son état normal. »

Je demeurai pétrifié un instant. C'était comme si mon univers s'écroulait. Puis j'allai m'enfermer dans les lavabos. La nuit pâlissait et l'obscurité m'était indispensable. Je me débarrassai de mes vêtements et actionnai ma lampe. Puis je ressortis et rejoignis Ginny et ma fille. Leur odeur imprégna mes narines de loup.

Je m'assis sur mon arrière-train et hurlai.

Ginny reposa la chose qu'elle tenait dans ses bras. Debout devant le berceau, elle était d'une immobilité de statue. Je repris mon aspect humain et je m'entendis lui annoncer :

— « J'appelle la police. Cette créature n'est pas Val. Elle n'est même pas humaine. »

5

JE m'applique à ne pas me rappeler le détail des heures qui suivirent.

A midi, nous étions dans mon bureau. Le chef de la police locale avait compris presque tout de suite que l'affaire le dépassait et nous avait invités à prévenir le F.B.I. Les techniciens étaient encore en train de passer au peigne fin chaque centimètre de la maison et du jardin. La façon la plus utile de les aider était de ne pas traîner dans leurs jambes. J'étais assis sur le divan, Ginny sur le bras du fauteuil. De temps en temps l'un de nous deux se levait brusquement, arpentait la pièce, lâchait une remarque inepte et revenait à sa place. Le cendrier débordait de mégots et l'air était opaque de fumée. J'avais l'impression d'avoir été décervelé. Les yeux de Ginny étaient creusés. De l'autre côté de la fenêtre, le soleil, l'herbe, les arbres étaient irréels.

— « Tu devrais quand même manger quelque chose, » murmurai-je pour la n^{ieme} fois. « Tu as besoin de toutes tes forces. »

— « Toi aussi. » Elle ne me regardait pas. Elle ne regardait rien de particulier.

— « Je n'ai pas faim. »

— « Moi non plus. »

Et nous replongeâmes dans l'horreur.

La sonnerie du téléphone nous arracha à notre prostration. « Un appel du Dr Ashman, » dit l'appareil. « Voulez-vous prendre la communication ? »

— « Et comment ! En visuel. »

La connexion sympathique s'établit. Les traits d'Ashman étaient presque aussi hagards que ceux de Ginny. « Le rapport est arrivé. »

J'essayai de répondre quelque chose mais j'en fus incapable. Il enchaîna : « Vous aviez raison. C'est un homoncule. »

— « Pourquoi avez-vous mis si longtemps ? » La voix de Ginny n'était plus voilée. Rauque et dure, c'était tout.

— « C'est une affaire sans précédent, » expliqua Ashman. « On a toujours considéré que les substitutions d'enfants par les fées relevaient de la légende. Il n'y a rien dans les archives qui puisse expliquer quel motif auraient des intelligences non humaines pour voler un enfant ni quelles méthodes elles pourraient employer pour le faire si l'envie leur en venait, dans la mesure où les parents prennent les précautions habituelles. Et on ne voit pas non plus pour quelle raison ces hypothétiques kidnappers laisseraient un golem à la place de l'enfant. » Il poussa un soupir. « Il semble que nous soyons plus ignorants que nous ne le pensons. »

— « Qu'avez-vous trouvé ? » Je jetai un coup d'œil à Ginny. Toute sa détermination lui était revenue.

— « Le chirurgien de la police, l'institut médico-légal et, plus tard, un pathologiste du centre hospitalo-universitaire ont travaillé avec moi. Ou, plus exactement, j'ai travaillé avec eux. Je ne suis jamais que le médecin de famille. Nous avons perdu des heures parce que nous étions partis du postulat que Valeria avait été ensorcelée. C'est que le simulacre est parfait, voyez-vous ? Il est dépourvu d'intelligence — l'électro-encéphalogramme est pratiquement plat — mais il ressemble point par point à votre enfant. Jusqu'aux empreintes digitales. C'est l'échec de tous les charmes thérapeutiques que nous avons prononcés qui a fini par nous faire penser que ce corps pouvait être un succédané. Vous nous aviez

prévenus au début, Steve, mais nous avions mis cela sur le compte de l'affolement. Je suis navré. La démonstration a exigé toute une série de tests. L'analyse de la teneur en sel du liquide vasculaire, par exemple, semblait indiquer que ceux qui ont fabriqué l'homoncule n'avaient pas accès à l'océan. Pour en avoir le cœur net, nous avons pratiqué une injection d'eau bénite irradiée. Ce métabolisme n'est pas humain, même très approximativement. »

La sécheresse de ton du Dr Ashman était bénéfique. L'horreur commençait à prendre vaguement forme. Et mon cerveau se mit à tourner à plein régime pour la maîtriser.

— « Que va-t-on faire du simulacre ? » m'enquis-je.

— « Je suppose que les autorités vont le garder par devers elle dans l'espoir d'apprendre quelque chose, d'agir par son intermédiaire. Si cela ne donne rien, il sera sans aucun doute confié à un asile. Il ne faut pas en vouloir à cette malheureuse créature. Certes, elle a été fabriquée dans un but criminel mais elle n'est pas à blâmer. »

— « Inutile de gaspiller du temps avec elle, c'est ce que vous voulez dire ? » fit Ginny d'une voix coupante. « Docteur, comment allons-nous récupérer Val ? Avez-vous une idée. »

— « Non et cela me désole. » Il paraissait sincère. « Je ne suis qu'un médecin. Que puis-je faire ? Dites-le moi et j'arrive. »

— « Eh bien, venez tout de suite. Vous savez, n'est-ce pas, que mon familier a été grièvement blessé en essayant de protéger l'enfant. Il est chez le vétérinaire mais je voudrais que ce soit vous qui vous en occupiez. »

— « Quoi ? » Ashman était abasourdi.

— « Svartalf s'en tirera mais les vétérinaires ne disposent pas du matériel dispendieux que l'on emploie pour les humains et ils n'ont pas la formation des médecins. Je veux que Svartalf soit remis en état d'ici vingt-quatre heures. Les runes et les potions que vous n'avez pas sous la main, vous savez comment vous les procurer. L'argent ne compte pas. »

— « Attends un peu ! » m'exclamai-je, songeant aux prix pharamineux que coûtaient les produits médicaux. Mais Ginny coupa court à mes objections :

— « Nornwell réglera la facture si aucune agence officielle ne s'en charge. Il y a intérêt ! Une chose pareille est sans exemple. Il se pourrait que de graves événements soient en train de se préparer. » Elle bombait le torse. Malgré ses yeux cernés, ses cheveux en désordre et les habits de la veille qu'elle n'avait pas

changés, elle était redevenue le capitaine Graylock du 14e Régiment de Cavalerie. « Je ne débite pas de sornettes, docteur. Réfléchissez aux implications de la découverte que vous avez faite. Peut-être Svartalf sera-t-il en mesure de nous apporter des renseignements, peut-être pas. Mais, tant qu'il restera inconscient, il en sera incapable. De toute façon, il a toujours été un bon auxiliaire et nous avons besoin de toute l'assistance que nous pouvons avoir. »

— « Entendu, » dit Ashman après avoir réfléchi quelques secondes.

Il allait raccrocher quand la porte du bureau s'ouvrit et une voix ordonna : « Ne coupez pas ! »

Je sursautai et fis volte-face avec une vivacité parfaitement inutile. Un visage basané et rude, un corps élancé : c'était Robert Couteau Etincelant. Le patron de l'antenne locale du F.B.I. avait remplacé le strict complet deux pièces de rigueur pour les membres de la grande maison par sa tenue de travail. Sa coiffure emplumée balayait presque le plafond ; la calebasse glissée dans son pagne sonnait au rythme de ses pas ; la couverture passée sur son épaule et sa peau peinturlurée étaient décorées de totems : oiseau-tonnerre, disques solaires et je ne sais quels autres motifs encore.

— « Vous nous écoutiez ! » lançai-je sur un ton accusateur.

Il hocha affirmativement la tête. « Nous n'avons pas le droit de prendre le moindre risque, Mr. Matuchek. Docteur Ashman, je compte sur vous pour observer le silence le plus complet sur cette affaire. Pas question de vous précipiter chez un shaman jacasseur ou une devineresse babillarde pour les consulter à toutes fins utiles. »

Ginny lui décrocha un regard flamboyant : « Dites donc, vous... »

— « On soignera votre chat, » poursuivit Couteau Etincelant sur le même ton monocorde. « Je doute qu'il puisse nous être utile mais nous ne pouvons négliger aucune possibilité, si faible qu'elle soit. L'Oncle Sam paiera la facture, et autant que le Dr Ashman prenne la direction de l'équipe. Mais je tiens à ce que les autres membres de celle-ci aient le feu vert de la sécurité et je veux avoir l'assurance qu'on ne leur dira rien de plus que ce qui est indispensable. Attendez dans votre cabinet, docteur. Un agent à nous vous y rejoindra dans l'heure. »

— « Et combien de temps lui faudra-t-il pour garantir que tous les spécialistes que je lui proposerai sont des patriotes à tous crins ? » demanda Ashman avec hargne.

— « Ce sera très vite fait. Vous serez étonné d'apprendre tout ce que nous savons déjà sur eux. Et vous ne le serez pas moins de constater tous les ennuis que pourrait s'attirer quiconque prétendrait user de son droit de raconter ce qui s'est passé à la presse ou même à ses amis. » Il eut un sourire sardonique. « Mais cette mise en garde est superflue, j'en suis sûr, docteur. Vous êtes un patriote et un homme discret. Au revoir. »

Le téléphone saisit l'allusion et rompit le sortilège de connexion.

« Vous permettez que je ferme les fenêtres ? » demanda Couteau Etincelant tout en les fermant. « Les curieux disposent d'accessoires perfectionnés aujourd'hui. » Il avait laissé la porte entrouverte et l'on entendait ses hommes qui allaient et venaient dans la maison. Des odeurs âcres nous parvenaient faiblement et l'on distinguait des murmures. « Veuillez vous asseoir. » Il s'adossa à une étagère et nous étudia.

Je sentais l'effort que faisait Ginny pour se contrôler. « Ne vous conduisez-vous pas d'une manière un peu arbitraire ? »

— « Les circonstances l'exigent, Mrs. Matuchek. »

Elle se mordit les lèvres et acquiesça.

— « De quoi s'agit-il ? » demandai-je.

Toute sa dureté abandonna Couteau Etincelant. « Nous sommes en mesure de confirmer ce que Mrs. Matuchek soupçonne à l'évidence. » C'était dit avec une telle compassion que je me demandai s'il n'avait pas une petite fille, lui aussi. « Elle est sorcière et doit donc savoir de quoi il retourne, mais elle ne l'admettra que lorsqu'il n'y aura plus le moindre espoir d'échapper à une aussi atroce vérité. Nous ne sommes pas en présence d'un enlèvement banal. »

— « Bien sûr ! »

— « Attendez ! Je doute que la chose puisse être techniquement définie comme un rapt. Peut-être cette affaire n'est-elle pas de la compétence du F.B.I. Toutefois, comme votre femme l'a fait remarquer, il n'est pas exclu qu'elle mette en cause la sécurité nationale. Il faut que j'en réfère à Washington qui prendra la décision. En dernière analyse, ce sera d'ailleurs le président qui la prendra. D'ici là, nous n'osons pas faire de vagues. »

Je regardai Ginny. A nouveau, l'horreur se désagrégeait. Ce n'était plus quelque chose que l'on pouvait combattre : nous nous débattions en plein cauchemar.

« Nous avons vérifié que le sang est exclusivement celui du

chat, » reprit Couteau Etincelant. Son débit était rapide et son ton dépourvu d'émotion. « Nous avons relevé de faibles traces s'apparentant à l'ichor, des taches chimiques susceptibles d'avoir été causées par lui mais pas de présence directe de cette émanation. Les plaies et les entailles dont sont marqués le sol et le mobilier constituent de meilleurs indices. Leurs auteurs, qu'ils soient naturels ou paranaturels, échappent à toute identification. Pourtant, nos enquêteurs sont bien rodés, croyez-moi.

» L'élément capital est qu'il n'y a pas eu effraction. Pas d'effraction décelable, en tout cas. Et nous connaissons une foule de techniques d'effraction. Rien n'a été brisé, rien n'a été forcé, rien n'a été soustrait, rien n'a affecté les signes ni les objets gardiens. Leurs champs fonctionnaient à pleine charge, ils étaient correctement maillés et disposés. Ils n'ont absolument pas été perturbés. Conclusion : rien n'est descendu par la cheminée, rien n'est entré par une fente, rien ne s'est dématérialisé pour franchir les murs, rien n'a contraint quelqu'un à ouvrir.

» Les voisins n'ont pas été alertés, ce qui est également significatif. Vous savez ce qu'il en est des charmes d'alarme courants et des chiens de garde extra-lucides. Le passage de quelque chose de paranaturel et d'hostile dans la rue aurait déchaîné un vacarme suffisant pour réveiller tout le monde dans un rayon de cent cinquante mètres. Or, seuls vos voisins immédiats, les Delacorte, ont entendu du bruit. Ils ont cru que c'était une bagarre de chats. »

Il se tut un instant, puis reprit : « Certes, nous ne savons pas tout en matière de théurgie mais nous connaissons assez bien ses applications délictueuses pour être sûrs et certains qu'il n'y pas eu de tentatives d'effraction. »

— « Alors, qu'est-ce que c'était ? » m'écriai-je.

Ce fut Ginny qui répondit pour lui : « Quelque chose venu de l'univers infernal. »

Un sourire fugitif et sans joie étira les lèvres de Couteau Etincelant. « Théoriquement, cela pourrait être une entité céleste. Mais psychologiquement et spirituellement, c'est hors de question. »

Ginny se pencha en avant, le masque inexpressif. Ses yeux étaient à moitié fermés, son menton reposait sur son poing et son autre main pendait mollement sur un genou. Elle murmura comme dans un rêve :

— « La substitution d'enfant convient admirablement à votre théorie, n'est-ce pas ? Dans l'état de nos connaissances, un trans-

fert de matière d'un plénum spatiotemporel à un autre en violation avec les lois physiques de la conservation est impossible. Il n'en va pas de même des influences psychiques. Les visions, les tentations, les inspirations peuvent passer. Le principe d'incertitude le permet. Mais un objet matériel, non. Si vous voulez le transférer de son univers au nôtre, il faut le remplacer par une quantité de matière égale dont la configuration devra être très proche afin de conserver la force vive. Rappelez-vous l'hypothèse de Villegas qui avançait que c'était là la raison pour laquelle les anges revêtent une forme plus ou moins anthropomorphe quand ils viennent sur terre. »

Couteau Etincelant paraissait mal à l'aise. « Ce n'est pas le moment de se montrer désobligeant envers le Très-Haut. »

— « Loin de moi cette pensée, » répliqua Ginny de sa voix de somnambule. « Il peut tout. Mais Ses serviteurs sont des créatures finies. Ils doivent souvent estimer qu'il est plus simple de laisser la matière transférée assumer la forme à laquelle elle tend tout naturellement que de calculer une équation où entre en ligne de compte la vitesse de je ne sais combien d'atomes afin de lui conférer une autre forme. Et les habitants du Continuum Inférieur n'en sont sans doute pas capables : ils ne sont pas créateurs. C'est tout du moins ce qu'affirme l'Eglise de Pierre. Je crois savoir qu'il y a des éléments manichéens dans les doctrines johannistes.

» Un démon a pu passer de son continuum au nôtre en un point situé dans notre propre maison. Sa forme étant chaotique, il n'a pu, en ce cas, effectuer le transfert compensateur qu'à partir de matériaux détritiques — boue, poussières, immondices, déchets — en état d'entropie élevée. Sa tâche accomplie, il a vraisemblablement restitué ce matériel en repartant et je présume que l'effet en est décelable. Je sais bien que tout a été mis sens dessus dessous pendant la bataille, mais vous seriez peut-être bien avisé de faire analyser le contenu de la poubelle, du plat du chat, etc. »

Couteau Etincelant inclina le buste. « Nous y avons pensé et nous avons noté son état d'homogénisation. Si cette idée a pu vous venir à vous, dans les circonstances présentes... »

Elle ouvrit tout grands les yeux et les mots qui tombèrent de sa bouche me firent l'effet d'une épée lentement tirée hors du fourreau. « Notre fille est en enfer, monsieur. Nous avons l'intention d'aller la chercher. »

Je songeai à Valeria, toute seule au milieu des affres, du tohu-bohu, d'indicibles distorsions, appelant en vain son papa et sa maman. Assis sur le divan, j'entendais dans cette nuit sans fin la voix de Ginny comme si elle franchissait un abîme se mesurant en années-lumière.

« Ne perdons pas de temps à nous abandonner à nos émotions. Je continue de vous exposer les événements tels que je les ai reconstitués. Corrigez-moi si je me trompe. Le démon — il y en avait peut-être plus d'un, mais je postule qu'il était seul — a émergé dans notre cosmos sous les espèces d'une masse de matière éparse qu'il a aussitôt rassemblée. Une simple transformation lui a fait adopter la forme qu'il voulait. Le fait que ni l'Adversaire ni ses suppôts ne sont capables de créer — si la tradition pétrine est exacte — ne constituait pas un obstacle insurmontable : il a pu emprunter une forme déjà existante. Que vous ne l'ayez pas identifiée ne veut rien dire. Il s'agissait peut-être d'une créature issue de quelque obscure mythologie humaine, d'un dessin imaginaire, voire d'une autre planète.

» Nous ne sommes pas un foyer dévôt. Il serait hypocrite, et par conséquent inutile, de garder chez nous des symboles religieux que nous n'aimons pas. En outre, bien que nous ayons eu des démêlés avec un ou deux démons, nous n'avions pas prévu que l'un d'eux s'introduirait dans une maison bourgeoise de banlieue. C'est un cas sans précédent dans les annales. Aussi, l'ultime barrière possible qui l'aurait mis en échec était absente.

» Il ne disposait que d'une masse de quelques kilogrammes. N'importe quel humain, homme ou femme, qui eût conservé son sang-froid aurait été en mesure d'empêcher ce visiteur de nuire — ne serait-ce qu'en téléphonant pour appeler un exorciste pendant qu'il était occupé à sa sinistre besogne. Malheureusement, il n'y avait personne cette nuit. Svartalf ne peut pas parler et il n'a manifestement pas eu la moindre chance d'appeler à l'aide par d'autres moyens. Peut-être surclassait-il le démon par le poids mais c'était insuffisant pour avoir raison d'un être tout en crocs, en griffes, en épine et en carapace. Finalement, quand Svartalf a été mis hors de combat, cet être a emmené notre petite fille dans le Continuum Inférieur. La masse de transfert compensatrice avait forcément la forme de l'enfant. Est-ce que je me trompe ! »

Couteau Etincelant secoua la tête. « Je ne pense pas. »

— « Qu'envisagez-vous de faire ? »

— « Franchement, pour le moment, nous ne pouvons rien faire ou à peu près. Nous n'avons aucun indice... même pas un mobile. »

— « Vous êtes au courant de ce qui s'est passé cette nuit à la Nornwell. Nous nous sommes fait des ennemis mortels. A mon avis, le premier endroit à perquisitionner, c'est la cathédrale johanniste. »

Couteau Etincelant n'avait pas l'air d'être à la noce derrière le tatouage bariolé peint sur sa figure. « Je vous ai déjà expliqué, Mrs. Matuchek, quand nous avons commencé à nous interroger sur les auteurs de l'enlèvement, que c'est une accusation extrêmement grave qui ne repose sur aucune base solide. La situation générale est précaire. Personne ne le sait mieux que vous. Nous ne pouvons laisser la porte ouverte à de nouvelles émeutes. De plus, et c'est un argument plus direct, cette irruption risque d'être le signe avant-coureur de quelque chose de beaucoup plus sérieux et de pire qu'un kidnapping. »

Je tressaillis et balbutiai : « Il ne peut rien y avoir de pire. »

Il fit comme s'il n'avait pas entendu, pressentant que Ginny était pour l'instant un adversaire autrement redoutable que moi. « Nous ne savons pratiquement rien de l'univers diabolique. Je vais faire un accroc aux règles de la sécurité parce que je me doute que vous avez deviné la vérité sur la base de renseignements non confidentiels. Pas mal de sorciers civils l'ont comprise. L'armée a tenté à diverses reprises d'explorer l'univers infernal sans plus de succès que l'Institut Faustus, il y a trente ans. Après un séjour de quelques minutes, les éclaireurs reviennent dans un violent état de choc et sont dans l'incapacité d'expliquer ce qui leur est arrivé. Les données enregistrées par les instruments n'ont aucun sens. »

— « A moins d'adopter l'hypothèse de Nickelsohn, » dit-elle.

— « C'est-à-dire ? »

— « Que, dans ce cosmos, l'espace-temps est violemment anti-euclidien par rapport au nôtre et que la géométrie change d'un lieu à l'autre. »

— « En effet, il paraît que les chercheurs militaires avaient estimé... » Il remarqua la lueur de triomphe qui s'était allumée dans les yeux de Ginny et poussa un juron. « Voilà un joli piège où j'ai sauté à pieds joints ! » Et il poursuivit avec une rudesse accrue : « Vous comprendrez que nous n'osons pas risquer de faire un faux pas alors que des forces que nous ne pouvons pas évaluer sont à l'œuvre et que leurs motifs nous échappent. Les consé-

quences d'une maladresse pourraient être catastrophiques. Je vais immédiatement faire rapport au directeur de l'agence qui, j'en suis sûr, fera immédiatement rapport au président qui, j'en suis tout aussi sûr, nous donnera pour consigne d'ouvrir l'œil mais de ne pas bouger tant que nous n'en aurons pas appris davantage. »

— « Et en ce qui nous concerne, Steve et moi ? »

— « Même chose : ne bougez pas. Il est possible que l'on vous contacte, ne l'oubliez pas. »

— « Cela m'étonnerait. Quelle rançon un démon réclamerait-il ? »

— « Son maître... »

— « Je vous répète : enquêtez chez les johannistes. »

— « Nous le ferons. Nous enquêterons sur tous et sur chacun, avec ou sans raison. Mais cela prendra du temps. »

— « Et en attendant, Valeria est en enfer. Nous voulons aller rechercher notre fille. »

Mon cœur cogna dans ma poitrine et mon engourdissement se dissipa. Je me levai.

Couteau Etincelant se crispa. « Je ne peux pas vous y autoriser. Vous avez certes accompli de remarquables exploits dans le passé mais l'enjeu est trop gros pour laisser des amateurs jouer cette partie. Poursuivez-moi de votre haine tant que vous voudrez. J'en serai peiné si cela peut vous consoler. Mais je ne saurais vous permettre de courir un tel péril et de mettre l'intérêt public en danger. Vous ne bougerez pas d'ici. Et vous resterez sous bonne garde. »

Je me ruai sur lui, l'injure à la bouche, mais Ginny me retint. « Du calme, Steve. Inutile d'envenimer les choses. On va avaler un morceau, prendre un somnifère et dormir jusqu'à ce que nous ayons récupéré. »

Couteau Etincelant sourit. « Merci. Je savais bien que vous seriez raisonnables. Je vais dire à mes gars qui sont dans la cuisine de se dépêcher pour que vous puissiez vous préparer un repas. »

Je refermai la porte derrière lui. Je tremblais de rage. « Qu'est-ce que c'est que cette bon Dieu de mascarade ? » hurlai-je. « S'il s'imagine que nous allons nous tourner les pouces en attendant qu'une bande de bureaucrates... »

— « Tais-toi ! » Elle me tira l'oreille pour l'approcher de sa bouche et murmura dans un souffle : « Ce qu'il s'imagine, c'est

que la présence d'un malheureux garde a de l'importance pour nous. »

— « Oh ! » Pour la première fois, j'éclatai de rire. Un rire qui n'était ni joyeux ni mélodieux. Mais c'était quand même une sorte de rire.

6

Nous n'étions pas à proprement parler aux arrêts. Le jeune homme bien poli qui nous tenait compagnie était là pour nous protéger et nous fournir aide et assistance en cas de besoin. Il nous expliqua cependant sans ambages que, si nous essayions de sortir de la maison ou de communiquer avec l'extérieur, il se verrait, à son grand regret, dans la triste obligation de s'assurer de nos personnes à fin d'enquêtes pour activités subversives tendant au renversement de la commission du commerce inter-Etats.

C'était également un magicien compétent — tout agent du F.B.I. doit posséder un diplôme soit de sorcellerie soit de comptabilité — et son patron voulait être certain que nous ne prendrions pas d'initiatives désespérées. Pourtant, pendant le dîner, Ginny lui extorqua par enchantement les informations dont elle avait besoin. Comment s'y prit-elle ? Je ne l'ai jamais compris. Je ne prétends pas qu'elle l'ait enchanté au moyen de sortilèges, au sens technique du terme. En fait, contre le charme qu'elle employa, il n'existe qu'une seule protection pour un homme : un fonctionnement glandulaire défectueux. Comment elle a pu faire pour bavarder tranquillement, sourire, lancer des saillies spirituelles en affichant une affliction féminine maîtrisée et le pousser à narrer ses exploits passés alors que chaque coin de la pièce nous hurlait que Valeria avait disparu... cela me dépasse encore !

Nous nous retirâmes de bonne heure, prétextant la fatigue. En réalité, nous nous sentions reposés et étions tendus comme des câbles. « Il s'y entend en thaumaturgie mais il n'a pas de pratique de la mantique, » murmura ma bien-aimée quand nous fûmes dans l'obscurité de la chambre. « Un leurre bien concocté devrait l'abuser. Tu vas te servir de la cape. »

Je vis où elle voulait en venir. Une joie froide cognait en moi après ces heures de captivité. Je me déshabillai en toute hâte, enfi-

lai ma tenue de loup sur laquelle je revêtis mes effets civils. Au moment où je prenais la *tarnkappe* (il y avait bien des années que mon capuchon d'occultation ne servait plus : ce n'était guère plus qu'un souvenir de guerre), Ginny se serra contre moi. « Sois prudent, chéri. » Sa voix vacillait et ses lèvres avaient un goût de sel. Il fallait qu'elle reste pour désamorcer de possibles soupçons, qu'elle soit prête à recevoir l'appel réclamant une éventuelle rançon. Son rôle était le plus pénible.

Je mis la cape. La cagoule sentait le moisi et il y avait de petits points de visibilité là où les mites avaient mangé le tissu. Mais baste ! Je n'en avais besoin que pour m'échapper et, plus tard, pour rentrer (du moins l'espérions-nous !). Les moyens de repérage sont trop nombreux aujourd'hui pour que les *tarnkappen* soient efficaces si l'on veut travailler sérieusement, depuis les détecteurs à infra-rouge jusqu'aux atomiseurs de peinture que déclenche un pied imprudent. Et notre ami du F.B.I. avait sans aucun doute des instruments prêts à vrombir si un champ d'invisibilité se promenait à proximité.

Ginny commença ses passes, ses incantations *sotto voce* et tout le reste. Elle avait entreposé tout ce qui lui était nécessaire dans la chambre au cours de la journée, arguant qu'elle tenait à nous assurer toute la protection qu'elle était capable de réaliser contre les influences hostiles. L'agent du F.B.I. l'avait approuvé avec admiration. Pendant toute la durée du sortilège, en particulier, je serais pratiquement impossible à localiser par les seuls moyens paranaturels.

L'étape suivante était tout aussi directe. Si le magnétisme terrestre est trop faible pour neutraliser les forces paranaturelles, il les affecte quand même, évidemment, et cela vaut aussi pour ses fluctuations. En conséquence, les palpeurs théurgiques courants ne sont pas destinés à enregistrer de changements quantitatifs mineurs. Ginny établirait un leurre. L'intensité de l'insignifiant champ de la *tarnkappe* doublerait et, après mon départ, reprendrait sa valeur première. A mon retour, elle annulerait le faux semblant.

En théorie, c'était simple. En pratique, il lui fallut plus d'habileté pour ne pas déclencher les signaux d'alarme qu'elle n'était censée en avoir d'après ses antécédents. Ce pauvre agent du F.B.I. ignorait qu'elle possédait autre chose que ce que procurent l'entraînement et le matériel : elle avait un Don.

Quand elle me fit signe, je me glissai par la fenêtre. La nuit était froide et humide. La rosée scintillait sur la pelouse à la lumière

des lampadaires à feux follets. Un chien hurla. Il avait probablement flairé l'odeur de ma cape. Et les lieux étaient sans doute surveillés... oui, je perçus grâce à ma vue ensorcelée un homme tapi dans l'ombre des ormes de l'autre côté de la route. Brassant l'air à petits coups pressés, je piquai sans bruit vers le milieu de la chaussée où il y avait moins de risque d'alerter une bête de garde ou d'affecter un champ sentinelle. Dans ce genre d'exercice, je suis assez doué, moi aussi.

A quelques blocs de là, je fourrai ma cape dans la poubelle de l'école primaire et poursuivis mon chemin sans me cacher, tel un honnête citoyen anonyme vaquant à ses affaires le plus légitimement du monde. J'entrai dans la première cabine téléphonique que je rencontrai pour appeler Barney Sturlason qui me dit de passer tout de suite chez lui. Au lieu de sauter dans un taxi, je pris un tapis volant, pensant qu'on me remarquerait moins au milieu d'une foule de voyageurs. Je ne me trompais pas.

Barney ouvrit et la lumière du hall m'inonda. Il émit un léger sifflement. « Je pensais que vous seriez trop vanné pour travailler aujourd'hui, Steve, mais je n'aurais pas imaginé que vous auriez cette tête-là. Une tête de lendemain du crépuscule des dieux ! Que vous est-il arrivé ? »

— « Il ne faut pas que votre famille entende. »

Faisant demi-tour, il me guida vers la bibliothèque, m'indiqua un fauteuil de cuir, referma la porte à clé, prépara deux scotches bien tassés et s'assit en face de moi. « Je vous écoute. »

Je lui racontai tout. C'était la première fois que je lisais l'angoisse sur ses traits. « Oh ! non, » murmura-t-il.

Se secouant comme un ours qui se prépare à charger, il demanda : « Que puis-je faire ? »

— « Avant tout, me prêter un balai. »

— « Attendez ! J'ai le sentiment que vous avez déjà été imprudent. Que comptez-vous faire ? »

— « Aller à Siloam pour tâcher d'y apprendre quelque chose. »

— « C'est bien ce que je pensais. » Il changea de position et le fauteuil grinça sous son poids. « Cela ne tient pas debout, Steve. Entrer de force dans la cathédrale des johannistes, essayer peut-être d'arracher des aveux à un prêtre... non ! Vous réussirez seulement à vous mettre des ennuis sur le dos, Ginny et vous, alors que votre femme a actuellement besoin de toutes vos ressources. Le F.B.I. va enquêter, et avec des professionnels. Vous risqueriez de détruire les indices mêmes que vous cherchez si tant est qu'il

y en ait. Regardez les choses en face au lieu de sauter tout de suite à la conclusion. » Il me dévisagea. « J'ajouterai un argument d'ordre moral. Hier, vous avez dénié aux manifestants le droit de se faire justice eux-mêmes. Réclamez-vous maintenant ce droit pour votre propre usage ? »

Je lampai une gorgée de whisky qui me brûla voluptueusement l'œsophage. « Nous avons eu le temps de réfléchir, Ginny et moi. Nous avons prévu vos objections. Je vais les prendre dans l'ordre. Je ne voudrais pas avoir l'air de dramatiser mais je ne vois pas comment la situation pourrait être pire. Ajoutez ce que vous voudrez à l'infini et... » (je dus m'interrompre pour ingurgiter une autre rasade) « vous obtenez toujours l'infini. Le même. Le F.B.I., dites-vous, est plus compétent. Notre intention n'est pas de casser la porcelaine juste pour faire quelque chose. Consentez à reconnaître que nous ne sommes pas totalement idiots. Certes, le F.B.I. doit avoir infiltré depuis longtemps des agents à lui dans l'Eglise johanniste, les dignitaires sont fichés... la routine classique. Mais rappelez-vous que, il y a quelques années, la commission parlementaire *ad hoc* n'est pas parvenue à faire entamer des poursuites contre l'Eglise bien que celle-ci ait répudié les traditions américaines. »

— « Les johannistes ont le droit d'avoir leurs opinions. Et puis zut ! Je suis d'accord avec certaines de leurs thèses ! Notre société est devenue trop matérialiste, elle est trop obnubilée par la chasse au dollar et la recherche du plaisir, elle pense trop à la sensualité et pas assez à l'amour, elle est trop injuste envers les malheureux... »

Je l'interrompis d'un ton cinglant : « Barney, vous êtes en train d'essayer de détourner la conversation pour me calmer. Ça ne marchera pas. Ou vous m'épaulez ou je vais chercher de l'aide ailleurs. »

Il soupira, fouilla dans la poche de sa veste de tweed et en extirpa une pipe qu'il se mit en devoir de bourrer. « Bon, continuons. Si le F.B.I. ne parvient pas à démontrer que la hiérarchie johanniste se livre à des activités illégales ou subversives, qu'est-ce que cela prouvera ? Qu'elle est diaboliquement astucieuse... ou qu'elle est tout simplement innocente ? »

— « Les gnostiques, » répondis-je, « se vantent de détenir des informations et des pouvoirs que personne ne possède en dehors d'eux, et ils sont d'une manière ou d'une autre toujours plus pro-

fondément impliqués dans l'effervescence sociale à laquelle nous assistons. Et surtout qui, hormis eux, pourrait avoir participé à l'événement qui s'est produit ? Peut-être même sans le savoir. On peut le concevoir. »

Je me penchai en avant. « Ecoutez, Barney. Couteau Etincelant reconnaît qu'il faut qu'il y aille en douceur. Et Washington lui tiendra la bride encore plus courte qu'il ne le désire, il n'y a pas de problème. Demain, sans doute, ses agents vont se mettre à interroger les johannistes. Eu égard à la nature particulière de l'affaire, ils n'apprendront rien. Il faut avoir des éléments de présomption rudement puissants pour obtenir un mandat de perquisition quand il s'agit d'une Eglise, surtout si beaucoup de gens sont convaincus qu'elle incarne la parole ultime de Dieu. Surtout, par-dessus le marché, quand le temple est un labyrinthe où personne n'est censé pénétrer en dehors des initiés des différents degrés. »

— « Et vous, qu'apprendrez-vous ? »

— « Peut-être pas davantage mais c'est maintenant, pas dans huit jours, que je veux agir et je ne me laisserai ligoter ni par le légalisme ni par l'opinion publique. J'ai certaines facultés et de l'expérience en matière d'art ténébreux, et on ne s'en doute pas. Aussi, s'il y a quelque chose à découvrir, j'ai les meilleures chances de mettre le doigt dessus. »

Il me fusilla du regard.

« Quant à l'argument d'ordre moral que vous avez soulevé, » enchaînai-je, « il se pourrait que vous ayez raison. D'un autre côté, je ne vais pas me livrer à des brutalités dignes de quelque imaginaire agent spécial 00 et la suite. Par ailleurs, en dépit des craintes de Couteau Etincelant, je ne vois franchement pas ce qui pourrait provoquer une invasion massive de la part du Monde Inférieur. Cela entraînerait l'intervention du Très-Haut et l'Adversaire ne peut se permettre une telle confrontation.

» Quel est le plus grave, Barney ? Une violation de propriété, la profanation de quelque châsse... ou un enfant en enfer ? »

Il reposa violemment son verre sur la table. « Vous avez gagné ! » lança-t-il.

Nous nous levâmes d'un même mouvement.

« Voulez-vous une arme ? » me proposa-t-il.

Je secouai la tête. « Pas la peine. D'ailleurs, un pistolet ne me servirait pas à grand-chose. » Je jugeai inutile d'ajouter que j'avais

un couteau de chasse caché sous mes vêtements et que, sous mon avatar de loup, ma gueule était un arsenal complet.

— « Je vous conseille de prendre le Plymouth, » reprit Barney. « Il n'est pas aussi rapide que les balais de sport mais le charme de conduite est moins bruyant et le crin a été réaccordé il y a quelques jours à peine. » Il réfléchit. Le silence et la nuit collaient aux fenêtres. « Pendant ce temps, je vais me mettre à faire des recherches. Bill Hardy... Janice Wenzel qui travaille à la bibliothèque de l'usine... euh... nous pourrions aussi coopter votre ami le Dr Ashman. Pourquoi pas le professeur Griswold de l'université ? Et d'autres personnes capables et discrètes qui ne demanderont pas mieux que de nous prêter assistance et n'auront pas peur des conséquences. Même si cela ne va pas plus loin, nous pourrons collationner les documents publics concernant le Continuum Inférieur... et il y en a peut-être de confidentiels. Nous pourrons établir les équations permettant de délimiter les diverses approches concevables du problème de la récupération de l'enfant, les faire traiter par l'ordinateur pour éliminer les hypothèses inexploitables... oui, je vais me mettre à la besogne sur-le-champ. »

Que voulez-vous qu'on dise à un type comme ça sinon merci ?

Il semblait logique pour les johannistes d'ériger la cathédrale desservant tout le Nord-Ouest, non pas à Chicago ou dans une autre grande ville, mais dans la solitude à quelque cent cinquante kilomètres de notre modeste bourgade. Le choix du lieu symbolisait et soulignait la volonté gnostique de refuser un monde dévoyé, la volonté de faire son salut grâce à des rites secrets et une connaissance occulte. Contrairement aux adeptes de Pierre, ceux de Jean ne venaient pas à vous : abstraction faite de mornes petites chapelles disséminées çà et là et qui n'étaient guère plus que des postes de recrutement, on venait à eux.

Cela sautait aux yeux. Et je pensais par conséquent que c'était probablement faux. Le gnosticisme n'était jamais tout à fait ce qu'il semblait être. En cela résidait sa véritable nature.

Peut-être que si tant de gens était attirés par l'Eglise johanniste, c'était à cause de ses énigmes, de ses voiles superposés, de ses dédales débouchant sur d'autres dédales. La théologie des Eglises classiques était claire. Elles décrivaient et délimitaient nettement les mystères en tant que tels en faisant remarquer avec

bon sens que les mortels que nous sommes sont incapables d'appréhender le Très-Haut sous tous ses aspects. Ce monde, déclaraient-elles, nous a été donné par le Créateur : partant, il fallait bien qu'il soit fondamentalement bon. Etait-ce exagérément prosaïque ? Les johannistes faisaient-ils appel au rêve éveillé, puéril mais toujours vivant au fond de nous, le rêve d'accéder à l'omnipotence grâce à un secret dénié au vulgaire ? C'était en partie vrai, sans aucun doute. Mais plus je réfléchissais, moins j'avais le sentiment que c'était là la seule explication.

J'avais tout le temps de réfléchir — j'en avais bien besoin aussi — en survolant la terre endormie où les lumières éparpillées des fermes et des villages paraissaient presque aussi lointaines que les étoiles dans les cieux. L'air froid m'enveloppait de sa caresse. Je décidai de passer en revue de A à Z tout ce que je savais sur l'Eglise johanniste.

Etait-ce simplement un culte à l'usage des cinglés remontant à deux ou trois générations ou était-elle véritablement aussi ancienne qu'elle le prétendait ? N'affirmait-elle pas avoir été fondée par le Christ en personne ?

Non, répondaient les autres Eglises. Certes, il ne fallait point amalgamer les catholiques, les orthodoxes et les protestants en les annexant en bloc à l'idéologie pétrine. Mais ce qualificatif couramment employé avait un sens élémentaire. Tous interprétaient pareillement la mission confiée par Jésus aux apôtres. Tous s'accordaient à reconnaître la prééminence de Pierre. Quels que fussent les différends qui s'étaient fait jour ultérieurement, y compris la question de la succession apostolique, tous procédaient directement des Douze.

Et pourtant... et pourtant... il y a ce curieux passage à la fin de l'Evangile selon saint Jean : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Il est indéniable que ce texte donna naissance à une tradition éphémère : par ces mots, Notre-Seigneur créait quelque chose de plus important qu'aucun des apôtres, sauf Jean, ne comprenait : une autre Eglise non proclamée à l'intérieur de l'Eglise de Pierre ou parallèle à elle, qui finirait par se manifester et guiderait l'homme vers une loi nouvelle.

Il était presque fatal qu'une pareille profession de foi s'associe au détachement des choses d'ici-bas. Le gnosticisme avait été sous de nombreuses étiquettes une hérésie qui revenait périodiquement. Sous sa forme originelle — ses formes originelles plutôt

— ç'avait été une tentative de fusion du christianisme et de tout un méli-mélo de mystères orientaux, de néoplatonisme et de sorcellerie. La légende le faisait remonter à Simon le Magicien qui apparaît au huitième chapitre des Actes des Apôtres. Le johannisme moderne était doublement audacieux en ressuscitant nommément ce mouvement des origines, en proclamant qu'il n'était pas une erreur mais une vérité supérieure et que Simon était non pas un corrupteur mais un prophète.

On avait donc des communautés d'ascètes, d'illuminés et de mystiques attirant des pèlerins qu'il fallait loger, nourrir et auxquels fournir des prestations. Même chose pour les prêtres, prêtresses, acolytes et assistants laïcs. Un temple — le mot est plus exact que celui de « cathédrale », mais les johannistes préféraient ce dernier terme pour souligner leur appartenance à la chrétienté — se construisait avec, souvent, une communauté autour de lui — comme Siloam vers quoi je me dirigeais.

C'était simple. Banal. A quoi bon revenir là-dessus ? Uniquement pour m'empêcher de penser à Valeria ? Non. Pour conserver le plus de lucidité possible alors que mes pensées étaient un écheveau embrouillé et spectral.

Le Quelque Chose d'Autre, la Chose qui est Au-delà... était-ce, non point une illusion, mais une intuition plus profonde ? Et, dans ce cas, l'intuition de quoi ? Je me remémorai l'intolérance des johannistes, leur volonté de fomenter des troubles. Je me rappelais qu'ils professaient ouvertement que les adeptes possédaient des pouvoirs que nul n'imaginait et qu'il leur en était révélé davantage tous les jours. Je me rappelais les déclarations faites par un certain nombre d'apostats qui n'étaient pas allés très loin dans la voie de l'initiation parce qu'ils avaient eu peur ; il n'y avait rien d'illégal, rien d'immoral, rien même de croustillant ; c'était simplement une expérience triste, détestable, affligeante et par conséquent assez peu digne d'intérêt. Ceux qui ne les croyaient pas pouvaient le nier ou l'ignorer. Je me rappelais la théologie gnostique — sa partie publique : une doctrine terrible qui gauchissait tous les éléments révélés et toute logique, l'assimilation de leur Démiurge au Dieu de l'Ancien Testament, à Satan.

Je songeais à l'Antéchrist.

Mais je chassai cette pensée car, comme je l'ai dit, je suis agnostique en ce domaine. Que le Tout-Puissant puisse opérer de cette façon était insensé.

Une lumière scintillait au loin de l'autre côté de la prairie. J'étais heureux d'arriver au terme du voyage — quoi qu'il puisse advenir maintenant. Je n'avais nulle envie de continuer à aller de l'avant avec ces réflexions pour toute compagnie.

7

SILOAM, c'était de banales maisons démontables avec des cours banales s'alignant le long de rues banales. Sous le couloir de circulation aérienne principale, un écriteau annonçait : *Population : 5 240 habitants.* Une autre panneau disait que le Lions Club se réunissait tous les jeudis au restaurant du Chaudron du Kobold. Il y avait deux petites usines, un hôtel de ville, une école communale, un lycée, une caserne de pompiers, un parc négligé, un hôtel et plus de stations-service que je n'en avais besoin. Le quartier des affaires comprenait des magasins, un ou deux cafés, une banque, un cabinet médical et un cabinet de dentiste au-dessus d'une pharmacie. La petite ville américaine typique...

Cette banalité rendait le reste insolite à vous faire froid dans le dos. Bien qu'il ne fût pas encore minuit, le centre était un véritable tombeau. Les rues résidentielles étaient presque aussi vides : personne ne se promenait, pas de jeunes gens et de jeunes filles aux mains enlacées, c'était à peine si, de temps en temps, on apercevait un manche à balai ou une charette à la lueur des rares réverbères, voire une silhouette encapuchonnée, une robe blanche qui passait lentement. Les stores des maisons étaient tirés. Les gens qui ne dormaient pas n'étaient probablement en train ni de regarder le cristal, ni de jouer aux cartes, ni de boire un verre, ni de faire l'amour mais, selon toute vraisemblance, ils étaient plongés dans leurs dévotions ou dans des études destinées à les faire accéder à un degré d'initiation supérieure, à leur donner plus de science, plus de pouvoirs et à leur garantir de façon plus assurée le salut éternel.

Et tout était centré sur la cathédrale. Elle se dressait au-dessus de l'ensemble de bâtiments auxiliaires qui la centuraient, au-dessus de la ville, au-dessus de la plaine. J'avais vu des photos mais elles n'en montraient pas l'énormité. Des murs lisses dont la blancheur était celle des ossements et qui s'élevaient, s'élevaient, s'élevaient toujours plus haut jusqu'au toit exhaussant encore

l'édifice qu'il couronnait de sa vaste coupole. De loin, les fenêtres s'alignaient comme des pointes de diamant. Puis je distinguai les deux verrières occupant la moitié d'une façade qu'elles bariolaient de couleurs brouillées et de motifs confondants — une mandala à l'ouest, l'Œil de Dieu à l'est. A l'ouest était également érigée une tour solitaire qui, sur les photos, paraissait simplement austère mais qui, maintenant, bondissait jusqu'aux étoiles.

De la lumière caressait les murs de la cathédrale et filtrait vaguement des vitraux. J'entendis une mélopée — des graves voix d'hommes perçant les folles stridences des femmes qui chantaient sur un registre que j'étais incapable de reconnaître et prononçaient des vocables n'appartenant à aucune langue de la terre :

« *...Helfioth Alaritha arbar Neniotho Melitho Tarasunt Chanados Umia Theirura Marada Seliso...* »

La musique était amplifiée au point d'être audible jusqu'à la périphérie de la ville. Et elle ne cessait jamais. C'était un chœur perpétuel. Il y avait toujours des prêtres, des acolytes, des pèlerins pour prendre la place de celui des six cent un assistants qui céderait à la fatigue. Je ne parvenais pas à imaginer ce que cela devait être que de vivre nuit et jour dans cette brume de cantiques. Quand on habite Siloam, on doit vite ne plus enregistrer ce bruit consciemment, mais ne s'insinue-t-il pas dans vos pensées, dans vos rêves, dans votre chair et, finalement, dans votre âme ?

Cependant, le gardien de la porte était un sympathique jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus issu en droite ligne des gens qui étaient installés là depuis cent ans, et son amabilité était celle de l'Amérique de Walt Whitman. Bien que je fusse manifestement un mécréant à ses yeux, il n'avait pas l'air de me considérer comme un damné. Ce n'était sans doute pas un frère lai mais un employé, un de ces membres de la majorité bien pensante comme on en trouve dans toutes les organisations et dans tous les pays. Il m'accueillit avec cordialité et me fit remarquer que ma visite était bien tardive. Je lui expliquai que je m'étais attardé et qu'il fallait que je reparte le lendemain très tôt mais que je voulais entendre les chœurs. Il m'indiqua l'endroit du parking où je pouvais laisser mon balai, me remit une brochure et me fit signe d'entrer.

Les bâtiments auxiliaires formaient un quadrilatère entourant une esplanade dallée au centre de laquelle se dressait la cathédrale. Des murs les séparaient et les seuls accès étaient trois portails que des grilles blanches pouvaient fermer. Les bureaux,

les magasins et les locaux d'habitation étaient quelconques, je dirai même mornes. Quelques cénobites allaient et venaient ; avec leurs robes et les capuches qui dissimulaient leurs traits, on avait du mal à distinguer les hommes des femmes. Je me rappelai qu'il n'y avait jamais eu le moindre scandale nulle part au monde bien que les johannistes pratiquassent le célibat et vécussent dans la mixité. Mais, naturellement, les moines et les nonnes n'étaient pas simplement ordonnés : c'étaient des initiés. Ils étaient allés plus loin que le baptême, plus loin que les mystères rituels élémentaires et le changement de nom (l'ancien, le nom public, était conservé pour les activités profanes) correspondant à la confirmation dans l'Eglise de Pierre. Des années durant, ils avaient mortifié leur chair, discipliné leur âme, contraint leur esprit à maîtriser ce que leurs livres sacrés appelaient la révélation divine, les incroyants prétentieuses abusurdités et certains croyants, fidèles d'une autre foi, diabolisme caché...

Je songeai : Il faut que tu te concentres sur ce que tu as à faire. Ne t'occupe pas de ces sombres et silencieux personnages qui glissent avec un bruit d'étoffes froissées. Tâche de traiter par le mépris l'écrasante majesté de la cathédrale et la mélopée qui s'en échappe et emplit la nuit. Ignore la terreur que flairent tes sens de loup-garou et qui te rend malade. La sueur perle à ton front, ruisselle en filets glacés le long de ta poitrine, son odeur nauséabonde envahit tes narines. Tu vois le monde extérieur à travers un brouillard de rêve et de musique incessante. Mais Valeria est en enfer.

Je m'arrêtai à l'endroit où la lumière trouble et vacillante était le plus intense pour lire l'imprimé qui m'avait été remis. De courtoises formules de bienvenue, la liste des règlements imposés aux touristes. Sur la couverture était reproduit le plan de la basilique mais le reste de l'édifice principal était laissé en blanc. Tout le monde savait qu'il existait une multitude de salles dans les étages des ailes nord et sud, dans la tour et même dans la coupole. Ce n'était un secret pour personne que de vastes cryptes étaient creusées dans les profondeurs du sol ; elle étaient utilisées pour certaines cérémonies — une partie d'entre elles, en tout cas. Mais, en dehors de cela, l'ignorance était totale. Plus le fidèle atteignait un niveau d'initiation élevé, plus on lui montrait de choses. Seuls les adeptes avaient accès aux sanctuaires ultimes et savaient ce qu'on y faisait.

Je gravis les marches de la cathédrale. Deux moines solidement

bâtis étaient debout de part et d'autre de l'immense portail béant. Ils ne firent pas un geste mais leur regard scrutateur me fouilla. Le vestibule était une longue salle basse de plafond aux murs chaulés, entièrement nue à l'exception du bénitier. Là, pas de journaux paroissiaux en aimable pagaille, pas de tableau d'affichage, pas de dessins des enfants de l'école du dimanche. Une nonne qui se tenait là me désigna une porte à gauche. Là, une autre religieuse qui tenait une boîte portant le mot OFFRANDES leva les yeux et ne les rabaissa que lorsque j'y eus glissé deux dollars. Tout cela aurait pu être amusant s'il n'y avait pas eu les chants, l'encens, les regards, la présence de ces forces impalpables qui me nouaient les muscles abdominaux.

Je pénétrai dans une nef collatérale garnie de bancs et réservée aux visiteurs à en juger par la corde qui l'isolait. Il me fallut quelques instants pour surmonter le choc produit par le prodigieux spectacle qui s'offrait à ma vue. Je m'assis enfin et consacrai encore quelques minutes à essayer de saisir ce qui m'entourait mais ce fut en vain.

C'était incommensurable. Pas de décoration, rien que la géométrie brute des murs blancs, des piliers, des voûtes sans aucun point de repère pour donner l'échelle. J'étais à l'intérieur d'une caverne sans fin. L'Œil Divin surmontant l'autel, la mandala au-dessus du chœur dominaient une épaisse obscurité. Et pourtant, eux aussi étaient irréels, aussi irréels que les cierges qui brillaient ici et là. Les proportions, les courbes, les intersections, tout contribuait à créer l'illusion d'espaces labyrinthiques illimités. La demi-douzaine de fidèles disséminés le long de la nef étaient perdus. Mais toute assemblée l'eût pareillement été : cette église était conçue pour rabaisser ses disciples.

Un prêtre était à l'autel, entouré de deux assistants en qui je reconnus des initiés à leurs robes blanches. Ils étaient si loin que la distance les rapetissait au point qu'ils n'étaient plus que d'insignifiantes silhouettes. Mais, chose étrange, le ministre à la barbe blanche, drapé dans les voiles bleu sombre de l'adeptat, les bras en croix, était grand. Et il me faisait peur. Pourtant, il ne bougeait pas, ne priait pas, ne faisait rien... Les fumées montant des encensoirs m'engourdissaient. Le chœur bourdonnait, les voix aiguës me vrillaient les tympans. C'était la première fois de ma vie que j'étais aussi intimidé.

Je me contraignis à étudier la disposition des lieux comme s'il s'agissait d'une forteresse ennemie à forcer. Et, que la cathédrale

fût ou non responsable d'une façon ou d'une autre de ce qui était arrivé à ma petite fille, c'était bien ce qu'elle était, ce soir. La pensée de Valeria fit sourdre en moi une rage qui ne tarda pas à être assez virulente pour être un substitut au courage. Ma vision magique était inopérante ici ; des contre-charmes devaient agir. Mais ma vision nocturne s'accoutumait et, à l'instar de toutes les autres facultés que je possédais, elle était d'une efficacité poussée à la limite extrême.

La partie de la nef réservée aux profanes était située aussi loin que possible de l'autel, lequel se trouvait tout au fond de la collatérale gauche. J'avais donc à ma droite les rangées de bancs qui s'étiraient dans la nef et, de l'autre côté, une allée longeant le mur nord. La galerie du chœur me surplombait comme une nuée d'orage, ce qui, me dis-je, n'allait pas m'aider à m'introduire dans la place.

Un moine passa à côté de moi avec un frottement assourdi de sandales. Par-dessus sa robe, il portait un long surplis brodé de symboles cabalistiques. Arrivé à mi-chemin du transept, il s'immobilisa devant un candélabre à plusieurs branches, alluma un cierge et se prosterna. Au bout de quelques minutes, il se releva, fit une génuflexion, sept pas à reculons et rebroussa chemin.

J'avais vu des photos et j'identifiai son surplis : c'était l'attribut des choristes. Vraisemblablement, il avait été relevé et, au lieu de se dépouiller sur-le-champ de sa tenue, il avait voulu s'adjuger d'abord quelques indulgences. Je me retournai pour voir où il allait. Il y avait un espace libre au-delà des bancs, tout au fond. L'ombre de la tribune du chœur était si obscure que ce fut à peine si je distinguai la porte derrière laquelle disparut le moine. Elle s'ouvrait dans l'encoignure la plus proche de moi.

L'idée jaillit comme un pistolet de son étui. Apparemment, je demeurai immobile mais en réalité, je me ramassai sur moi-même et scrutai la basilique dans tous les sens. Personne ne faisait attention à moi. J'étais probablement hors de vue des officiants aussi bien que des fidèles. L'emplacement de cette section était calculé pour réduire au minimum les interventions inconsidérées des incroyants. Malgré les clameurs des choristes, j'avais tendu l'oreille pour percevoir les pas du moine et je n'avais pas entendu le moindre cliquetis de clé. Je pouvais emprunter le même chemin que lui.

Et ensuite ? Je ne savais pas et cela ne m'inquiétait guère. S'ils m'interceptaient tout de suite, je serais considéré comme un

fureteur, ils me réprimanderaient, me flanqueraient dehors et je n'aurais plus qu'à essayer de trouver une autre méthode. Si je me faisais prendre plus avant dans l'édifice... eh bien, c'était un risque que j'avais accepté de courir en venant ici.

J'attendis encore trois cent mille microsecondes qui me parurent s'écouler une à une. Il fallait laisser au moine le temps de s'éloigner. Pendant cet intervalle, je m'agenouillai et me baissai peu à peu, m'accroupissant progressivement jusqu'au moment où je fus invisible. Personne ne me remarqua, personne ne me posa de questions. Maintenant, j'étais à quatre pattes.

C'était le moment. Je me dirigeai sans trop de précipitation vers l'ombre de l'encoignure. Alors, je me redressai et regardai derrière moi. L'adepte était debout comme un spectre décharné, les initiés lui présentaient les quatre objets sacrés avec des gestes compliqués, le chœur psalmodiait. Un homme se signa et sortit par le bas-côté sud. Je n'empoignai le bouton que lorsqu'il eut disparu, le tournai lentement et entrebâillai la porte. Rien ne se produisit. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait une vague lumière bleutée.

J'entrai.

J'étais dans une antichambre qu'une tapisserie isolait d'une salle plus grande, également déserte... ce qui ne durerait pas longtemps. La seconde des trois portes que dissimulaient les tentures donnait sur un escalier en spirale où les hymnes coulaient à flots, la troisième sur un corridor. Presque toute la place était occupée par des portemanteaux auxquels étaient suspendus des surplis. Visiblement, on en empruntait un après avoir reçu ses instructions ailleurs et l'on gagnait la tribune du chœur. Lorsque l'on avait terminé sa vacation, on redescendait au vestiaire. Il y avait six cent un chanteurs : les relèves devaient être fréquentes. Peut-être moins la nuit, où les choristes étaient exclusivement des membres du clergé, mieux entraînés et plus endurants que les laïcs inexpérimentés. Mais j'avais tout intérêt à ne pas m'attarder.

Je débouclai la gaine fixée à ma ceinture intérieure et glissai mon couteau dans une poche de ma veste avant de pénétrer dans le hall.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Operation changeling.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO

Ces auteurs paraissent régulièrement dans FICTION :

Brian W. Aldiss
Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Robert Bloch
Ray Bradbury
John Brunner
Fredric Brown
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.



Après Ramakrishna, René Guénon,
Henry Miller, Emmanuel Mounier, C.G. Jung
(toujours disponibles en librairie)
PLANETE + PLUS
présente ce mois-ci un cahier spécial
sur
KRISHNAMURTI
ou
la conscience libérée
145 pages, 50 illustrations - 7 F
En vente dans les kiosques et librairies

JOSEPHINE

SAXTON

Visitation

« C'EST comme d'être au purgatoire, » avait expliqué Lucy au médecin qu'elle avait fini par se résigner à consulter parce que son état avait empiré à tel point qu'elle n'arrivait plus à travailler. Veuve, elle était dessinatrice publicitaire indépendante, de sorte qu'elle pouvait se permettre de se terrer chez elle sans que personne la voie gémir et trembler en se prenant la tête à deux mains sans parvenir à se contrôler. Elle passait seule ses nuits sans sommeil, libre d'étreindre de toutes ses forces les couvertures pour résister à l'envie de se lever, d'aller dans la salle de bains avaler toute sa provision de codéine. Même prise à triple dose, la drogue était impuissante à apaiser la douleur insidieuse qui lui rongeait la cervelle. C'était comme si des nerfs sensitifs y avaient poussé et enregistraient une masse de sensations torturantes infligées par un autre cerveau.

Simples migraines, avait dit le médecin, mais tous ses traitements, tous ses régimes avaient échoué. Il s'avéra que Lucy était si peu allergique aux substances susceptibles de provoquer des migraines que le fait lui-même était intéressant. Aucun des analgésiques essayés, même l'ergotamine, n'avait le moindre effet. Au bout de six mois, le praticien se vit contraint d'admettre que le mal de Lucy n'était pas la migraine en tant que telle.

Même enveloppée de lainages jusqu'aux yeux et collée contre la cuisinière, une bouillotte derrière les reins et engloutissant tasse sur tasse de café brûlant, elle ne réussissait pas à se réchauffer et elle lui avait suggéré que, puisque l'on était en plein été, même si c'était un été anglais, peut-être s'agissait-il d'une question de circulation. Le médecin, irrité par tous les symptômes d'hypocondrie incurable qu'il avait détectés, avait poussé un grognement de mépris, lui avait pris sa tension et s'était débarrassé d'elle en disant :

— « Prenez davantage d'exercice si vous voulez, cela ne pourra pas vous nuire. Et de la vitamine B si vous pensez que cela vous fera du bien, mais sachez que dans la société d'abondance alimentaire où nous vivons, personne ne manque de vitamines ! »

Ses joues rouges étaient crispées, ses yeux clairs flamboyaient. Il était l'image même de la santé.

Après cela, Lucy était restée plusieurs mois sans lui rendre visite, luttant toute seule contre son envie de mourir. Les rasoirs à lame avec lesquels elle faisait disparaître une fois par semaine ses poils superflus devinrent des divinités mineures. Elle souhaitait qu'ils naissent à la vie et lui tranchent les veines. Ce qu'ils ne faisaient jamais : sa main, conduite par une force autre que sa soif d'oubli, était incapable d'accomplir ce geste.

Ses profondes crises de dépression l'effrayaient tellement qu'elle commença par employer intérieurement le pronom « elle » au lieu de « je » pour se référer à ce bloc de matière qu'elle était, qui restait des jours entiers à contempler le vide, trop accablé pour effectuer les tâches les plus simples. Elle mit au rancart ses menaçants, ses séduisants rasoirs ; hirsute, elle se lamentait sur l'odeur qu'elle dégageait, une odeur très forte, lui semblait-il, qui imprégnait tout, survivait à tous les savons germicides qu'elle essayait, si puissants qu'ils fussent, jusqu'au moment où ce fumet devint partie intégrante, élément quotidien du lent processus de délabrement progressif qui frappait la petite maison autrefois presque trop propre — voisins et amis qui y cherchaient en vain des

traces de poussière pour rassurer leur conscience en étaient quittes pour leur honte. Et ils ne venaient plus, peut-être découragés par l'impuissance de Lucy à évoquer autre chose que sa détresse. Ce n'était pourtant pas le veuvage qui était la cause de ses angoisses : une autre force, une force intérieure, était à l'œuvre en elle, qui l'enfonçait dans les bourbiers de l'effroi. Et elle ne savait pas quelle était cette force.

Pas question de s'adresser aux psychiatres. Elle en avait vu un qui l'avait bourrée de pilules tranquillisantes de toutes les couleurs : cela n'avait rien changé à sa misère sans nom et avait considérablement aggravé ses maux de tête. Les psychanalystes étaient trop chers et elle n'avait pas plus foi en eux que d'autres femmes dans les prêtres, même en considérant la religion comme une « croyance ».

Le jour de son trente-cinquième anniversaire, quand elle entra dans la cuisine dans l'intention de se faire du café, elle lut ces mots sur le mur :

SOLITAIRE DEDANS

Elle ne douta pas un instant de les avoir écrits elle-même bien qu'elle n'en eût aucun souvenir. Elle aurait aimé pouvoir verser des larmes amères en s'apitoyant sur son état mental, faire une promenade dans la lande et chasser ces inepties, mais elle était beaucoup trop épuisée et elle savait que ces inepties, quelles qu'elles fussent, étaient quelque chose de beaucoup trop solide et massif pour se dissiper comme cela. Elle se rendit chez son médecin pour lui dire qu'elle croyait être en train de devenir folle.

— « Etre un peu fou, tant qu'on le sait, ce n'est pas grave, » répondit-il jovialement. « C'est lorsqu'on l'est un peu et qu'on ne le sait pas qu'il est temps de s'inquiéter. Inscrivez-vous à un club. »

Il avait voulu la rassurer. Donc, elle n'était pas encore folle. Inutile de se tracasser si elle s'adressait presque toutes les nuits des messages à elle-même. Des messages énigmatiques et canularesques tels que :

IKONOCLASSIFICATION. MYSTICHIASME.
LE CHIEN EST ROUGE

C'était écrit avec n'importe quel matériel, la première chose qui s'était trouvée à portée de la main — sur les carreaux de

l'évier avec du beurre, sur la nappe avec de la sauce tomate ou sur le mur avec la suie du fourneau. Lucy, écarquillant les yeux, essayait de se rappeler quand elle avait fait ces graffiti absurdes. Pendant son sommeil, certainement. Un matin, elle trouva une boîte de peinture bleue renversée sur le tapis du salon, mais le pire était les empreintes de mains azurées qu'il y avait sur tous les murs. Ses propres empreintes reconnaissables par la ligne mercurienne de la gauche et une cicatrice à la droite. Des mains bleues ! Pour chasser le mauvais œil. C'était à hurler de rire, c'était à pleurer, mais Lucy ne pouvait ni rire ni pleurer. Ni faire disparaître la couleur tenace. Elle n'était pas superstitieuse, jamais elle ne touchait du bois. Pourquoi avait-elle fait une chose pareille ?

— « Pourquoi a-t-elle fait une chose pareille ? » demanda-t-elle à haute voix.

Un autre médecin avait prononcé le mot de « ménopause » et s'était senti affreusement gêné quand elle lui avait précisé qu'elle n'avait que trente-cinq ans. Il est vrai qu'elle avait énormément vieillie depuis dix-huit mois. A vingt-neuf ans, on la prenait pour une adolescente.

Un matin, le message qu'elle trouva inscrit sur la glace de la coiffeuse avec du fard vert pour les yeux — il y avait près d'un ans qu'elle ne s'en servait plus par paresse — était clair et plus explicite :

BOIS DU VIN CE SOIR

L'injonction l'amusa pour autant que l'amusement puisse s'exprimer en se martelant la tête à coups de poings pour libérer un rire qui se refuse à sortir. Eh bien, si elle se conseillait à elle-même de s'imbiber d'alcool dans l'espoir que cela arrangerait un peu les choses, elle obtempérerait. Elle endossa un imperméable et alla en pataugeant acheter trois bouteilles de vin rouge espagnol au libre-service. Qu'aurait pensé Jim s'il l'avait vu faire ? Ni l'un ni l'autre ne buvaient beaucoup. C'était indubitablement la raison de l'accident. Une réception. Six whiskies, deux bières et un gin. Des flammes de six mètres, elle projetée sur le talus juste pour le voir mourir. Saine et sauve. Choquée. Incapable de bouger pour lui porter secours. Un tragique accident.

Elle avait pourtant rapidement repris le dessus comme Jim l'aurait voulu. Il avait horreur de la sensiblerie. Il aurait aimé qu'elle se remarie. Mais qui épouserait la souillon dont la vitrine

lui renvoyait l'image ? se demandait-elle tandis que grondait le tonnerre.

A sept heures et demie, elle était rentrée. Et elle buvait. Il avait très bon goût, ce vin qui traversait les remugles de sa bouche, si bon goût que, à huit heures et demie, elle avait débouché la deuxième bouteille. Elle avait presque faim et elle se remémora le paquet d'épicerie qui traînait depuis trois jours sur la table de la cuisine et qu'elle n'avait même pas ouvert. Elle ne faisait jamais ses commissions quand elle pouvait s'en abstenir, préférant passer commande par téléphone. On déposait les denrées devant la porte et elle envoyait un chèque par la poste. Eviter le contact avec les gens... Ils sont assommants.

C'est tandis qu'elle était là, à rêver de sardines portugaises et de pommes chips, qu'Armaziel se manifesta pour la première fois par un bruit de papier froissé. Cela venait de la cuisine. Il se redressa, un sourire radieux aux lèvres, lorsqu'elle entra. Redoutant vaguement de se trouver en face d'un rat ou d'une souris, elle s'était munie d'un livre épais qui pourrait éventuellement servir de projectile. C'était la Bible et, à cette vue, le sourire d'Armaziel s'élargit encore car il était de la race des créatures que l'on avait indûment pris pour des anges, même à l'époque où Jacob faisait des rêves.

La veuve Lucy était à ce moment trop grise pour se prosterner à ses pieds ou pour se cacher les yeux afin de les protéger de l'éclatante blancheur de son vêtement — un super-détergent était passé par là. Aussi resta-t-elle debout, stupéfaite, cependant, que quelqu'un, fût-ce un bougre d'ange, ait pu s'introduire dans une maison cadenassée et verrouillée.

— « Qu'est-ce que vous faites avec mes pommes chips ? Et d'abord, qui êtes-vous, espèce d'énergumène chevelu et chatoyant ? »

Le vin l'aidait à communiquer, se dit-elle, en tendant le bras vers le paquet de chips que l'ange avait à la main.

— « Je me proposais justement de vous les apporter avec un peu de fromage à la crème mais j'ai l'impression que le fromage à la crème a tourné. Vous auriez dû le mettre au frigo. »

— « Vous avez raison, j'aurais dû. Mes normes ménagères ne sont plus ce qu'elles étaient. Me faut-il conclure de votre connaissance de la nature de choses aussi terre à terre que le comportement du fromage à la crème que ma première impression, à

savoir que vous étiez un ange venu du ciel, était totalement erronée ? »

Lucy reconnaissait la manière qu'elle avait de s'exprimer quand elle avait bu. Un style pompeux, léché, à l'humour désuet — barbant. Elle était ronde comme une assiette. Elle avait des visions. Des hallucinations. Issues, bien évidemment, de son subconscient. Qui aurait imaginé que j'avais des anges gardiens dans mon esprit ? Moi qui n'ai pas de religion. Tout cela n'existe que dans ma tête. Ou je ne sais où.

— « Je viens d'une autre planète, » répondit l'ange.

C'était donc cela ? Elle allait maintenant être mise au courant de détails dont elle ignorait qu'elle les connaissait, de sorte que ce serait tout à fait réel et irréfutable. Peut-être qu'il l'emmènerait faire un petit tour à bord d'une soucoupe volante. Seigneur ! Etait-ce cela, la folie ? Pas déplaisant. C'était agréable d'avoir de la compagnie. L'être étincelant était sympathique.

— « Pour autant que je sache, il n'existe pas de créatures telles que les anges, » fit le nouvel ami de Lucy qui secoua lentement la tête d'un air interrogateur.

— « Expliquez-moi, » dit-elle en portant son verre à ses lèvres.

— « On nous prend souvent à tort pour ces créatures à cause de l'étoffe dont sont faits nos vêtements. Pendant des siècles, elle a été très en avance sur vos textiles. Et il y a naturellement notre chevelure et nos ailes. »

— « Naturellement. Les ailes. »

Elles lui descendaient jusqu'aux chevilles. Des ailes blanches. Splendides. On aurait dit un immense cygne.

— « Ainsi que la coutume que nous avons de nous rendre sur les planètes comme la Terre pour visiter les gens dans le malheur, n'est-ce pas ? En général, nous ne visitons que ceux qui sont dans un certain état mental et émotionnel. Et ce pour une raison qu'il me faut vous révéler. »

Lucy ouvrit le paquet de chips et le tendit à son interlocuteur qui en prit quelques-unes et les croqua. Les apparitions mangent-elles ? Elle se mit à son tour à se gaver et à mastiquer. Les chips, c'est quelque chose qui a de quoi vous rendre fou. Impossible d'en avaler tout à fait suffisamment à la fois jusqu'au moment où on se rend subitement compte qu'on s'en est tellement gavé qu'on a une indigestion.

— « Vous êtes malade depuis quelque temps ? » demanda l'être chatoyant.

— « Oui. Comment le savez-vous ? »

— « Je vous ai observée, bien sûr. Je suis depuis longtemps sur la Terre. Je remplis la fonction de gardien. Je combats les démons de Sirius VIII partout où ils tentent de s'infiltrer. »

— « Vous êtes sûr que vous ne voulez pas dire Sirius IX ? » gloussa Lucy qui savait qu'elle était ivre, qui savait qu'elle avait des hallucinations et qui se rappelait avoir lu un jour un roman de science-fiction où il était question de Sirius IX. A moins que ce ne fût de Sirius VIII...

C'était la première fois depuis plus d'un an qu'elle éprouvait quelque chose s'apparentant au contentement. C'était agréable, ce jeu avec le subconscient. Et pourtant, dans une autre partie de son esprit, Lucie était déjà convaincue de la réalité du personnage qu'elle avait en face d'elle. C'était son intelligence qui lui disait que tout cela n'existait que dans son imagination. Il ne faut pas toujours faire confiance à l'intelligence.

Assez de pommes chips comme cela. Où était ce vin ?

— « Un petit peu de vin ? »

— « Non merci, l'alcool a des effets terribles sur mon aptitude à voler. Quand on se trouve à quelques mètres du sol, c'est beaucoup plus dangereux que d'avoir simplement les genoux qui flageolent. »

— « Je l'imagine sans peine, » répondit Lucy en avalant une gorgée. « Comment êtes-vous arrivé sur la Terre ? »

— « A bord d'un astronef qui m'a déposé à la station-pilote et, de là, en volant de mes propres ailes. La station est installée juste à la limite de la couche d'oxygène, assez haut. »

— « Je vois. Et vous respirez l'air de la Terre ? » Son ton s'était fait ironique. Par tous les poncifs extracosmiques, où était son casque ?

— « Oui, mais je prends des pilules pour équilibrer le sang. L'air de ma planète est plus riche et plus pur. »

— « Naturellement ! Vous ne le polluez pas comme nous avec les fumées industrielles. Vous êtes des gens avancés. »

Elle regretta aussitôt son impolitesse. « Excusez mon persiflage. C'est que la situation est assez inhabituelle. »

— « Je sais, ne vous inquiétez pas. Parfois, on me lance des choses à la figure. Les gens se mettent à hurler. Je tâche toujours de faire boire mes nouveaux patients avant de me présenter à eux. L'ivresse amortit le choc. Ils se croient atteints de delirium tremens. C'est fort pénible mais moins effrayant que la vérité. »

— « Vraiment, vous me voyez sidérée. Comment vous appelez-vous ? »

— « Armaziel. »

Elle avait indéniablement déjà entendu ce nom. Quelle était la capacité d'invention de l'inconscient ? Cela avait-il quelque chose à voir avec l'inconscient collectif ? Il faudrait qu'elle se documente. Dans des livres comme la Bible, les œuvres de Jung, les écrits hébraïques. Follement intéressante, cette histoire. Elle titubait un peu, maintenant. Mieux valait s'asseoir.

— « Quel nom ravissant ! Vous êtes un homme ou une femme ? »

— « Sur notre planète, le sexe est universel et superfétatoire. Nous nous en passons depuis bientôt quatre mille ans. »

Pas de problème : c'était bien là l'imagination d'une veuve en plein travail ! Lucy avait toujours été féministe et, quand son mari était mort, elle avait décelé une ombre de satisfaction sous son chagrin. Le veuvage était aussi libération. Tout aurait été parfait si elle avait été, en outre, inaccessible à la frustration sexuelle, à l'instar du radieux androgyne qui grignotait ses chips avec des gestes délicats mais sans rien d'efféminé. Hélas, la sensualité était le tourment permanent de Lucy et ce n'était que lorsque ses douleurs atteignaient leur point culminant qu'elle oubliait son aiguillon.

— « Pourquoi êtes-vous venu me rendre visite ? »

— « Pour vous aider à surmonter votre présente détresse mais d'abord pour vous en expliquer la nature. Elle n'est pas ce que vous croyez. C'est quelque chose de plus grave et d'assez stupéfiant. Il faut que je commence par ces explications sans quoi nous ne pourrions pas vous guérir. »

Guérir ! Etre à nouveau normale et en bonne santé !

— « Eh bien, allez-y ! Je vais faire du café. »

Elle mit de l'eau à bouillir mais Armaziel déclina l'offre, rinça un verre et but de l'eau fraîche. Lucy nota l'endroit où il le reposait. Elle pourrait ainsi vérifier plus tard.

Et son visiteur commença de lui expliquer pour quelle raison elle était malade et de quelle façon elle pourrait guérir. Tout cela était la faute des démons de Sirius VIII. Si Armaziel les appelait ainsi, d'ailleurs, c'était seulement parce qu'ils ressemblaient à de noirs vautours mesurant un mètre de haut et qu'ils prenaient possession des corps humains. Les leurs, ils les laissaient chez eux. L'opération réclamait des mois mais ils avaient

beaucoup de patience et le résultat final était un oiseau-démon sirien parfaitement camouflé en humain. En humain fou. Leur but était de s'emparer de la Terre de cette façon. Il y avait des siècles, des millénaires qu'ils cherchaient à parvenir à leurs fins. Et il y avait des siècles, des millénaires qu'Armaziel et ceux de sa race s'efforçaient de les en empêcher. Lucy devait comprendre que si on laissait les Siriens se répandre, il se produirait des choses épouvantables. Partout où ils prenaient pied, c'étaient la destruction et le désastre. Ils se défendaient assez bien sur la Terre mais Armaziel et ses amis aussi. Le combat invisible se poursuivait jour et nuit. Hélas, les psychiatres étaient à leur insu les alliés des démons, parce qu'ils administraient des drogues à leurs patients, et on ne pouvait rien faire pour les gens sous l'influence des drogues, surtout à l'hôpital.

Lucy songeait à la rapide augmentation des maladies mentales. Il n'y avait jamais eu autant de déséquilibrés.

Il était près de minuit et il ne restait presque plus de vin. Armaziel était toujours auprès d'elle, gauchement assis dans le fauteuil à bascule, ses ailes ravissantes à demi déployées. Et Lucy commençait à comprendre que ce qu'il disait était la vérité vraie.

Comme Armaziel en était à la partie essentielle de la recette d'exorcisme destinée à chasser l'oiseau-démon qui la possédait, elle allongea le bras pour le toucher. Il prit sa main dans la sienne. Une main fraîche, réelle, bien tangible, dont le contact lui rendait courage. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas étreint une main ! Elle aurait voulu pleurer mais les oiseaux-démons régnaient sur ses émotions. Ils les atrophiaient de sorte que leurs victimes se retiraient peu à peu de leur propre corps. Sans regimber. Sans bruit. Elles se laissaient tranquillement dévorer de l'intérieur. Oui, Armaziel était bien réel et elle sentait la bonté qui émanait de lui. Aussi ne fut-elle pas aussi terrifiée qu'elle aurait pu l'être quand elle s'aperçut qu'à la main qu'elle serrait faisait face une seconde main gracieusement modelée et très flexible. Toutes les deux naissaient d'un seul et unique poignet.

Armaziel lui fit observer qu'une personne dotée d'une intelligence humaine, plus qu'humaine même, et possédant des ailes avait également besoin de deux paires de mains. Pour transporter des choses dans les airs, pour entrer dans les astronefs, pour combattre l'ennemi. Un seul jeu de mains eût été insuffisant.

— « Il nous arrive souvent de dire qu'il nous en faudrait deux

paires, » murmura Lucy en se demandant comment elle avait pu inventer une chose pareille. Mais non, elle n'avait rien inventé, c'était réel. Elle passait tour à tour du doute à la certitude mais était de plus en plus convaincue, en somme, de la réalité du visiteur. Et c'était infiniment rassurant, cela n'avait rien d'effrayant. Quelqu'un était là, de son côté, quelqu'un qui savait quel était le mal dont elle souffrait, qui pouvait l'aider. Véritablement. Quelqu'un qui s'intéressait à elle. Et même si ce n'était pas vrai ? Mais ce ne pouvait pas ne pas l'être et il fallait qu'elle essaye le traitement qu'il lui proposait. Sinon, elle était perdue. Que ce soit l'oiseau-démon ou une maladie terrestre inconnue, c'était du pareil au même.

Aussi enregistra-t-elle avec attention les instructions d'Armaziel qui lui prescrivit ce qu'elle devait faire pour reprendre possession de son corps, recouvrer la santé, expulser le démon et retrouver une existence normale. Cela n'avait rien de très compliqué, c'était seulement un peu saugrenu par certains côtés et un peu embarrassant. Trouver sept personnes qui accepteraient de prier pour elle deux fois une demi-heure tous les jours... Comment s'y prendrait-elle ? Elle n'avait plus d'amis et serait obligée de téléphoner à des étrangers. Essayer ne pourrait lui faire aucun mal mais elle se sentirait vraiment godiche ! Elle dirait que c'était une question de vie ou de mort. Et ce ne serait pas un mensonge.

Peut-être était-ce là la cure qu'il lui fallait, même si toute cette histoire n'était qu'une hallucination. Le même schéma s'était produit souvent au cours de l'histoire : des anges apparaissaient à des gens dans la détresse avec un plan d'action, des consignes pour lutter contre les forces du mal, des glaives flamboyants, etc.

Elle se leva pour prendre des notes sur le mur de la cuisine, juste sous l'inscription lui enjoignant de boire. Le traitement allait être constitué par un mélange de prières, de magie et de shamanisme. Les guérisons qu'obtenaient parfois les shamans, lui expliqua Armaziel, tenaient au fait que les recettes à la base de leurs bizarres cures avaient leur source dans un passé immémorial que les peuplades primitives n'avaient pas oublié. En certain cas, la prière suffisait à elle seule, comme le prouvait le succès de tels ou tels exorcismes. Mais s'il y avait, en dehors des bonnes pensées convergentes de sept êtres humains, quelque chose qu'un oiseau-démon ne pouvait supporter, c'était la teinture de benjoin. Ses effets sur les Siriens étaient comparables à ceux de l'acide prussique sur les Terriens. C'était un poison violent. Les shamans

l'utilisaient beaucoup. Ou le démon se hâtait de s'enfuir ou il périssait.

— « Maintenant, je dois partir, » dit Armaziel. « Merci de votre hospitalité. »

Il ouvrit et s'en fut. Lucy essaya la porte. Elle était fermée à double tour et la clé — elle s'en assura — était cachée dans un tiroir.

Armaziel la héla à travers la fente de la boîte aux lettres :

— « N'ayez pas peur. Ouvrir les portes closes fait partie de nos petits talents. »

Le lendemain, Lucy fit considérablement monter le total de sa note de téléphone en essayant de convaincre une foule de gens pris au hasard dans l'annuaire de prier pour elle deux fois une demi-heure par jour. De seize heures trente à dix-sept heures et de vingt-deux heures à vingt-deux heures trente. Pas de formules précises ; il faudrait seulement lui adresser de bonnes pensées et des vœux, peut-être des pensées d'amour. Elle commençait invariablement par ces mots :

— « Excusez-moi de vous déranger. Vous ne me connaissez pas mais consentiriez-vous à prier pour quelqu'un dans la peine qui vous le demanderait ? »

Certains raccrochaient après « connaissez pas », certains après « peine » et certains quand elle disait « prier ». D'autres attendaient qu'elle ait fini d'expliquer ce qu'elle voulait, rien que pour pouvoir être plus grossiers. L'athéisme cynique de Lucy était d'une surprenante ampleur mais le nombre de gens à qui l'idée ne venait même pas d'apporter la moindre aide à autrui, et qui le proclamaient, était encore pire.

— « Vous avez des ennuis ? Vous en sortirez. »

— « Vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, si vous voulez mon avis. »

— « Les gens immoraux viennent toujours pleurnicher pour que les autres les aident. »

— « Je vais prévenir la police. »

— « Allez voir un médecin. »

— « C'est une plaisanterie ? »

— « Mon temps est trop précieux pour être gaspillé. »

Et Lucy commençait à se poser des questions. Des gens qui refusaient d'aider moralement une âme en peine se priveraient-ils

d'un morceau de pain pour un ventre affamé ? Y avait-il donc tant d'être égoïstes et refermés sur eux-mêmes ? L'idée lui vint, aussitôt refoulée, qu'Armaziel et ses congénères auraient fort à faire : la plupart des Terriens étaient déjà presque prêts à tomber victimes des Siriens.

Néanmoins, elle avait trouvé vers le milieu de l'après-midi sept personnes ayant suffisamment d'humanité pour lui prêter main forte.

D'abord une dame de quatre-vingt-trois ans, catholique :

— « Oui, mon enfant, je veux bien prier pour n'importe qui. Combien pensez-vous qu'il vous faudrait de *Je vous salue, Marie* ? »

Il y avait aussi un commerçant indien :

— « Entendu, madame, M. Murkeje priera. Peut-être vous plairait-il de passer à notre institut hygiénique dans un proche avenir ? Nous avons également les meilleurs produits alimentaires en stock. Deux périodes d'une demi-heure garanties. D'ailleurs, je prie tous les jours. Prier beaucoup est bénéfique à l'âme. »

Il y avait un athée à tous crins :

— « D'accord. Rien que pour rigoler. Je vous adresserai d'affectueuses pensées. »

Il y avait un adepte de la Science Chrétienne :

— « Bien entendu mais si vous avez l'occasion de passer bientôt dans le quartier, je vous présenterai à notre petite assemblée. Nous ne sommes jamais malades, personne n'a jamais besoin d'être malade. Penser saintement et agir saintement, voilà tout. »

Lucy répondit qu'elle n'était pas sûre de se rendre à l'invitation mais peut-être qu'elle irait tout de même. Elle se sentait coupable. Une bonne action en mérite une autre, se disait-elle.

Une personne à la voix jeune lui demanda en retour de prier aussi pour elle le lendemain. Lucy accepta mais elle n'avait pas confiance en l'efficacité de son intervention. Son interlocutrice avait un cancer.

Il y avait un homme d'affaires d'un certain âge qui n'avait prié pour personne, pas même pour lui, depuis son enfance.

— « Si vous pensez que cela peut vous faire du bien... Mais je vous préviens : je ne suis pas certain de savoir comment m'y prendre. »

Enfin, un chauffeur de camion lui promit de penser à elle sur la route d'Edimbourg. Il n'était pas croyant mais elle paraissait

si malheureuse ! Il voulut savoir ce qui n'allait pas mais Lucy répliqua qu'elle ne pouvait pas le lui dire.

— « Bon. Il m'est arrivé moi-même de faire du mal à une jeune fille. »

Lucy en conclut que le remords le pousserait à prier pour elle et elle passa aux autres préparatifs que lui avait indiqués Armaziel en se refusant systématiquement à écouter la voix intérieure qui lui soufflait qu'elle se comportait comme une folle. Cela n'avait plus d'importance : elle avait seulement la conviction qu'elle devait aller jusqu'au bout. Sinon, ses maux de tête et ses crises de dépression empireraient et elle en mourrait. Et si cela ne marchait pas, eh bien... Mais cela marcherait peut-être. On avait vu des choses plus étranges... Elle, en tout cas, n'avait rien vu d'aussi bizarre que de faire brûler des allume-feu dans un moule à pâtisserie sur le plancher du salon. Elle frissonnait, elle grelottait. Pas étonnant, au fond, qu'elle eût tout le temps froid. Les oiseaux avaient des plumes, pas elle. Et leur planète était peut-être torride, en plus.

Elle avala le reste du philtre : du lait chaud avec un œuf battu, beaucoup de noix de muscade et du sucre, le tout généreusement arrosé de cognac. Le mélange était destiné à lui infuser promptement l'énergie nécessaire pour ce qui allait suivre, avait dit Armaziel. La noix de muscade avait pour rôle d'entrouvrir légèrement son esprit. Le breuvage la réchauffa un peu.

Que penserait son médecin si elle lui racontait qu'une seule tasse de lait chaud lui avait fait plus de bien que tous ses bonbons euphorisants ? Elle se sentait plus détendue, elle avait plus chaud. L'impression que quelque chose rampait dans son crâne s'estompait imperceptiblement. Bien. Elle s'installa confortablement dans la bergère, aspirant l'odeur des allume-feu imprégnés de benjoin, trois feuilles de laurier serrées dans la main gauche. Plusieurs bâtonnets d'encens brûlaient également, disposés çà et là dans la pièce. Arômes entêtants de la rose et de l'héliotrope. Ils en avaient horreur, avait dit Armaziel. Se penchant en avant, Lucy prit encore dans le paquet quelques feuilles qu'elle jeta dans le petit brasier où elles flambèrent en crépitant et en dégageant de nouvelles fumées. Cela fait, elle saisit le flacon de benjoin dont elle aspergea le sol autour de son siège sans se soucier des taches indélébiles qui maculaient le tapis, puis elle en imbiba un kleenex qu'elle pressa sur ses narines. Un parfum astringent et frais. Après l'avoir inhalé plusieur fois, elle jeta le kleenex dans le

feu lui aussi, puis, se laissant aller contre le dossier du fauteuil, ferma les yeux et attendit. Elle passa ses faits et gestes en revue pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié.

Elle n'avait rien oublié.

Elle s'aperçut qu'elle bâillait. Des bâillements de plus en plus profonds qui montaient des fins fonds de ses poumons. Elle n'arrivait pas à les chercher si loin. La quantité d'air absorbée et rejetée était phénoménale. C'était absolument involontaire. Elle inspirait à fond, sa bouche béait et se refermait comme la gueule d'un chat qui dort, ses lèvres se retroussaient sur ses dents, c'était comme l'apogée de l'orgasme. Un appel d'air comme un aspirateur. Pause. Nouveau bâillement. Elle était tellement occupée à bâiller qu'elle n'avait plus assez de liberté d'esprit pour se dire que l'air manquait peut-être dans la pièce, que c'était peut-être dû au benjoin. Ce qui se passait, comment cela se passait était sans importance. Ses bâillements lui apportaient quelque chose, remplissaient des espaces intérieurs qui, sans cela, auraient été bientôt occupés par autre chose.

Puis ce furent les larmes. Ni émotions ni sentiments. Sanglots, gémissements rauques. Rien que des larmes. Des larmes en colliers, perles scintillantes et détachées, petits ruisseaux de larmes qui glissaient comme une coulée de verre le long de ses joues blafardes, qui sourdaient, brûlants et épais, de ses paupières closes. Rubans salés qui jaillissaient, s'égouttaient, mouillant le devant de son chandail, larmes qui auraient pu être prises au piège d'un larmier, une, deux, trois, apporte-moi le larmier d'une demi-pinte, maudit esclave, le larmier d'une pinte. Je pleure sur Rome et quand je pleure, je pleure. Si elle avait fait un concours à celui qui verserait le plus de larmes avec un crocodile d'un kilomètre de long, c'est le crocodile qui aurait perdu...

La tête de Lucy oscillait. Comment cela avait-il commencé ? De-ci de-là au rythme d'un silencieux canon, d'une folle et rapide crécelle aux crépitements délibérés, parfaitement en cadence ! Gene Krupa n'avait jamais fait mieux, ni le pandit Chatur Lal, ni les Beatles ni le joueur de gong chinois qui, n'étaient les protestations de son ventre criant famine, aurait pu demeurer éternellement absorbé à envoyer ses vibrations jusqu'aux limites de l'univers. J'ai entendu dire qu'ils touchent le métal avec leurs petits bâtons, songeait Lucy, et que le disque fait de la musique lui-même, j'en jurerais. Le rythme aide à redresser la tête, avait-elle entendu dire, mais pas comme cela ! Tap-tap qui résonne dans les

dents, explose dans la cervelle, fuse, bat les parois du crâne comme la rogue de morue qui bout dans la casserole. Et le pendule, il battait fou pendant tout ce temps, le temps de la maladie. Il doit osciller régulièrement, uniformément. Et sa tête qui se balance si vite de droite à gauche corrige le ballant du pendule. Comme ça. Epousant une musique silencieuse, source de quelque chose de très important. Plus important que le cœur et que le sang. Quelque chose de central.

Mon Dieu ! Balancer la tête. Il n'a jamais existé plaisir comparable. J'en avais besoin et je ne le savais pas. Pourquoi tout le monde ne le fait-il pas ? Comment ignore-t-on le plus souvent qu'il n'y a à peu près rien de meilleur que de balancer la tête ? Quelle découverte ! Dans les jungles du Bengale, les danseuses de tête. Tamil, Telugu ? Ils font cela. J'ai vu un film et j'étais sidérée, c'était impossible, elles tournoient et secouent leur chevelure, sillons de blé noir et soyeux ondoyant au rythme de la musique que font les hommes. Des heures, des heures durant et le maïs grandit. Si elles ne dansaient pas chaque printemps de cette façon, il mourrait. Eclairs blancs des yeux à travers des chevelures au flottement parfaitement ordonné, cous de caoutchouc, elles font la ronde, dos contre poitrine. Des années et des années d'entraînement, initiées tout enfants, il y en a qui meurent d'un transport au cerveau et moi, Lucy, je le fais sans effort. Involontairement. Pas d'os dans mon cou, il remue spontanément sans que j'y sois pour rien, quelque chose me fait bouger comme cela.

Mes bras frappent les côtés du fauteuil, ils font des signes. Comme dans la gymnastique suédoise. Comme dans la danse-message des Balinais. Mes doigts tracent dans le vide des symboles que je ne comprends pas. Je les contrôle, moi qui n'ai jamais pu accomplir ces tours de société où les gens écartent leurs doigts. « Pouvez-vous en faire autant ? » disent-ils en étendant la main. « Pouvez-vous faire cela ? » disent-ils en remuant les oreilles. Non, bande de petits malins ! Je ne peux rien faire de pareil. Mais vous, pouvez-vous faire cela ? Regardez-moi, moi, Lucy, j'envoie des messages avec mes mains. En musique. Pouvez-vous entendre la musique ? Eh bien, moi, je peux.

Mes jambes luttent avec les lames du parquet, piétinement sauvage, comme elles vont vite, encore, encore, les larmes coulent toujours. Quelque chose monte en moi, quelque chose de bon. Et ma tête ! Le haut de ma tête. Oh ! mon Dieu, que se passe-t-il ?

Quelque chose s'en va. Quelque chose qui se comprime, se débat, se contorsionne, pousse, se démène, se faufile, s'égratigne, frétille. Qui sort par le haut de ma tête. Et c'est parti. Quelque chose se déploie à l'intérieur de mon corps, quelque part, quelque chose de bon. Qui monte, qui m'envahit, qui pénètre dans ma tête, remplissant le vide. Qu'est-ce que c'est ? Une substance. Chaude, bonne, douce, inconnue. Rappelle-toi. Quoi ?

Le bonheur.

Lucy s'endormit d'un profond sommeil au milieu d'un nuage de fumée protectrice qui était un gaz empoisonné pour l'oiseau-démon de Sirius VIII, l'oiseau-démon qui, à présent, était certainement en train de fuir à tire d'ailes en hurlant, en griffant, en se tordant de douleur et en blasphémant comme n'importe quel traître, quel mauvais génie d'antan, pour retrouver son chef, son corps — de fuir en crachant des imprécations. Sauve qui peut !

Elle se réveilla juste avant dix heures. Quelque chose frémissait en elle. C'était la faim. Elle se prépara un lait malté bien chaud et se coucha, souriante et engourdie. Elle laissa la lumière allumée, et, allongée dans son lit, détendue, elle savoura la douceur d'être normale. D'avoir chaud comme tout le monde, d'être vivante et de ne pas vouloir mourir.

La clarté qui inondait la chambre s'intensifia encore et Armaziel apparut. Il lui dit que tout irait bien désormais. Les sept assistants avaient bien prié, chacun à sa manière, et ils recommençaient. Elle n'avait plus besoin de rien. Dormir, c'était tout. Maintenant, elle n'avait plus qu'à se refermer pour que l'oiseau-démon ne puisse plus rentrer en elle.

— « Au revoir, Armaziel. » Elle lui souhaita bonne chance dans son combat sans fin, le remercia, débordante de reconnaissance. Il était parti : la lumière avait pâli. Elle éteignit sa lampe de chevet, ferma les yeux.

« Il y a tant de choses que je ne lui ai pas demandées ! Où est située exactement sa planète, combien de temps il vit. Et les objets volants non identifiés ? Appartiennent-ils à ses semblables ou sont-ils aux autres ? Pourquoi la Terre ? Qui l'emporte sur l'autre ? J'ai oublié de lui demander... »

Elle dormit dix heures d'affilée d'un sommeil sans rêves.

Les jours de bonheur s'additionnaient en semaines heureuses. La libération de Lucy était pleine et entière. L'oiseau-démon de

Sirius VIII était parti sans laisser la moindre trace de sa gluante présence.

Quand elle se regardait dans son miroir, Lucy constatait qu'elle avait retrouvé sa jeunesse, que son teint avait retrouvé sa fraîcheur. Elle pouvait mettre dans son cabinet de toilette des potions ou des rasoirs : ce n'était plus que des choses utiles et sans danger. Ils n'avaient plus de charge mortelle car elle ne pensait plus à la mort. La vie était belle. Etre vivante, tout simplement, travailler, sortir, aller et venir, dormir, se réveiller, manger : tout cela était bon parce que c'étaient des actes normaux qui ne lui coûtaient pas d'efforts particulièrement pénibles. Se lever de son fauteuil sans avoir à se pelotonner pour combattre le froid intérieur qui la faisait grelotter. Elle ne songeait pas souvent à toutes les autres âmes en détresse possédées par les effrayants étrangers mais, quand cela lui arrivait, c'était inconfortable, et elle ne tarda pas à constater qu'elle s'identifiait à son bonheur présent. Que pouvait-elle faire, après tout ? Elle avait prié en retour pour la jeune fille dont les prières avaient contribué à la libérer et s'était sentie gênée, stupide. Elle avait prié sans la foi. Mais quant à payer la dette de sa guérison, c'était une autre affaire. Elle n'était plus aussi sûre, maintenant, de la réalité d'Armaziel. Ç'avait été une création de son imagination, se disait-elle, un être sorti de son inconscient qui lui était apparu à point nommé alors qu'elle était au bord de la folie. Il n'y avait donc pas de possédés. Rien que des gens malades chacun à sa manière. Elle ne pouvait rien pour eux. Et pourtant, il y avait parfois, la nuit, des moments où elle savait que c'était la vérité et que, si elle parvenait à trouver le moyen d'avertir le monde de ce qui se tramait, cela pourrait aider Armaziel dans son combat. C'était son devoir. Mais comment repérer les malades, pour commencer ? Comment les prévenir sans passer pour une folle ? C'était impossible.

Elle réfléchit à toutes les démarches qu'elle pourrait tenter afin de faire connaître à la Terre le danger qui la menaçait. Parler aux psychiatres ? Elle se retrouverait illico au cabanon. Ecrire à quelque dignitaire ecclésiastique ? Ou la lettre resterait sans réponse ou elle recevrait la visite d'un prêtre se proposant de l'« instruire ». Le Premier ministre ? Il recevait probablement des masses de courrier pour lui faire savoir que des extra-terrestres étaient en passe de s'emparer de la planète ; peut-être avait-il un secrétaire spécialement chargé de dépouiller les missives de ce genre. Le secré-

taire général des Nations Unies ? Il était bien trop occupé pour se soucier de l'invasion de la Terre.

Lucy en arrivait invariablement à la conclusion qu'elle ne pouvait rien faire du tout et elle ne tarda pas à ne plus y penser. Pour meubler ses loisirs, quand elle n'avait pas de commandes, elle repeignit la maison et fit disparaître les empreintes de mains et les messages sur les murs. Bientôt, son existence retrouva son cours normal. L'idée lui vint de renouer avec la vie sociale. A supposer qu'elle tombe amoureuse de quelqu'un et se marie ? Ce n'était pas impossible. Peut-être même aurait-elle des enfants. Elle n'était pas encore trop vieille pour ça.

Un jour, c'était à la fin du printemps, elle écrivit sur le dernier mur qui n'était pas repeint : *Armaziel, j'ai besoin d'un conseil.*

L'appel étant demeuré sans réponse, elle le recouvrit d'une couche de peinture coquille d'œuf et sortit acheter des fleurs pour mettre sur son balcon. Elle fit l'emplette de deux géraniums grimpants, de six lobélies bleues, d'une demi-douzaine de pétunias assortis et de graines de capucines. Toute excitée à l'idée du décor multicolore qui égayerait sa fenêtre en été, elle rentra chez elle par le parc au lieu de prendre le raccourci.

Il faisait un temps magnifique. Des enfants — petites filles en robe d'été, garçons en culotte de coton — jouaient, un chien se précipitait pour chercher le bâton qu'on lui lançait, des mères promenaient leurs bébés dans des landaus. Les oiseaux pépiaient et l'air était doux. Des milliers de tulipes dansaient devant les yeux éblouis de Lucy et un mimosa faisait pleuvoir ses flocons d'or duveteux tout autour du banc où elle s'était assise pour se reposer. Les vieux du quartier se pressaient sur d'autres bancs : vieilles dames avec leurs sacs à provisions, leurs caniches et des croûtes de pain à l'intention des oiseaux dans des poches en papier, vieux messieurs en chapeau de paille, la canne à la main. Le spectacle rappelait à Lucy les dimanches de son enfance. Seul manquait l'orchestre jouant de la musique dans le kiosque de fer forgé.

Elle se disait, comme elle se l'était toujours dit, que les bancs publics étaient affreusement inconfortables, mais cela n'avait pas d'importance par une journée pareille. Une vieille dame déjà installée sur le même banc engagea la conversation et Lucy eut un coup au cœur. Elle voulait être tranquille. Allons, se morigéna-t-elle, ne sois pas mesquine ! Cette pauvre vieille souffre sans doute de la solitude.

— « Oui, c'est une belle journée, » dit-elle, et elle détourna la tête pour décourager son interlocutrice.

— « Vous avez acheté des fleurs, mon enfant ? »

— « Oui. Pour mettre à mon balcon. »

— « C'est joli, un balcon fleuri. Ah ! j'aimerais avoir votre âge. J'en ferais des choses ! »

Lucy se sentit gênée. « Que feriez-vous ? »

La vieille réfléchit un moment. Lucy laissa errer son regard sur le petit lac sinueux où glissaient deux cygnes de l'autre côté de la pelouse.

— « Je suppose que je viendrais ici et que je bavarderais avec moi-même, » déclara la vieille qui éclata soudain d'un rire caquetant à sa plaisanterie. Elle se balançait d'avant en arrière et Lucy fit mine de rire à son tour par politesse tout en jetant un coup d'œil à ses pétunias. Il faudrait qu'elle rentre pour les mettre en terre avant qu'ils se fanent.

Elle observa à la dérobée la vieille qui ouvrait son sac pour en sortir une poignée de croûtes ou de graines qu'elle éparpilla sur le sol. Aussitôt, des oiseaux s'attroupèrent autour d'elle sans crainte. L'un d'eux se percha sur le poignet qu'elle tendait et elle l'approcha de son visage aux traits aigus et inquisiteurs. Lucy, stupéfaite de les voir aussi apprivoisés, leva le bras à son tour mais, battant des ailes, les oiseaux se dispersèrent instantanément pour se regrouper à l'autre bout du banc. La jeune femme, un peu vexée, détourna à nouveau les yeux. Un frisson la parcourut. Le printemps est toujours traître, même quand il fait beau. Elle avait eu tort de ne pas emporter un cardigan, après tout. Son attention revint à sa voisine, toujours occupée à donner à manger aux oiseaux, et elle fut frappée par l'extrême pauvreté de sa tenue : elle était vêtue de haillons noirs et informes, pleins de trous, et qui s'effilochaient. C'était pitoyable. Elle était maigre, usée et sale. On aurait dit un vieux corbeau famélique. La brise apporta aux narines de Lucy une odeur qui lui donna un haut-le-cœur et l'incita à partir. Une odeur nauséabonde. Et familière.

Elle rassembla ses paquets et essaya de se lever mais en fut incapable. Parce qu'elle se rappelait où et quand elle avait respiré cette odeur : du temps qu'elle était malade. Et c'était elle-même qui sentait ainsi. Ce tas de vieilles nipes était possédé par un oiseau-démon. Mais alors pourquoi la pauvresse avait-elle l'air si joyeux ? Une possédée heureuse d'être victime ?

Le vertige s'emparait de Lucy. Dans sa tête, une douleur rampante... Elle ne dirait pas : « Vous en êtes, n'est-ce pas ? »

La créature qui évoquait un épouvantail, un oiseau juché sur sa main semblable à une serre, vrillait sur elle de petits yeux durs. Sa voix parvint aux oreilles de Lucy, assourdie comme si elle venait de très loin :

— « Personne ne fait attention aux vieilles femmes. C'est comme un déguisement. Il y a des années que je viens ici pour nourrir mes petits cousins. »

Lucy se mit debout tant bien que mal, luttant pour s'éloigner de... de la chose. Soudain, elle s'écria dans un hurlement qui ne fut qu'un soupir : « Vous en êtes ! »

— « Oui, mon enfant. Depuis plus de trente ans. Nous sauvons toutes les âmes que nous pouvons atteindre. »

Et elle révéla à Lucy une figure dont le nez était visiblement un bec.

Sauver les âmes ? C'était donc là ce que croyaient ces ignobles parasites ? Une sorte d'odieuse Armée du Salut sirienne qui convertissait les gens ? Et persuadait les convertis de faire à leur tour d'autres prosélytes, de les posséder ?

Le soleil disparut.

L'agent de police prit le sac noir abandonné sur le banc et regarda à l'intérieur. Pas de pièces d'identité, rien que des graines pour oiseaux et un minuscule poste à transistors. Un accessoire vraiment dispendieux pour être trouvé dans les affaires de cette pauvre gueuse. Il le ramena au commissariat et fit son rapport au sergent.

— « Où est-elle allée, cette vieille momie, après que la cinglée l'eut attaquée ? »

— « Je ne sais pas. Elle s'est perdue dans la foule peu de temps après que je les ai eu séparées. Bon sang, c'était une vraie furie, cette fille ! Elle la bombardait avec ses sacrés pétunias, lui flanquait des coups de pieds et des coups de poings. Complètement marteau ! Elle disait qu'elle avait découvert un oiseau-démon venu d'une autre planète, que la Terre était envahie et que nous ne le savions pas. C'était terrible ce qu'elle pouvait brailler, elle n'arrêtait pas. On a dû lui passer la camisole de force pour l'emmener à l'hôpital. »

— « On dirait presque une épidémie. Il y a eu un cas analogue la semaine dernière. Un gars qui s'est brusquement jeté sur un bonhomme dans un café. Il fallait qu'on avertisse le Premier ministre avant qu'il soit trop tard, qu'il disait. »

Le sergent rédigea une fiche à l'intention du service des objets trouvés et essaya en vain les boutons du poste. Les piles étaient à plat. Peut-être qu'elle avait été volée, cette radio, et que c'était pour ça que la vieille qui avait été agressée avait pris la fuite. Il rangea le poste dans un tiroir et remarqua qu'il y en avait déjà un autre en tous points semblable. Personne ne l'avait encore réclamé. Un tout petit poste. Qui ne marchait d'ailleurs pas mieux. Prévenir le Premier ministre ? Tiens donc ! Toujours des grands mots plein la bouche, ces gens-là. Leurs actes, c'était une autre paire de manches. S'attaquer à une pauvre vieille ! Mais il fallait plutôt les prendre en pitié, vraiment.

Dès qu'elle en eut l'occasion, Lucy écrivit sur son lit d'hôpital avec du porridge : *Oh ! Armaziel, où es-tu ?* L'infirmière nettoya l'inscription, furieuse à la vue de ce gâchis, et administra une pilule supplémentaire à la malade. Elles durent s'y mettre à deux pour la maîtriser afin que Lucy l'avalât. Mais la menace de la camisole de force eut raison de sa résistance.

— « Ne me droguez pas, priez pour moi ! » hurlait-elle.

Comme il faisait froid ici. Et Armaziel ne reviendrait jamais plus.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Dormant soul.



titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor

titres à paraître :

19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis
bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cocher la case correspondante)

☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique : FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis
bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 — PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
☐ 16 — WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
☐ 17 — PHILIP JOSE FARMER - Cosmos privé
☐ 18 — SARBAN - Le son du cor

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

HOWARD

FAST

La souris

SEULE la souris fut témoin de l'arrivée de la soucoupe volante. Craintivement blottie dans un nid de taupe, son minuscule museau frétillant, les nerfs frémissant de peur et d'attention, elle vit se poser la chose radieuse.

La soucoupe volante — astronef circulaire affectant approximativement la forme d'un chapeau à large bord aplati — glissa parallèlement au toit de la maison de banlieue, survola la cour et atterrit au milieu d'un massif de rosiers grimpants. Avec de légers soubresauts, elle s'enfonça sous les branches et les feuilles qui la recouvrirent entièrement. Comme son diamètre n'était que de soixante-quinze centimètres et que sa hauteur n'en excédait pas quinze, elle n'eut guère de mal à se camoufler.

Il était à peine plus de trois heures du matin. Les habitants

de la maison comme ceux de toutes celles qui constituaient cet ensemble résidentiel dormaient ou se retournaient dans leurs lits à la recherche du sommeil qui les fuyait. La soucoupe n'avait fait aucun bruit, elle ne dégageait aucune odeur, de sorte que pas un seul chien n'aboya. Le seul témoin était la souris et elle regardait sans comprendre comme elle l'avait toujours fait. Elle vivait sans comprendre.

Donc, la soucoupe volante atterrit, se dissimula et le calme revint. L'événement se brouilla pour n'être plus qu'un inintelligible souvenir dans la mémoire de la souris — une mémoire quasiment inexistante. Il aurait aussi bien pu n'avoir jamais eu lieu.

Les secondes s'égrenèrent, s'additionnèrent en minutes. Près d'une heure s'écoula. Finalement, une lumière brilla dans l'enchevêtrement de branchages sous lesquels reposait la soucoupe. La souris, toujours pétrifiée d'effroi, contempla fixement la lueur. Deux hommes apparurent à sa vue. Ils émergèrent de la tache lumineuse — c'était une ouverture percée dans la soucoupe — et sautèrent à terre.

Tout du moins, aux yeux de la souris, ces créatures apparaissaient-elles vaguement semblables à celles qu'elle avait déjà vues et qui étaient effectivement des hommes, à ceci près qu'elles ne mesuraient qu'un peu plus de sept centimètres et étaient enfermées dans des combinaisons spatiales. Si elle avait pu faire la distinction entre le contenant et le contenu, si elle avait été dotée d'une perception visuelle sélective, elle aurait constaté que, derrière leur enveloppe transparente, les hommes de la soucoupe ne se différenciaient des hommes de la Terre que par leur taille. Tout du moins pour ce qui était de leur aspect général car, sur d'autres plans, ils en différaient beaucoup. Après un silence qui se prolongea cinq minutes environ, ils échangèrent des pensées. Ils ne s'exprimaient pas vocalement et leurs scaphandres n'étaient munis d'aucune espèce d'équipement de radio : ils étaient télépathes et c'était uniquement par la pensée qu'ils communiquaient entre eux.

— « Il faut se rappeler, » dit le premier, « que si nous pesons considérablement moins que chez nous, nous sommes encore très, très lourds. Et ce sol n'est pas extrêmement dense. »

— « En effet. Est-ce qu'ils dorment tous ? »

L'autre sonda. Son esprit devint un réseau électronique effleu-

rant les autres esprits, l'esprit de toutes les créatures vivantes dans un rayon de quelque quinze cents mètres.

— « La plupart des gens dorment. Il semble que presque tous les animaux soient nocturnes. »

— « Curieux. »

— « Non, ce n'est pas si étonnant. Dans leur très grande majorité, ce sont de petites bêtes sauvages. Elles ont très peur. Peur et faim. »

— « Pauvres bestioles. »

— « Oui, pauvres bestioles. Pourtant, elles se débrouillent pour survivre. C'est un véritable exploit que d'y parvenir au nez et à la barbe des gens. Intéressants, ces gens. Sonde un peu. »

Le second déploya son esprit et sonda. Sa réaction pourrait se traduire par : « Pouah ! »

— « Oui... effectivement. Ils sont hantés par d'effroyables pensées, n'est-ce pas ? Je crois bien que je préfère les animaux. Il y en a un juste devant nous. Pleinement éveillé et dont le minuscule cerveau n'abrite que la peur. En fait, je dirais que son bagage mental se limite exclusivement à la peur et à la faim. Pas de haine, pas d'agressivité. »

— « Il est aussi très petit par rapport aux normes de cette planète, » fit remarquer le second astronaute. « Sa taille n'est pas supérieure à la nôtre. Sais-tu qu'il pourrait parfaitement faire l'affaire ? »

— « C'est bien possible. »

Sur ce, les homoncules avancèrent vers la souris toujours craintivement blottie dans le nid de taupe dont seuls dépassaient son museau et sa moustache. Les voyageurs se déplaçaient très lentement et avec un grand luxe de précautions, choisissant l'endroit où ils posaient leurs pieds en faisant montre de beaucoup de circonspection. Soudain, l'un d'eux enfonça jusqu'aux genoux dans une parcelle de terre meuble et, après cette alerte, tous deux prirent soin de ne marcher que sur des pierres, des cailloux ou des fragments de bois. Manifestement, si sec et dur qu'il fût, le sol était encore trop mou pour leur poids. La souris les surveillait toujours et, quand il fut visible que c'était vers elle qu'ils se dirigeaient, elle fit un effort convulsif pour tenter de fuir.

Mais ses muscles ne lui obéissaient pas. Une vague de panique lui balaya le cerveau. Alors, le premier astronaute pénétra dans son esprit, la rassura, la calma ; il décela le centre de la peur, le bloqua en lui injectant ses propres pensées, puis connecta élec-

troniquement les circuits nerveux aux centres du plaisir logés dans la cervelle de l'infime bestiole. Tout cela se fit sans effort, presque instantanément, et la souris se détendit. Elle poussa de petits couinements de joie et renonça définitivement à prendre la fuite. Le second cosmonaute déblaya alors l'entrée du boyau, prit avec aisance la souris dans ses bras et la porta dans la soucoupe. Le rongeur, apaisé, émettant des piaillements ravis, ne bougeait pas.

Les hommes franchirent le sas avec leur captive. Deux femmes les attendaient dans l'engin. Il n'était pas besoin de les mettre au courant : leur esprit était manifestement accordé à celui de leurs compagnons. Elles avaient préparé ce qui ne pouvait être autre chose qu'une table d'opération surmontée d'une plaque diffusant une vive clarté et flanquée d'une tablette chargée d'instruments. En dehors de ce carré lumineux, l'astronef était plongé dans l'obscurité.

— « Je suis passée à la stérilisation, » annonça l'une des deux femmes en levant ses mains que protégeaient de fins gants transparents. « Nous pouvons commencer immédiatement. »

L'épiderme des femmes, comme celui des hommes, était jaune — un jaune qui n'avait rien de blafard, un jaune citron aux tonalités vives — et leurs cheveux étaient d'un intense orangé. Débarrassés de leurs scaphandres, ils seraient, comme elles, vêtus d'un short et marcheraient pieds nus. Dans l'habitacle tiède, les femmes ne voilaient pas leur poitrine au galbe gracieux.

— « J'ai sondé, » dit la deuxième. « Ils dorment tous. Mais leurs pensées... »

— « Nous savons, » répondirent les hommes.

— « J'ai creusé. C'était comme de traverser un égout ! Mais j'ai recueilli pas mal d'informations. Cet animal est une souris. C'est symboliquement la plus petite et la plus inoffensive des créatures de ce monde. Elle est végétarienne et est pourchassée pratiquement par tous les autres êtres vivants de cette singulière planète. Si elle a survécu, elle le doit à sa taille et elle ne possède qu'un seul talent : l'art de savoir se cacher. »

Pendant cet échange, les hommes avaient déposé la souris sur la table d'opération où elle s'étalait maintenant, calme et poussant de petits cris de satisfaction. Ils allèrent ensuite retirer leurs combinaisons. L'une des femmes remplit une seringue hypodermique, enfonça l'aiguille à la naissance de la queue de la

souris et appuya doucement sur le piston. L'animal relâcha ses muscles et plongea dans l'inconscience. Les opératrices se mirent alors en devoir de la changer de position. Elles manipulaient l'animal, pour elles énorme, sans effort apparent et avec vivacité comme s'il était presque sans poids. Et de fait, du point de vue de la gravitation en fonction de laquelle elles étaient constituées, la souris ne pesait presque rien.

Les hommes revinrent, vêtus comme leurs compagnes d'un short, pieds nus, les mains protégées par les mêmes gants transparents, et tout le monde se mit au travail. Ils s'activaient avec des gestes vifs et adroits — ils formaient à eux quatre, c'était visible, une équipe rodée depuis longtemps. A présent, la souris était couchée sur le ventre, les pattes écartées. L'un des hommes posa un masque conique sur son museau et commença de lui insuffler de l'oxygène. Le second lui rasa le crâne à l'aide d'un rasoir électrique tandis que les femmes se préparaient à l'intervention consistant à détacher toute la partie supérieure de la calotte crânienne. Après avoir rapidement et habilement incisé la peau sur la profondeur nécessaire, elles découpèrent au moyen de trépans à rayon laser une section du crâne. Celle-ci, une fois enlevée, fut plongée dans un récipient rempli d'un liquide scintillant. Le cerveau de la souris était maintenant à nu. Les chirurgiennes approchèrent alors une machine montée sur roues — un tour à rotule universelle — qu'elles braquèrent sur la masse cérébrale ainsi exposée. On appuya sur un bouton et une centaine de fils métalliques excessivement ténus jaillirent du barillet, qu'elles fixèrent aux diverses parties de la cervelle. Elles travaillaient vite. Le réanimateur alla chercher un autre appareil, en mit les tubulures en batterie et commença d'injecter une solution dans le système circulatoire de la souris. Pendant ce temps, son camarade s'occupait du fragment de crâne plongé dans le liquide scintillant.

Tous les quatre travaillaient sans à-coups et apparemment sans fatigue. Dehors, la nuit touchait à sa fin. Le soleil se leva. L'équipe était toujours à l'œuvre. Vers midi, la première étape de l'opération s'acheva. Les astronautes reculèrent pour contempler et admirer ce qu'ils avaient fait. Le minuscule cerveau de la souris avait quintuplé de volume ; à présent, sa forme et ses sillons le faisaient ressembler à un cerveau humain en miniature. Les quatre membres de l'équipe avaient le sentiment d'une grande réussite. Mêlant leurs pensées, ils se complimentèrent réciproque-

ment, puis ils passèrent à la seconde et dernière phase de l'intervention. La conformation de la section osseuse était à présent compatible avec les modifications apportées au cerveau et, quand elle fut remise en place, la seule différence perceptible dans l'aspect extérieur du rongeur était une curieuse protubérance saillant au-dessus des yeux. On souda le fragment de calotte, on sutura les chairs à l'aide d'une sorte de plastique, on enleva les tubulures pour les remplacer par de nouvelles et la souris passa de l'inconscience à un profond sommeil.

Elle dormit cinq jours mais, du fond de son sommeil et de son immobilité, elle subissait une transformation graduelle. Le cinquième jour, elle commença à bouger et à s'agiter. Le sixième, elle se réveilla. Pendant tout ce laps de temps, elle avait été alimentée par voie intraveineuse, on l'avait massée sans discontinuer et elle avait été sondée télépathiquement en permanence. Les quatre étrangers pénétraient à tour de rôle son esprit pour y emmagasiner des informations. Neurone par neurone, section par section, ils programmaient son nouveau cerveau hypertrophié. Ils avaient une grande compétence dans ce domaine. Ils donnèrent à la souris des connaissances générales, l'intelligence, l'aptitude au langage et la conscience de soi. Ils lui fournirent une masse de données et, pour équilibrer ce savoir, la dotèrent d'une compréhension philosophique de l'univers et de sa signification. Ils la laissèrent émotionnellement telle qu'elle était à l'origine : sans agressivité ni animosité. Mais également sans peur.

Quand elle se réveilla enfin, elle savait ce qu'elle était et comment elle était devenue telle. C'était toujours une souris, mais il n'y avait jamais eu sur la planète Terre une autre souris possédant cette miraculeuse et sublime transcendance intellectuelle.

Les autres la regardèrent s'éveiller. Ils étaient contents, et comme il y avait quelque chose d'enfantin dans leur nature, et particulièrement dans leurs réactions émotionnelles, ils ne pouvaient s'empêcher d'extérioriser leur joie et de sourire à la souris. Leurs pensées étaient accueillantes et la bestiole était mentalement capable d'exprimer sa gratitude. Elle se dressa sur ses pattes, contempla tour à tour les deux hommes et les deux femmes, puis elle pleura intérieurement, éblouie par le fait qu'elle existait. Elle avait faim. Ils lui donnèrent à manger. Enfin vint l'inévitable question, la question fondamentale :

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Parce que nous avons besoin de ton aide. »

— « Comment pourrais-je vous aider, vous dont la sagesse et les pouvoirs sont apparemment sans limites ? »

L'un des astronautes lui expliqua la situation. Ils étaient des explorateurs, des cartographes, des géographes venus d'une lointaine planète située à des années-lumière de la Terre, gigantesque sphère ayant les dimensions de Jupiter. D'où leur taille réduite et leur incroyable densité. Bien que ne pesant, sur Terre, qu'une fraction du poids qui était le leur sur leur planète natale, ils étaient néanmoins plus lourds que toutes les créatures terrestres de la même taille, si lourds que, quand ils se déplaçaient, ils couraient le terrible danger de disparaître dans les profondeurs du sol. Ils pouvaient, c'était vrai, se rendre n'importe où dans leur astronef, mais pour recueillir toutes les informations qui leur étaient nécessaires, il leur eût fallu sortir de l'engin et s'aventurer à l'extérieur. La souris leur servirait donc de pieds et d'yeux.

— « Mais pourquoi avoir choisi une souris ? » s'exclama-t-elle. « Je suis là plus petite des créatures et la plus faible. »

— « Plus maintenant, » lui répondirent-ils. « Nous-mêmes n'avons pas d'armes parce que nous avons notre esprit et, sous ce rapport, le tien est identique au nôtre. Tu peux t'introduire dans celui de n'importe quel être vivant — d'un chat ou d'un chien, d'un homme même — et bloquer les circuits nerveux conduisant aux centres de la haine et de l'agressivité. Et cela à la vitesse de la pensée. Tu possèdes la plus puissante de toutes les armes : la faculté d'obliger n'importe quelle créature à t'aimer. Avec cela, tu n'as besoin de rien d'autre. »

Et la souris s'intégra à l'équipe d'astronautes qui mesuraient la Terre, l'étudiaient et en dressaient la carte. Elle parcourut les rues de cent villes, se glissa à l'intérieur de centaines et de centaines de maisons, assista, blottie dans un coin, aux discussions des puissants qui régnaient sur cette partie de la planète et des autres, et les occupants de la soucoupe écoutaient par le truchement de ses oreilles, humaient les odeurs par l'intermédiaire de ses narines sensibles, voyaient par l'entremise de ses doux yeux bruns. A l'abri dans le vaisseau, couchée sur le sol et contemplant avec une admiration candide mais phénoménale les quatre créatures pour lesquelles elle avait une telle adoration, qui lui avaient donné l'esprit d'un homme et la personnalité d'un saint, la souris franchit des milliers de kilomètres au cours de ses voyages, tra-

versa des mers et des continents dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Elle entendit des cours professés dans les amphithéâtres des universités, connut les grands orchestres symphoniques, les grands violonistes, les pianistes virtuoses. Elle vit des mères donner le jour à leurs enfants, entendit des stratèges préparer des guerres, des assassins ourdir leurs complots. Elle vit les morts portés en terre sous les yeux des vivants en pleurs, et le fracas assourdissant des énormes chaînes de montage d'usines monstrueuses la fit trembler. Aplatie contre le sol, elle entendit les balles siffler au-dessus de sa tête et elle vit des hommes s'entretuer pour des raisons si obscures qu'il n'y avait dans leur esprit que la haine et la peur.

Elle était aussi peu familiarisée que les hommes venus de l'espace avec le singulier comportement de l'humanité et buvait leurs paroles quand ils méditaient sur l'absurde et aveugle mélange de joie et d'horreur qu'était la civilisation de la planète Terre.

La mission approchant de son terme, la souris se décida à interroger les explorateurs sur le monde qui était le leur. Elle était désormais capable de peser les faits, de mesurer les possibilités, d'affronter les incertitudes et de créer ses propres abstractions. C'est ainsi qu'un soir, alors que la chaude amitié des cinq petites créatures emplissait le vaisseau tandis que leurs pensées se mêlaient et s'entrelaçaient, qu'elles n'étaient qu'un même corps et un même esprit, une seule entité à laquelle participait la souris, celle-ci songea au monde natal de ses amis et leur demanda :

— « Est-ce très beau ? »

— « C'est un monde agréable. Beau et plein de musique. »

— « Vous n'avez pas de guerres ? »

— « Non. »

— « Personne ne tue pour le plaisir de tuer ? »

— « Non. »

— « Et vos animaux... les êtres comme moi ? »

— « Ils mènent leur existence dans leur propre sphère écologique. Nous ne les dérangeons pas et nous ne les massacrons pas. Nos aliments, nous les faisons pousser et nous les fabriquons nous-mêmes. »

— « Y a-t-il des crimes... des assassinats, des agressions, des vols ? »

— « Presque jamais. »

Questions et réponses se succédaient. La souris, tenant entre ses pattes sa tête surmontée d'une étrange excroissance, écoutait,

ses yeux débordant d'amour et d'adoration fixés sur les deux hommes et les deux femmes. Enfin, elle demanda :

— « Serai-je autorisée à vivre avec vous... avec vous quatre ? Peut-être à partir en votre compagnie pour d'autres missions ? Vos congénères ne sont jamais cruels. Vous ne me mettrez pas avec les animaux. Vous me laisserez avec les gens, n'est-ce pas ? »

Ils ne répondirent pas. La souris essaya de les sonder mais, quand on en venait à la télépathie, elle était encore semblable à un petit enfant et ils avaient fermé leur esprit.

« Pourquoi ? »

Toujours pas de réponse.

« Pourquoi ? » implora-t-elle derechef.

Alors, l'une des femmes rompit le silence. « Nous devions te le dire bientôt. Pas aujourd'hui mais bientôt. A présent, nous sommes forcés de te l'avouer : tu ne peux pas repartir avec nous. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour la plus simple des raisons, amie. Nous rentrons chez nous. »

— « Eh bien, emmenez-moi. C'est aussi chez moi : le commencement de toutes mes pensées, de tous mes rêves, de tous mes espoirs. »

— « Ce n'est pas possible. »

— « Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

— « Ne le comprends-tu pas ? Notre planète a la même taille que Jupiter dans ton système solaire. C'est pour cela que nous sommes si petits en vertu des critères terriens : notre structure atomique n'est pas la même que la tienne. Selon le système de mesures en usage sur la Terre, je pèse près de cent kilos et toi, tu ne pèses pas cent grammes. Pourtant, nous avons à peu de chose près la même taille. Si nous t'emmenions sur notre planète, tu mourrais à l'instant où nous entrerions dans son champ de gravitation. Tu serais si totalement broyée qu'il ne resterait rien de toi, pas un semblant de forme. Tu ne peux nous demander de te détruire. »

— « Mais vous êtes si savants ! » protesta la souris. « Vous êtes capables de faire à peu près n'importe quoi. Changez-moi. Rendez-moi semblable à vous. »

— « Nous sommes savants selon tes critères... » Les êtres de l'espace étaient pleins de tristesse. L'habitacle en était imprégné et cette désolation affectait la souris. « Selon les nôtres, notre savoir est bien mince. Nous ne saurions te rendre semblable à

nous. C'est au-delà de notre pouvoir. Nous ne pouvons même pas défaire ce qui a été fait et nous réalisons maintenant ce que nous avons fait. »

— « Alors, qu'allez-vous faire de moi ? »

— « La seule chose possible. Nous te laisserons. »

— « Oh ! non. » Sa pensée était une clameur d'agonie.

— « Que veux-tu que nous fassions d'autre ? »

— « Ne m'abandonnez pas, » supplia la souris. « N'importe quoi... mais ne m'abandonnez pas. Permettez-moi de faire le voyage avec vous. Et si je dois mourir, tant pis. »

— « Ce n'est pas un voyage au sens où tu l'entends, » expliquèrent-ils. « L'espace ne nous est pas praticable. Nous ne pouvons pas te le faire appréhender, nous pouvons seulement te dire que c'est une illusion. Quand nous aurons émergé de l'atmosphère de la Terre, nous nous insérerons dans un repli spatial pour émerger dans notre propre système planétaire. Pour toi, ce ne serait donc pas un voyage... rien qu'un saut dans la mort. »

— « Eh bien, permettez-moi de mourir à vos côtés. »

— « Non. C'est nous demander de te tuer. Nous ne le pouvons pas. »

— « Pourtant, vous m'avez recréée. »

— « Nous t'avons transformée. Nous t'avons développée d'une certaine façon. »

— « Est-ce que je l'avais sollicité ? Est-ce que vous m'avez demandé mon avis ? Est-ce que vous m'avez demandé si je voulais être ce que je suis à présent ? »

— « Non, Dieu nous pardonne. »

— « Alors, que dois-je faire ? »

— « Vivre. C'est tout ce que nous pouvons te dire. Tu dois vivre. »

— « Mais comment vivrai-je ? La souris qui se cache dans l'herbe ne connaît que deux choses : la peur et la faim. Elle ne sait même pas ce qu'elle est, elle ignore tout du monde immense, de ce monde insensé qui l'environne, elle ne sait rien. Mais vous m'avez donné le savoir... »

— « Nous t'avons aussi donné le moyen de te défendre pour que tu puisses vivre libérée de la peur. »

— « Mais pourquoi ? Pourquoi faudrait-il que je vive, dites-moi ? »

— « Parce que la vie est bonne, qu'elle est belle. Et qu'elle est la réponse à toutes les questions. »

— « Pour moi ? » Elle les regarda et les pria de la regarder à leur tour. « Que voyez-vous ? Une souris. Je suis une souris. Il n'existe aucune créature semblable à moi dans ce monde. Devrai-je retourner chez les souris ? »

— « Peut-être. »

— « Pour discuter de philosophie avec elles ? Je devrai leur ouvrir mon esprit ? Ou faudra-t-il que je m'unisse à ces malheureuses et stupides bestioles ? Que dois-je faire ? Vous êtes savants. Dites-le-moi. Serai-je l'étalon reproducteur du monde des souris ? Amasserai-je des trésors en grains et en racines ? Dites-moi, dites-moi ! »

— « Nous reparlerons de cela plus tard. Isole-toi quelque temps en tête-à-tête avec toi-même et n'aie pas peur. »

Et la souris s'isola. Le museau entre les pattes, elle réfléchit à la situation et, quand les astronautes lui demandèrent où elle voulait qu'ils la déposent, elle répondit :

— « Là où vous m'avez trouvée. »

A nouveau, la soucoupe se posa nuitamment dans la cour de la maison de banlieue. Le sas s'ouvrit, mais, cette fois, ce fut une souris qui en sortit. Elle s'immobilisa. La soucoupe jaillit hors des feuilles mortes qui tourbillonnaient et s'éloigna, ocelle d'or qui se perdit dans les ténèbres. Et la souris demeurait immobile, face à son éternité.

Un chat, réveillé par le froissement du feuillage, s'approcha mais, voyant qu'elle ne se sauvait pas, il s'arrêta à quelques centimètres de la petite bête. Il avança une patte. Et sa patte se figea soudain. Il lutta pour reprendre le contrôle de son corps et s'enfuit. La souris n'avait toujours pas fait un mouvement. Enfin, elle huma l'air, s'orienta et se dirigea vers la vieille taupinière. Une odeur chaude et musquée, l'odeur de ses pareilles, montait du boyau. Elle s'y enfonça. Deux souris, une mâle et une femelle, craintivement recroquevillées dans leur nid souterrain, la regardèrent avec effroi. Elle les sonda : seules la peur et la faim habitaient leur esprit.

Elle ressortit en hâte et, arrivée à l'air libre, s'arrêta, sanglotante et haletante. Elle leva la tête vers le ciel et sa pensée le fouilla, mais ce qu'elle essayait d'atteindre était déjà à cent années-lumière de la Terre.

« Pourquoi ? » se demanda-t-elle entre ses sanglots. « Pourquoi ? Ils sont si bons, si sages. Pourquoi m'ont-ils fait cela ? »

Finalement, elle se dirigea vers la maison. Elle était devenue

experte dans l'art de s'introduire dans les demeures : seule une chambre forte pouvait lui résister. Elle trouva un accès et gagna la cave. Sa vision nocturne était bonne et, la subtilité de son odorat s'ajoutant à cette acuité visuelle, elle pouvait se déplacer rapidement.

Se mouvant à travers le réseau d'odeurs changeantes, caractéristique de toute habitation humaine, elle en isola une : une odeur prononcée de fromage rance. Elle traversa la cave en direction de l'escalier sous lequel était installée la souricière. C'était un piège primitif : un solide étrier métallique écrasant un ressort et que maintenait un minuscule crochet. Le morceau de fromage était posé sur ce dernier. Il suffisait de frôler à peine l'appât pour que le piège fonctionne.

Pleine de compassion pour les souris ses semblables, si douces et si désarmées, que la faim conduisait stupidement à tomber victimes d'un piège aussi grossier et aussi visible, elle éprouva un brusque sentiment de triomphe. Elle savait maintenant que les hommes venus de l'espace lui avaient apporté le don ultime de l'univers — la conscience de l'existence — et, à la lumière de cet éclair de connaissance, elle connut toutes choses et comprit que sa conscience était le réceptacle de toutes choses. Elle vit le monde dans sa plénitude, vit dans leur plénitude tous les mondes qui avaient été, tous les mondes qui seraient. Elle n'avait plus peur. Elle n'était plus seule.

Le lendemain matin, l'homme qui habitait la maison de banlieue descendit à la cave et poussa un cri de satisfaction.

— « Ça y est ! » vociféra-t-il à l'adresse de sa famille. « Elle est prise, la petite vermine ! »

Mais l'homme ne regardait réellement jamais rien — ni sa femme, ni ses enfants, ni le monde qui l'entourait. S'il avait vu qu'il y avait une souris morte dans le piège, il ne remarqua même pas qu'elle n'était pas tout à fait comme les autres souris. Il se contenta de sortir et, la tenant par la queue, il la lança dans la cour du voisin.

— « Ça lui fournira un sujet de réflexion, » murmura-t-il avec un large sourire.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The mouse.

THEODORE

STURGEON

La sorcière du marais

A l'époque où paraît initialement cette nouvelle, les débuts de la carrière de Sturgeon remontent à trois ans. Il est alors un poulain de l'écurie de John W. Campbell, pour lequel il écrit régulièrement dans Astounding, *ainsi que dans* Unknown, *magazine consacré au fantastique. C'est précisément au sommaire de* Unknown, *numéro de décembre 1942, que figura le présent récit, présenté à cette occasion sous la double signature « Theodore Sturgeon et James H. Beard ». Cet inconnu du nom de Beard*

(nous apprend Sam Moskowitz dans son étude sur Sturgeon publiée en préface à l'édition de Cristal qui songe *et* Les plus qu'humains *au C.L.A.) était un vieux monsieur, écrivain amateur, qui avait soumis à Campbell plusieurs manuscrits d'histoires fantastiques, trop mal rédigés pour être retenus mais basés sur des idées dignes d'être développées. Campbell avait donc chargé Sturgeon de récrire deux d'entre eux, afin de les rendre propres à la publication. Le premier est celui que vous allez lire. Le second,* The bones, *parut dans* Unknown *en août de l'année suivante, également sous la même double signature. Plus tard, toutefois, les deux histoires furent reprises en anthologies et en recueils signées du seul nom de Sturgeon, et ce n'était que justice, car même en partant d'un thème dont il n'était pas l'auteur, il ne fait aucun doute que Sturgeon se l'est approprié et l'a modelé de manière qu'il coexiste avec son propre univers. Il suffit pour s'en convaincre de comparer le climat de* La sorcière du marais *avec celui de* Ça *(n° 200 de* Fiction*). Il suffit aussi d'examiner le personnage de la fillette qui en est l'héroïne, si étonnamment proche de toutes ces petites filles que Sturgeon a toujours excellé à dépeindre (en prenant exemple, de son propre aveu, sur sa progéniture personnelle) : que l'on songe au personnage de Babe dans* Ça *déjà cité, à ceux de Molly dans* Le bâton de Miouhou (Fiction Spécial *n° 16) ou de Tandy dans* Tandy et le brownie (Galaxie *n° 8), sans parler de plusieurs des protagonistes de* Cristal qui songe *et des* Plus qu'humains. *C'est donc bien, il n'y a pas à en douter, la voix personnelle de Sturgeon qui s'exprime presque totalement ici.*

A.D.

C'EST un après-midi, alors que nous étions allés à la pêche, Patty et moi, que nous rencontrâmes pour la première fois notre amie l'Araignée d'Eau. Patty est théoriquement notre fille, à Anjy et à moi. En réalité, elle doit être originaire de quelque coin chaud de l'enfer qu'elle a quitté avec une telle violence qu'elle a entraîné avec elle un morceau de ciel.

J'étais affalé dans le canoë, la nuque confortablement appuyée contre un morceau de bois de cèdre présentant une courbure adéquate, un recueil de nouvelles à la main et ma canne à pêche coincée sous le bras. Ce genre de pêche ne requiert qu'une infime dépense d'énergie, la seule activité nécessaire consistant à poser alternativement les yeux sur la page que vous lisez et sur votre bouchon. J'avoue que j'aurais

été profondément ennuyé si j'avais eu une touche. Patty, moins hypocrite que moi, dormait profondément, allongée au fond de l'embarcation. Le courant presque imperceptible maintenait ma ligne tendue et le bouton flottait à mi-distance du canoë et d'un arbre à demi immergé au milieu du bayou (1). La chaleur de la Louisiane et les moustiques venus du marais essayaient bien par instants de troubler ma quiétude béate, mais je les ignorais superbement.

Le canoë vibra soudain sous un choc. Je me redressai vivement et j'aperçus une masse gluante et noire qui émergeait des profondeurs glauques du bayou. Cela roula un moment avec une infinie lenteur, puis se mit à dériver le long de l'embarcation. La mince coque s'enfonça de mon côté et une petite cascade d'eau chaude s'engouffra à bord et m'inonda le cou. Patty gémit et releva la tête. Si elle se redressait maintenant, je savais que le canoë, déjà en déséquilibre, pencherait un peu plus et chavirerait. « Ne bouge pas ! » lui criai-je.

Elle tourna ses jeunes yeux vers moi, étonnée sans doute de se trouver en train de regarder de bas en haut. « Pourquoi p'pa ? » demanda-t-elle, tout en s'asseyant. Comme il fallait s'y attendre, le canoë chavira et nous fûmes projetés tous deux dans l'eau trouble.

Je remontai à la surface en toussant et en m'étranglant à demi, une réaction nerveuse paralysant le bas de mes jambes qui s'étaient enfoncées dans la vase molle du fond. « Patty ! » criai-je d'une voix rauque.

Elle émergea tout près de moi et cracha une gorgée d'eau tout en se frottant les yeux. « Je croyais que c'était défendu de se baigner dans le bayou, p'pa, » dit-elle.

Je regardai successivement les deux berges du cours d'eau. Des racines noueuses étaient visibles un peu partout, en partie dissimulées par la végétation luxuriante du marais, mais je savais qu'une vase épaisse, gluante et molle les entourait — une vase traîtresse qui aspire et engloutit comme les sables mouvants. Les seuls endroits du marais où l'on peut poser le pied sans risque sont ceux où poussent des mocassins d'eau. Il nous fallait retourner au canoë, et vite !

Il était incliné, la quille en l'air, et l'une de ses extrémités disparaissait dans l'eau trouble. Son travers était engagé dans

(1) Sorte d'arroyo marécageux. (N.D.T.)

un des tentacules de la chose qui nous avait heurtés. De cette excroissance noire et noueuse dégouttait du limon et, durant une mortelle seconde, je crus que cela était vivant. Cela montait et descendait paresseusement, comme animé d'une monstrueuse pulsation. On eût dit que cela respirait.

Mais il n'y eut pas de nouvelle attaque. Je dis à Patty de demeurer où elle était, nageai vers le canoë et le tirai vers moi. L'ergot gluant qui le retenait s'écarta d'une manière répugnante à voir. L'embarcation se redressa, roula et flotta, à demi remplie d'eau. Il me sembla entendre un bref éclat de rire venant du marais, mais je n'y prêtai guère attention. Je m'occuperais de cela plus tard.

Nous nous accrochâmes au plat-bord et je me mis à réfléchir à la meilleure manière de nous tirer de ce mauvais pas. Je me rendis compte que Patty bougeait sans cesse la tête, regardant d'amont en aval avec des yeux effrayés. « Qu'est-ce qu'il y a ? » lui demandai-je.

— « Et s'il y avait des al... alligators, p'pa ? »

Je n'avais pas pensé à cela. Il fallait que nous sortions au plus vite de l'eau. Soudain, j'eus la sensation que quelqu'un m'observait et je regardai vivement par-dessus mon épaule. Avant que mes yeux aient pu capter quoi que ce soit de précis, quelque chose disparut derrière un des buissons de la berge, dont les feuilles bougèrent dans l'air immobile. Je ramenai mon regard vers Patty.

— « Patty ! Attention ! »

La hideuse chose noire qui avait heurté le canoë venait sur nous, de plus en plus vite à mesure qu'elle approchait. Au moment où je criai mon avertissement, elle touchait déjà l'enfant. Patty hurla et coula aussitôt, et la dernière chose que je vis fut une de ses mains luttant désespérément avec une excroissance noire et visqueuse. Le bayou bouillonna là où elle s'était engloutie.

Je plongeai, repoussant de toutes mes forces la chose immonde qui avait emporté ma fille. Des minutes plus tard — en fait, il ne doit pas s'être écoulé plus de cinq secondes — ma main qui fouillait frénétiquement accrocha son bras. Je repoussai violemment le monstre et m'écartai vivement en tirant Patty jusqu'à la surface. Par miracle, elle demeura parfaitement tranquille. Dieu sait ce qui serait arrivé si elle s'était débattue.

J'entendis le cri rauque d'un alligator, et cela décupla mes forces. Je nageai vigoureusement vers la berge au bord de la-

quelle je barbotai jusqu'à ce que la main de Patty agrippe une racine sur laquelle elle se hissa comme un petit singe mouillé. Je n'eus pas sa chance — j'atterris dans de la vase noire et fétide dans laquelle je pateaugeai jusqu'à une bande de terre ferme. Nous nous y allongeâmes tous deux en haletant.

— « Maman va être fâchée, » dit Patty au bout d'un moment.

— « Elle va être furieuse, » dis-je avec plus d'exactitude. Nous nous entre-regardâmes et Patty m'adressa un clin d'œil éloquent.

« Au fait, comment avons-nous bien pu nous y prendre pour perdre le canoë ? » demandai-je d'un air détaché.

Patty réfléchit en plissant le front. « Eh bien, on se promenait tranquillement. Un grand type s'est amené, il t'a fait peur avec un pistolet et il t'a volé le bateau. »

— « Hé ! Tu crois qu'un type peut me faire peur avec un pistolet ? »

— « Et comment ! » dit Patty avec conviction.

Je réprimai l'impulsion peu paternelle qui me poussait à la rejeter dans le bayou. « On ne peut pas raconter ça, chérie. Ta mère serait effrayée, sachant qu'un homme armé rôde dans les environs. Je crois que j'ai une meilleure idée : nous avons vu de jolies fleurs sur la berge et nous avons décidé d'aller les cueillir pour les lui offrir. Quand nous sommes revenus, nous nous sommes aperçus que le canoë était parti au fil de l'eau. Nous ne sommes pas allés le rechercher à la nage car elle nous a défendu de nous baigner dans le bayou, et nous sommes rentrés à pied. »

Elle hocha vigoureusement la tête. « On a été idiots de laisser le canoë sans l'attacher, hein, p'pa ? »

— « Oui, » dis-je. « On fera attention la prochaine fois qu'on cueillera des fleurs. Maintenant, ôte ton pantalon. Je vais essayer de le nettoyer. »

Au bungalow, les seuls vêtements que nous portions étaient un bain de soleil pour Patty et un caleçon de bain pour moi. En partant pour la pêche, nous avions enfilé par-dessus des pantalons et des chemises de coton afin de nous protéger des piqûres des moustiques venimeux. Nous nous déshabillâmes et, en examinant la berge, je repérai une racine assez solide sur laquelle je m'accroupis afin de faire ma lessive. J'ôtai le plus gros de la saleté que nous avions ramassée en atterrissant sur la berge, tandis que Patty arrachait aux arbres suffisamment de mousse espagnole pour se faire une couche confortable.

Tandis que je travaillais, mon regard capta un mouvement au milieu du cours d'eau. Une masse sombre roulait lentement et plusieurs tentacules noirs, visqueux, émergèrent à la lumière du soleil. Cette vision horrible fut presque immédiatement dissipée par une autre — celle du flanc vert du canoë qui se balançait à proximité.

Je me dressai sur ma racine, étalai les vêtements sur un buisson, cassai une longue branche à un arbre mort et tendis le bras vers le canoë. J'eus la chance d'accrocher une de ses extrémités à la deuxième tentative. Je l'écartai doucement de son répugnant ravisseur puis le tirai vers moi. Dans le feu de l'action, je m'enfonçai dans la vase jusqu'aux genoux mais je réussis à empoigner l'étrave et à amener l'embarcation jusqu'à la berge. Ce fut un long travail que de le tirer sur la vase et de le vider de son eau, mais en définitive il reposa en sécurité sur le flanc près de nous. Ensuite je récupérai nos vêtements, allai les étaler à un endroit ensoleillé et revins vers Patty.

Elle était allongée sur le dos, les mains appuyées sur ses yeux afin de les protéger de la lumière. Apparemment, elle ne s'était pas rendu compte que j'avais récupéré le canoë. Je ramenai mon regard vers le bayou juste au moment où la masse noire et visqueuse recommençait à s'engloutir.

— « Papa, » dit Patty d'une voix endormie, « qu'est-ce que c'est que cette chose effrayante qui nous a fait chavirer ? »

— « C'est un tronc d'arbre, » dis-je, « la partie inférieure d'un cyprès mort qui s'est détachée de la berge avec ses racines. Cela flotte verticalement entre deux eaux et, lorsque les racines accrochent quelque chose au fond du bayou, le courant pousse la partie haute et tout l'ensemble bascule et s'immerge. Au bout d'un certain temps la racine qui s'est accrochée pourrit et se détache, le tronçon de cyprès se remet à flotter verticalement et le courant recommence à le pousser jusqu'à ce qu'il s'accroche à nouveau. Cela peut durer comme ça indéfiniment. »

— « Oh ! » dit-elle et, après une longue pause pensive, elle ajouta : « Papa... »

— « Oui ? »

— « Recouvre-moi. »

Je lui fis un sourire et allai détacher un monceau de mousse sous laquelle je l'ensevelis. Sa respiration régulière me parvint bientôt de sous la masse verte et je compris qu'elle s'était endor-

mie. Je m'allongeai à l'ombre non loin d'elle et rêvassai tout en donnant de petites claques nonchalantes aux moustiques.

Je dus somnoler durant un moment. Je me réveillai en sursaut, cherchant à comprendre ce qui m'avait dérangé. Je regardai le tas de mousse. Tout semblait normal de ce côté-là. Je tournai la tête de l'autre côté. A vingt centimètres de ma figure, il y avait une paire de pieds.

Je les contemplai, les yeux écarquillés. Ils étaient nus, crasseux et cornés, et incroyablement couverts de cicatrices. En outre, ils étaient plats et larges, avec un troisième orteil plus long que les autres. C'étaient des pieds ignobles. Ils étaient surmontés de deux chevilles décharnées et tout aussi crasseuses. Le reste se trouvait hors de mon champ de vision.

Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser que la présence de ces pieds tout près de moi était anormale, et je me relevai d'un bond. Je me trouvai face à face avec la plus répugnante vieille sorcière que l'on puisse imaginer. Elle ressemblait à une caricature de Cartier. Son unique œil valide à la sclérotique jaunâtre flamboyait tandis qu'elle me regardait d'un air furibond. C'était un œil long et oblique, félin, et ce ne fut qu'au bout d'un moment que je réalisai que sa pupille était fendue comme celle des chats, mais pas verticalement — horizontalement. Son autre œil ressemblait à... eh bien, je ne saurais le dire. Il était impossible qu'il lui fût d'un quelconque usage. Son nez aurait été busqué si, à la suite de quelque accident, elle n'en avait perdu le bout. De sa bouche entrouverte dépassaient quelques chicots noirâtres. Elle avait une épaule plus haute que l'autre et une bosse dans le dos. Elle possédait suffisamment de peau pour recouvrir une femme obèse d'attraction foraine, mais elle ne devait pas peser plus de trente-cinq kilos. Elle avait des caroncules ballottantes sur le haut de ses bras, et c'était la première fois que je voyais cette monstruosité sur un être humain. Elle était vêtue d'une sorte de sac effrangé fait de peaux de petits animaux cousues ensemble. Elle était immonde, et tout son être suintait la malveillance. Mais lorsqu'elle me parla, ce fut avec la plus merveilleuse voix de contralto qu'il m'ait jamais été donné d'entendre.

— « Comment avez-vous fait pour échapper à l'Araignée d'Eau ? » demanda-t-elle.

— « L'Araignée d'Eau ? »

Elle tendit le bras, et je vis le tronc de cyprès qui émergeait lentement du bayou. « Oh... ça ? » Je me dis que si je pouvais éviter le regard de cet œil malveillant je retrouverais ma voix normale. Je refrénai l'impulsion qui me poussait à lui hurler mon dégoût à la face et à la chasser. Si Patty s'éveillait et voyait cette horrible sorcière...

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » demandai-je tranquillement en essayant de garder une voix ferme.

— « Je vous ai envoyé l'Araignée d'Eau, » dit-elle avec son accent cajun (1).

— « Pourquoi ? »

Si je pouvais la calmer (elle était manifestement furieuse contre quelqu'un et ce quelqu'un devait être moi) peut-être réussirais-je à la faire partir avant que ma fille se réveille.

— « Parce que vous devez vous en aller, » dit-elle. « Vous êtes sur mon domaine. Ce marais appartient à Séleen. Séleen appartient au marais. Quand l'homme a fabriqué sa *p'tite cabane* (2) près du bayou, Séleen l'a *enchanté* (3). L'homme est mort. Séleen l'a détruit. »

— « Vous voulez dire que vous avez jeté un sort à l'homme qui a construit le bungalow et qu'il est mort ? » Je grimaçai. « Ne soyez pas stupide. »

— « L'homme est mort. Séleen l'a détruit, » répéta-t-elle.

Je hochai la tête. « Ça ne prend pas avec moi, belle dame. Maintenant, écoutez-moi. Nous ne faisons pas de mal à votre cher marais. Nous nous en irons, bien sûr, mais quand nos vacances seront terminées. Pas avant. Laissez-nous tranquilles et je vous promets que de notre côté... » (je frissonnai en la regardant) « nous vous ficherons la paix. »

— « Vous devez partir maintenant ! » Elle s'était mise à crier. Sur la masse de mousse derrière moi, il y eut un bruissement.

— « Je m'en irai quand j'en aurai envie, » aboyai-je. Je fis un pas menaçant dans sa direction. « Maintenant, disparaissez ! »

Elle s'accroupit comme un animal, ses longs doigts aux ongles crochus à demi levés. La mousse s'agita et s'écarta brusquement, et la voix de Patty dit : « Papa, qu'est-ce que... *Ohhhh !...* »

« Ça devait arriver, » pensai-je coléreusement, et je m'élançai

(1) *Cajun :* patois parlé par les habitants de la Louisiane qui sont ou prétendent être d'ascendance française. (N.D.T.)

(2) - (3) En français dans le texte.

vers la vieille femme avec l'intention de la bousculer et de lui faire peur afin qu'elle quitte la clairière.

Elle sauta sur le côté avec une incroyable vivacité. Je trébuchai et tombai lourdement en avant, le plexus solaire en plein sur mes poings réunis. Je demeurai allongé en beuglant « Uh ! uh ! u-u-uh ! » et en essayant désespérément d'avaler l'air. Au bout d'un moment je réussis à me soulever sur une épaule puis à rouler sur le côté.

Séleen était accroupie près de ma fille. Patty était assise sur le sol, rigide de terreur et pâle comme un linge, et elle regardait les yeux exorbités le vieux cauchemar vivant qui lui murmurait quelque chose de sa voix mélodieuse.

— « *Ah ! c'est une jolie petite fille, ça ! Ah ! ma petite, ma fleur douce, Séleen t'aime. Elle t'aime trop, trop...* » (1)

Elle tendit une main décharnée et griffue et caressa le cou et l'épaule de Patty.

Lorsque je vis la trace noirâtre que sa main avait laissée sur la chair de ma fille, une lueur éblouissante fulgura dans ma tête, m'aveuglant de l'intérieur. Lorsque je pus à nouveau voir clair, j'étais debout près de Patty, en train de secouer ma main droite douloureuse et cuisante. Séleen était étalée sur le dos à trois mètres de là, crachant du sang, des chicots et d'effroyables malédictions.

— « Fichez le camp ! » murmurai-je, la gorge contractée. « Fichez le camp avant que je vous tue. »

Elle roula sur le côté, rampa sur les genoux et se redressa, son bon œil étincelant de haine et de terreur. Elle me montra le poing, tourna le dos, et disparut en blasphémant dans l'épaisse végétation du marais.

Quand elle fut hors de vue, je me laissai tomber sur le sol, trempé de sueur mais glacé à l'intérieur, sans plus de force ni de réaction qu'un enfant nouveau-né. Patty rampa vers moi, mit sa tête sur mon épaule, appuya le dos de sa main contre ma joue et se mit à sangloter si convulsivement et si bruyamment que je craignis qu'elle ne se déchirât quelque chose à l'intérieur de la poitrine. Je levai la main et lui caressai doucement les cheveux. « Là, là, mon petit, ce n'est rien. Tu n'as pas honte de pleurer comme un bébé ? » Je pris son petit menton pointu entre mes doigts et lui soulevai le visage en disant d'une voix plus ferme :

(1) En français dans le texte.

« Allez, viens. Allons-nous-en d'ici. Au fait, sais-tu qui est Yehudi ? »

Elle rouvrit les yeux, avala bravement sa salive et demanda : « N... on. Qui... qui est-ce ? »

— « C'est le petit homme qui allume la lumière à l'intérieur du réfrigérateur lorsque tu ouvres la porte. Allons voir ce que ta mère nous a préparé à dîner. »

— « Je... je... »

Elle se plissa tout entière comme lorsqu'elle était encore au berceau — phénomène que je qualifiais alors de « lente explosion du bébé ». Et elle eut le même gémissement avant de crier : « Je ne veux pas dîner ! »

Je lui administrai une bonne claque sur le derrière, la mis debout et lui tendis son pantalon et sa chemise. « Allez, enfile ça. Montre que tu es un homme, » dis-je. Elle obéit mais pleura silencieusement jusqu'à ce que je la secoue en lui disant doucement : « Ça suffit maintenant. Je ne faisais pas tant de simagrées lorsque j'étais petite fille. » J'enfilai mes propres vêtements, la déposai dans le canoë, y sautai moi-même et repoussai l'embarcation vers le milieu du bayou.

Durant tout le temps que dura le voyage jusqu'au bungalow, je l'obligeai à jouer avec moi à un de nos petits jeux. Il s'agissait pour l'un de dire une phrase, n'importe laquelle, et l'autre devait trouver la rime correspondante. Elle avait une oreille excellente et un sens poétique extraordinaire.

Je débutai par : « Nous sommes tous les deux des pêcheurs amateurs » et elle cria aussitôt : « Heureus'ment y a c'qui faut dans l'réfrigérateur. » Puis elle cligna de l'œil et me dit : « Je crois qu'on est tombés tous deux dans la rivière. » Elle attendit, la bouche ouverte, et après un moment de réflexion, je répondis pauvrement : « Demain j'achèterai du lait chez la fermière. »

— « C'est pas brillant, » commenta-t-elle avec une moue.

Lorsqu'un peu plus tard elle me proposa une phrase se terminant par le mot « maboul », je me prétendis incapable de lui trouver une rime (ce qui en fait était vrai) et je reçus comme pénitence un petit coup de pied sur le tibia. Quand nous arrivâmes en vue du bungalow, elle avait recouvré son état normal et j'enviai cette faculté d'oublier rapidement qui est l'apanage des enfants. Et elle gagna mon respect impérissable en ne soufflant mot des événements de l'après-midi, même lorsque sa mère nous eut examinés d'un œil critique en disant : « On dirait deux gosses

qui se sont roulés par terre. Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez nagé dans le bayou, hein ? »

— « Papa m'a éclaboussée, » dit vivement Patty.

— « Et tu lui as rendu la pareille. Pourquoi a-t-il fait ça ? »

— « Parce que j'ai mis de la vase dans ma bouche et que j'ai craché sur lui pour le salir, » dit outrageusement ma fille.

— « Patty ! »

— « Mea culpa, » dis-je en baissant la tête. « C'est moi qui ai craché la vase. »

Anjy joignit les mains et soupira, mi-amusée, mi-fâchée : « Dieu seul sait ce que cette enfant deviendra quand elle sera grande. »

— « Une personne tolérante qui saura pardonner comme le fait son adorable mère, » dis-je vivement.

— « Joliment trouvé, camarade, » dit Patty.

Anjy se mit à rire. « Le nombre l'emporte une fois de plus, » dit-elle. « Allez, venez manger, bien que vous ne le méritiez pas. »

La première fois que je me rendis à Minette après cela, j'achetai un joli petit Smith & Wesson calibre 38. Je dis à Anjy que c'était à cause des alligators et elle parut soulagée.

J'aurais certainement oublié la sorcière Séleen si je ne m'étais remémoré les curieuses circonstances qui nous avaient conduits à cet endroit. Notre première idée était de passer un ou deux mois de vacances à Natchez ou à New Orleans, mais le pompiste d'une station-service avec lequel nous avions bavardé nous avait indiqué qu'il y avait dans la zone du marais un bungalow à louer pour un prix dérisoire. Après vérification, nous avions constaté que non seulement le loyer était incroyablement bas, mais que le bungalow était bâti dans un secteur auquel les gens du cru faisaient allusion avec une terreur superstitieuse. Pas un des autochtones, pourtant coureurs de savane endurcis, n'aurait osé s'en approcher à moins d'un mille. Le bungalow avait été construit sur l'ordre d'un riche gentleman du nord qui n'avait jamais eu l'occasion de l'utiliser — pour la simple raison que lui et sa voiture avaient raté un virage au moment de franchir un pont et s'étaient abîmés dans les flots quelques dizaines de mètres plus bas. Un planteur de riz m'avait raconté, un soir où il avait un peu forcé sur la boisson, que cet accident était l'œuvre de la sorcière de Minette, une curiosité locale à demi mythologique qui se proclamait la propriétaire de cette partie du pays. Si, en ma qualité

d'écrivain spécialisé dans les histoires vaudou, j'éprouvai quelques doutes, je me gardai bien de les exprimer à haute voix.

Toutefois, après ma rencontre avec Séleen, je ne doutai pas une seconde qu'elle fût à l'origine du tabou. La simple vision de cet horrible vieux cauchemar vivant avait de quoi glacer le sang. Mais elle pouvait maudire, invectiver et jeter des sorts, elle ne me contraindrait pas à quitter le bungalow contre ma volonté. Je me rappelais l'expression qu'avait eue son œil étincelant lorsque je l'avais frappée, et j'étais persuadé qu'elle n'oserait plus jamais s'approcher de moi. Si néanmoins elle tentait quoi que ce soit avec sa magie, j'avais sur moi un petit objet qui serait beaucoup plus puissant que tous ses sortilèges. Je le portais dans un étui sous le bras et, bien qu'il n'eût pas le don d'appeler les fantômes, il était parfaitement propre à en fabriquer.

Quant à Patty, elle avait tranquillement adapté l'épisode à son univers enfantin. Elle avait donné à Séleen le sobriquet de « Sorcière des Profondeurs » et elle la faisait participer à ses jeux longs et compliqués où elle avait avantageusement remplacé les vilains habituels, le monstre de Frankenstein, Adolf Hitler et Miss McCauley, son institutrice. Pendant un après-midi entier, je l'observai depuis mon hamac suspendu sous le porche, en train d'ourdir de noirs complots au bénéfice des sorcières puis les faisant échouer avec un parfait sang-froid enfantin. Je fus obligé d'intervenir en une ou deux occasions, par exemple lorsque je la surpris occupée à pendre en effigie la Sorcière des Profondeurs, se servant pour cela d'une poupée de chiffons dont la pauvre gorge était tranchée et maculée de peinture rouge. En dehors de ces jeux, elle ne faisait jamais la moindre allusion à Séleen et je la respectais pour cette discrétion. J'ajouterai qu'elle ne se rendait jamais seule dans le marais et je continuais à me détendre dans mon rôle de sceptique vigilant et attentif. Il est agréable de se sentir supérieur à une enfant crédule.

Je ne suspectais absolument rien jusqu'au jour où, se glissant subrepticement derrière mon hamac, Patty coupa une mèche de mes cheveux à l'aide de mon couteau de chasse. Je sursautai si violemment que je dégringolai sur le perron tandis qu'elle déguerpissait. Je remontai dans mon hamac en murmurant des imprécations à l'adresse du petit démon. Je me réconfortai avec la pensée que, bien que le couteau ait été très acéré, j'avais réussi à conserver mes deux oreilles.

Quelques minutes plus tard, Anjy apparut sous le porche. Naturellement, Anjy n'est pas le vrai prénom de ma femme : mais comme elle adore porter des robes plissées à col montant et des chapeaux volumineux, *ingénue* est devenu tout naturellement Anjy. C'est une femme très belle, douée d'une confiance et d'une patience infinies. La preuve ? Primo : elle m'a épousé ; secundo : elle est restée mariée avec moi.

— « Jon, à quel jeu idiot ta fille est-elle donc en train de jouer ? » Elle disait toujours « ta fille » lorsqu'elle faisait allusion à une activité de Patty qu'elle n'aimait pas.

— « Qu'est-ce qu'elle a fait ? »

— « Eh bien, elle est allée chercher cette espèce de couteau de boucher qui t'appartient et elle m'a coupé une mèche de cheveux. »

— « Nom d'une pipe ! Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir dans l'idée ? Elle s'entraîne au métier de coiffeur, ou quoi ? Elle m'a fait exactement la même chose. Je pensais que son intention était de me scalper et qu'elle avait raté son coup, mais je me rends compte que ce n'est pas ça du tout. Elle ne peut pas avoir été aussi maladroite deux fois de suite. »

— « Je voudrais que tu lui reprennes ce couteau, » dit Anjy. « C'est dangereux. »

Je me laissai tomber du hamac et m'étirai. « Essayons de l'attraper. Dans quelle direction est-elle partie ? »

Nous trouvâmes Patty engagée dans quelque rituel enfantin de son invention. Elle était occupée à pousser quelque chose dans une fente au pied d'un arbre et, après avoir reculé de quelques pas, elle se mit à bouger les lèvres d'un air sérieux. Nous tendîmes l'oreille mais ne pûmes saisir un mot de ce qu'elle marmonnait. Après cela elle fit deux nouveaux pas en arrière et s'accroupit, regardant avec attention le trou au pied de l'arbre.

Anjy claqua nerveusement des mains et ouvrit la bouche pour parler, mais je lui signifiai impérativement de se taire. « Laisse-moi m'occuper de ça, » dis-je en m'approchant de Patty.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demandai-je. Elle sursauta violemment et mit un doigt en travers de ses lèvres. « Tu chasses le lapin ? » ajoutai-je en haussant la voix. Elle me fit comprendre avec des gestes furieux que j'avais à m'en aller. J'avançai de deux pas et m'assis auprès d'elle.

— « S'il te plaît, papa, » implora-t-elle. « Je fais un tour de magie, et ça ne marchera pas si tu restes là. »

— « Ça ne marchera pas de toute façon, » assurai-je. « Toute la magie s'est dissipée dans le coin quand je suis arrivé. »

Elle essaya de garder son calme. « S'il te plaît, papa, veux-tu me laisser ? *Papa, s'il te plaît !* »

C'était dur, mais je sentais que je devais agir ainsi. Je me levai, me penchai brusquement, l'attrapai et la mis sous mon bras. Je la transportai gigotante et braillante jusqu'au bungalow. « Désolé, mon bébé, mais je n'aime pas le petit jeu auquel tu t'amuses. »

Mon intention était de la confier à la garde d'Anjy pendant que j'irais récupérer nos mèches de cheveux (ce n'est pas que je croie à ces sornettes, mais j'appartiens à cette catégorie d'individus sceptiques qui ne passent jamais sous une échelle dans l'éventualité où il se produirait *tout de même* quelque chose), mais Patty se mit à crier et à mordre, nous accusant de tout gâcher et nous reprochant de ne pas l'aimer. « Je voudrais être morte ! Laissez-moi ! Laissez-moi seule ! » hurlait-elle, puis, nous échappant, elle se faufila sous le lit en criant : « Ne me touchez pas ! » Elle ressortit de l'autre côté et ses cris devinrent des hurlement affreux quand nous réussîmes à la coincer dans un angle de la cuisine.

Il ne nous fut pas facile de la maintenir. Sa crise nerveuse fut pour nous une épreuve épouvantable et ce ne fut qu'au bout d'une heure que ses cris déchirants se muèrent en faibles excuses inondées de larmes et en protestations d'amour mêlées de sanglots dans les bras de sa mère. Moi, j'étais couvert de contusions mais les plus douloureuses étaient celles que j'avais à l'intérieur. Je me faisais l'impression d'être un individu vil et méprisable.

Je retournai à l'arbre. Je fouillai dans la fente pour essayer de récupérer les cheveux mais ils avaient disparu. Mes doigts se refermèrent sur quelque chose de dur. Je tirai, me relevai et regardai ce que je tenais à la main.

C'était un jouet, un petit canoë de bois, long d'une vingtaine de centimètres. Celui qui l'avait fabriqué avait réalisé un travail exquis et admirable. Il avait été sculpté dans un morceau de cèdre, si habilement qu'en aucun endroit l'épaisseur de la coque ne dépassait trois millimètres. Il était d'une symétrie parfaite et merveilleusement peint de couleurs brillantes. Cela me parut être une peinture d'origine végétale, vraisemblablement fabriquée à partir de sucs végétaux extraits des plantes du marais qui poussaient tumultueusement autour de nous. Le plat-bord

était percé de plusieurs trous de la proue à la poupe, et trois bandes d'écorce brillante y étaient entrelacées. A l'intérieur se trouvaient quatre ergots de bois verticaux assujettis à la quille et percés à leur extrémité d'un trou apparemment destiné à recevoir quelque chose.

Perplexe, je regardai le petit canoë pendant plusieurs minutes, le tournant et le retournant dans mes mains, sentant sa douceur veloutée, étonné par sa délicatesse de forme et de proportions. Puis je le posai doucement sur le sol et tournai mon attention vers le mystérieux arbre.

Ses branches dépourvues de feuilles m'apprirent qu'il s'agissait d'un arbre mort. Je m'agenouillai et fourrageai plus longuement dans le trou entre les racines, mais j'eus beau tendre le bras, je ne rencontrai que le vide. Je me relevai et fis le tour de l'arbre. Une grosse branche basse se dressait à la verticale, parallèle au tronc, avant de se couder vers l'extérieur. Elle présentait de nombreuses marques et éraflures et l'écorce était arrachée par endroits. Je me hissai sur la branche et tendis le bras afin d'essayer de me hisser plus haut, mais il n'y avait rien où s'accrocher. Embarrassé, je regardai vers le bas et sursautai. Complètement invisible du sol, il y avait un orifice béant, un trou suffisamment large pour que l'on pût s'introduire à l'intérieur du tronc creux.

Je penchai la tête vers l'ouverture, et enserrai aussitôt la grosse branche entre mes cuisses pour éviter de dégringoler sur le sol. Car de ce trou montait vers moi l'odeur la plus pestilentielle qu'il m'ait été donné de sentir depuis que... depuis que Patty et moi...

Séleen !

Je sautai sur le sol et reculai de plusieurs pas. Le monde entier sembla soudain en harmonie avec ma répulsion et mon dégoût. La légère brise qui soufflait jusqu'alors était tombée, et le marais immobile était devenu subitement une peinture figée dans laquelle j'étais seul à me mouvoir.

Sans jamais quitter l'arbre du regard, je reculai pas à pas en tâtonnant derrière moi jusqu'à ce que ma main rencontre le mur du bungalow. Le regard toujours rivé au terrible trou entre les racines, je me glissai le long du mur jusqu'à ce que j'atteigne la porte de la cuisine. J'entrai, pris ma hache et ressortis aussitôt. La hache avait un fer lourd et tranchant, et cela me fit du bien de la sentir entre mes mains.

L'arbre était aux trois-quarts pourri, et le fer de la hache

mordit dans le bois presque sans bruit. *Han !* Quelle audace de la part de la vieille sorcière, pensai-je. Mais quel pouvait être son but en s'approchant si près de nous ? *Han !* Tout en frappant je me mis à prier pour que l'effrayante harpie essaie de combattre et de s'enfuir, afin de me donner l'occasion de l'abattre d'un bon coup de hache. C'était la première fois que l'instinct du meurtre me possédait, et je trouvai cela exaltant.

La lumière du soleil disparut, laissant l'air immobile et un peu plus chaud qu'auparavant. Du coin de l'œil, je pouvais voir l'arbre trembler à chaque nouvel assaut. Je frappais en grimaçant et je sentais mes lèvres trembler. Chaque centimètre carré de mon corps était trempé de sueur. Ah ! cette vieille garce voulait corrompre le jeune cœur candide de ma fille avec ses saletés ! *Han !* Encore trois ou quatre coups, et ce maudit arbre s'abattrait. Je me remémorai cette main décharnée aux ongles crochus touchant la chair de mon enfant, et je sentis tout mon corps se glacer. Je levai la hache et je l'entendis siffler dans l'air épais. J'avais mis dans ce coup la force de quatre, et je fus surpris par le peu de résistance qu'offrit l'arbre au fer de la hache, dont le poids m'entraîna sur le côté tandis que le tronc pourri s'abattait avec fracas. En basculant sur ses racines saillantes, il roula vers moi et me heurta à la cuisse alors que j'étais encore en déséquilibre, exactement comme s'il avait été une chose capable de volonté. Je fis un saut en l'air et retombai lourdement au bord du bayou, mais pendant les deux secondes que dura ma chute je ne quittai pas l'arbre du regard, prêt à bondir dès que je serais relevé sur ce qui en sortirait, quoi que ce fût.

Rien ne s'en échappa. Rien du tout. Le tronc creux ne recélait rien, sinon l'odeur du corps répugnant de la sorcière. Je demeurai allongé sur le sol, sans forces, la douleur et la réaction me faisant monter les larmes aux yeux. Et quand je relevai les yeux je vis Séleen — peut-être n'était-ce qu'une hallucination. Elle se tenait debout sur une éminence, de l'autre côté du bayou, et tandis que je la regardais elle se plia en deux avec un grand rire silencieux. Puis elle se redressa et leva une main, et au bout de ses doigts crochus je vis la petite mèche de cheveux. Elle rit à nouveau, toujours sans émettre un son. Je compris alors qu'aucun de mes gestes ne lui avait échappé — qu'elle était restée là à regarder en riant mon travail frénétique de destruction de l'arbre maudit. Je rampai dans sa direction mais elle était loin de moi et de l'autre côté du bras d'eau. En me voyant avancer,

elle tourna le dos, dégringola au bas du tertre et disparut dans la végétation du marais.

Je me remis sur mes pieds avec difficulté. En passant devant l'arbre abattu, j'aperçus le petit canoë. Je le ramassai, le mis sous mon bras et me traînai en clopinant jusqu'au bungalow. En gravissant la dernière marche du perron, je trébuchai et m'étalai. Ma jambe me faisait horriblement souffrir et ma tête tournait. Je n'eus pas la force de me relever.

Je me retrouvai à l'intérieur sans savoir comment j'y étais arrivé. Anjy m'épongeait le front et elle eut un petit rire nerveux lorsque j'ouvris les yeux.

— « Jon, Jon chéri, qu'est-ce qui est arrivé ? Qui est-ce qui t'a mis dans cet état ? »

— « Qui ?... Heu !... » dis-je d'une voix faible. « C'est un sacré imbécile... moi-même. » Je me mis debout et me retins à elle en chancelant. « Où est Pat ? »

— « Elle dort, » dit Anjy. « Jon, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ? »

— « Je ne sais pas, » dis-je doucement, tout en regardant par la fenêtre l'arbre abattu. « Anjy, la petite a pris ces cheveux qu'elle nous a coupés, y a vraisemblablement ajouté une mèche des siens et a enfoui le tout au pied de cet arbre que je viens de couper. Il... il me semblait important que cet arbre soit abattu, je ne saurais dire pourquoi... Il... Je suis allé là-bas aussitôt que Pat s'est tenue tranquille, mais les cheveux avaient disparu dans l'intervalle. Tout ce que j'ai trouvé, c'est ceci. » Je lui tendis le canoë.

Elle le prit distraitement. « Pat m'a tout raconté. C'est stupide, naturellement, mais elle m'a affirmé que depuis trois jours cet arbre lui parlait. Elle m'a dit qu'il chantait et qu'il jouait avec elle. Elle est persuadée que c'est un arbre magique. Elle m'a dit aussi qu'il lui avait promis un joli cadeau si elle plaçait dans un trou entre les racines trois mèches de cheveux appartenant à des personnes différentes, mais que la magie n'opérerait que si elle gardait le secret. » Anjy regarda le petit canoë et son front se plissa. « Apparemment, ça a marché, » murmura-t-elle.

Il m'était impossible d'ajouter quoi que ce soit sans parler de Séleen, et je ne voulais pas ajouter aux soucis d'Anjy. Aussi

lui tournai-je le dos et restai-je là à regarder le marais qui baignait dans une épaisse chaleur humide.

Derrière moi, j'entendis bouger Patty et je tournai la tête. Elle poussa un petit cri de joie en apercevant le canoë. « Mon cadeau ! Mon joli cadeau ! C'était *vraiment* de la magie ! » Anjy se pencha et lui donna la frêle embarcation.

Je réprimai difficilement l'impulsion qui me poussait à le lui reprendre. Puis je réfléchis et haussai les épaules. Le mal était fait puisque Séleen avait les cheveux.

C'est peut-être drôle, mais je crois bien que je cessai subitement d'être sceptique.

Le silence du marais fut soudain troublé par un grand froissement d'ailes. Je levai les yeux et aperçus une énorme quantité d'oiseaux de toutes les tailles imaginables, qui occultaient presque le ciel. Ils criaient, coassaient, gloussaient, caquetaient ou claquaient frénétiquement du bec. Je les regardai un long moment et sursautai lorsque je réalisai qu'ils allaient tous dans la même direction. L'air sembla s'épaissir lorsqu'ils eurent disparu. Anjy s'approcha de moi et mit sa main dans la mienne.

De ma vie, je n'avais vu pareille pluie, ni même imaginé que cela pût exister. Elle crépitait sur le toit, rebondissait en hauts geysers sur le perron, cisaillant les feuilles des arbres et fouettant le bayou miroitant. En quelques minutes, le marais fut transformé en une étendue de boue liquide, un cloaque que ridait un vent dément.

Anjy s'accrocha à mon bras. « Jon, j'ai peur. » Je la regardai et je compris que ce n'était pas la tempête qui avait fait pâlir ses lèvres et allumé des éclairs de terreur dans ses grands yeux. « Il y a quelque chose, là, dehors... qui nous *hait,* » murmura-t-elle.

Je m'écartai d'elle, décrochai un poncho et le jetai sur mes épaules. « Jon... tu ne vas pas... »

— « Il le faut, » dis-je sourdement. Je marchai jusqu'à la porte, hésitai, fis demi-tour et lui mis le revolver dans la main. « Tout ira bien, » dis-je, et je m'enfonçai dans la tempête. Elle n'essaya pas de me retenir.

Je savais où trouver la sorcière — où la trouver intacte. Cette tornade n'était-elle pas un effet de ses machinations ? Et je savais aussi qu'il était nécessaire que je l'atteigne vite, avant qu'elle ait pu utiliser cette mèche de cheveux. Pourquoi, et comment le savais-je ? Je l'ignore. Je continue encore à me le demander, car je n'ai toujours pas trouvé de réponse.

J'avançai en trébuchant et en pataugeant le long des bandes de terre ferme, guidé, je le pense, par ma haine. Après une marche de cauchemar qui me sembla durer une éternité, j'atteignis une éminence qui émergeait du marais. C'était un tertre rocheux à l'aspect tourmenté, plein de lézardes profondes et de trous. Je l'escaladai et, parvenu à mi-hauteur, j'entrepris d'en faire le tour. Bientôt j'atteignis une ouverture au fond de laquelle j'aperçus la lueur d'un feu de bois. Je rampai jusqu'au sommet de la pente rugueuse et regardai à l'intérieur de la caverne.

Elle était accroupie devant les flammes et marmonnait en serrant quelque chose contre sa poitrine desséchée. Le roc nous renvoyait l'écho de sa voix magnifique et haineuse — à moi et au bayou gonflé qui bouillonnait quelques mètres plus bas.

Elle frissonna lorsque mon regard se posa sur elle, comme si elle sentait ma présence, mais comme beaucoup d'autres animaux elle manquait de vivacité lorsqu'il s'agissait de regarder de bas en haut. Pendant un moment elle hésita, puis elle se tourna et se glissa hors de la caverne par un orifice latéral. De mon poste d'observation, je la vis descendre vers le bayou et je la suivis en demeurant sous le couvert des quartiers de roc qui se trouvaient de ce côté du tertre. Lorsque je m'immobilisai j'étais au bord de l'eau, séparé d'elle par un simple rempart de rocher de un mètre cinquante de haut. J'aurais pu alors l'atteindre aisément, mais je ne voulais rien tenter avant de savoir où elle avait dissimulé la mèche de cheveux.

Le vent s'enfla et sa plainte monta d'un octave. Les gouttes de pluie énormes se transformèrent en aiguilles dont je sentis la piqûre douloureuse. Séleen se déplaça légèrement et je dus m'aplatir contre le roc détrempé pour demeurer invisible. Je ne saurais dire combien de temps nous demeurâmes ainsi, séparés par une simple muraille de rocher, avec la haine qui s'étendait entre nous, presque tangible. Je me rappelle seulement la pluie battante, l'enfer hurlant du vent et le rude contact du roc déchiqueté, et aussi à un certain moment l'impact de quelque chose d'humide et de gémissant qui vint s'arrêter contre mon dos après avoir dégringolé la pente du tertre. Je demeurai paralysé d'horreur jusqu'au moment où je trouvai la force de me retourner et de regarder. C'était Patty.

Je la tirai un peu vers moi et l'abritai avec mon corps. Nous attendîmes jusqu'à ce que le vent perde lentement de sa force puis tombe complètement. Dans le calme relatif, nous n'enten-

dimes plus que le grondement du bayou en crue et le gloussement de Séleen.

— « Papa... » Patty était toute contusionnée et elle avait des coupures au visage et aux mains. « J'ai apporté mon petit bateau. » Elle le tendit faiblement.

— « Oui, chérie, bien sûr. Il est très joli. Patty... il n'est rien arrivé à ta mère ? »

— « Elle est là-bas, » murmura Patty. « Le bungalow a bougé, puis il s'est cou... couché sur le côté et les morceaux ont volé en l'air. Je n'ai pas trouvé maman, alors je suis venue ici. »

Je demeurai immobile, la respiration coupée. Je crois même que mon cœur s'arrêta de battre durant plusieurs secondes. Patty murmura : « Papa, j'ai mal partout, » mais ses paroles me parvinrent sans que j'y attache un sens particulier. Anjy... Elle se trouvait dans le bungalow lorsqu'il s'était écroulé, et elle gisait maintenant sous les ruines... Je laissai la haine enfler en moi et déborder en un flot sauvage.

Je me hissai jusqu'au sommet du rocher et regardai par-dessus. J'apercevais à peine la sorcière, mais elle était là. Elle bougeait et quelque chose dans le bayou semblait suivre le mouvement rythmique de ses bras, une horrible masse noire, visqueuse et tentaculaire. Séleen serrait entre ses griffes recourbées un petit canoë analogue à celui qu'elle avait déposé dans le trou de l'arbre à l'intention de Patty, et elle chantait :

O Araignée d'Eau, ô ma Sœur,
Ces étrangers font mon malheur.
J'ai un joli cadeau pour toi,
Puissante Araignée, aide-moi.

Si cette Anjy n'est pas noyée,
Alors bois son sang, Araignée.
L'enfant est jeune, elle a bon cœur,
Tue-la très vite, et sans douleur.

Quant à l'homme qui me tourmente,
Que sa mort soit lente, très lente.

Puis Séleen se pencha en avant et jeta le canoë dans l'eau noire bouillonnante. Nos cheveux étaient attachés à l'intérieur.

Ensuite, tout se passa très vite. Je quittai ma cachette et

m'approchai rapidement de la sorcière, suivi de Patty qui avait tout vu et tout entendu. Mais quelque sens mystérieux dut avertir Séleen car elle regarda par-dessus son épaule déjetée, me vit, et sauta dans le bayou à l'instant précis où j'allais l'atteindre. Je heurtai violemment le rocher et la dernière chose que je vis, ce fut l'éclat maléfique de son œil unique dont le regard était dirigé droit sur ma face.

Lorsque je revins à moi, Pat était assise en tailleur et tenait ma pauvre vieille tête sur ses genoux. Le ciel s'était tellement obscurci que je distinguais à peine les contusions et les coupures sur son visage. Ma position était on ne peut plus inconfortable, car pour me faire revenir à moi, la chère enfant ne trouvait rien de mieux que de me secouer frénétiquement la tête dans tous les sens. Les os de mon cou craquaient et je suis sûr qu'on devait les entendre depuis Scranton, en Pennsylvanie. J'essayai de dire quelque chose mais tout ce que je pus émettre fut une sorte de croassement.

— « Oh ! papa, tu es réveillé ! » Elle lâcha miséricordieusement mes oreilles déchirées et le monde cessa aussitôt de tournoyer autour de moi.

— « Qu'est-ce qui s'est passé ? » gémis-je en redressant à demi la tête. Elle fut si ravie de me voir bouger qu'elle retira ses jambes de sous ma nuque, ce qui fait que lorsque la douleur me força à rejeter la tête en arrière je me cognai contre le roc, m'étourdissant à demi.

— « Oh ! excuse-moi, papa chéri. Mais il ne faut pas que tu restes allongé comme ça. Il *faut* que tu te relèves. »

— « Euh... Pourquoi ça ? »

— « Parce que j'ai faim. »

Je m'arrangeai cette fois pour m'asseoir. La mémoire me revint d'un seul coup et le choc fut si violent que la douleur physique n'eut plus la moindre importance. « Patty ! Vite ! Il faut que nous retournions au bungalow. »

Elle commença à se plisser. Je tentai de lui faire une petite grimace et elle essaya de me la rendre, et je crois que le spectacle de ce petit visage meurtri et ridé fut la chose la plus bouleversante que j'aie jamais contemplée. Je me mis debout en oscillant, et Patty en fit autant. Appuyés l'un sur l'autre, nous nous mîmes en marche.

Nous dûmes nous frayer un chemin à travers des arbres et des bosquets ravagés qui donnaient une configuration nouvelle au paysage, escaladant des troncs abattus et écartant des branchages qui nous giflaient au passage. A un moment, Patty glissa et, en tendant vivement le bras pour la retenir, je heurtai le petit canoë qui tomba de sa main. Elle s'arrêta net puis se précipita pour le ramasser en s'exclamant : « Papa ! Tu devrais faire attention ! »

Je grommelai quelque chose d'indistinct. Ce jouet était la dernière chose au monde que j'aurais voulu voir. Puis je me rappelai ce qu'Anjy avait dit — qu'elle pouvait le garder si elle voulait. Lorsqu'elle le laissa choir une nouvelle fois un peu plus loin, je le ramassai et le lui tendis. Elle me l'arracha des doigts.

Remarquant alors seulement la mèche de cheveux qui était attachée à l'intérieur du canoë, je lui demandai : « Patty ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « C'est ce qui était dans le trou au pied de l'arbre, bêta ! »

— « Mais comment... ? Où... ? Je pensais... »

— « J'ai fait un tour de magie, » dit-elle d'une voix catégorique. « Maintenant, s'il te plaît, papa, ne restons pas là à bavarder. Il faut que nous retournions au... tu sais ce que je veux dire. »

Si vous le voulez bien, je n'entrerai pas dans le détail de notre randonnée à travers les arbres abattus et les débris de végétation détrempés, qui nous amena chancelants et exténués jusqu'à l'amoncellement de planches brisées et de moellons qui avait été le bungalow — ni ne vous raconterai comment nous retrouvâmes Anjy coincée dans l'angle formé par deux solides madriers mortaisés qui avaient résisté à la catastrophe. Ce que je ressentis quand je soulevai son corps flasque recouvert de gravats et quand j'embrassai ses lèvres exsangues, c'est un souvenir qui m'est personnel. Et ce que j'éprouvai quand je sentis que ses lèvres me rendaient mon baiser — oh ! si faiblement et si tendrement — cela aussi n'appartient qu'à moi.

Nous nous reposâmes pendant les cinq jours suivants, pendant lesquels je construisis un abri de fortune et récupérai ce que je pus parmi les décombres, en particulier des conserves et une canne à pêche. Cet accessoire s'avéra totalement superflu car il est inutile de dire que nous haïssions férocement la pêche après ce qui était arrivé. Et quand le calme fut un peu revenu dans nos esprits, je m'attachai à extraire de Patty sa partie de l'histoire. En vérité, je n'obtins d'elle que des informations fragmentaires, et

seulement après avoir posé une multitude de questions se recoupant l'une l'autre. En définitive, je pus reconstituer à partir de ses réponses une succession cohérente d'événements dont l'enchaînement est le suivant :

Elle avait naturellement observé la scène étrange qui s'était déroulée sur le tertre rocheux à proximité du bayou, et qui plus est, avec son mysticisme enfantin, elle l'avait comprise. Du moins, son explication est-elle meilleure que toutes celles que je pourrais imaginer. Patty était persuadée que l'Araignée d'Eau qui nous avait attaqués était envoyée par Séleen, par celle qu'elle avait baptisée la « Sorcière des Profondeurs ». « Elle avait déjà essayé, papa, j'en suis sûre, mais elle n'avait rien d'assez fort à placer dans le canoë. » J'ignore ce qu'elle avait pu utiliser — peut-être des mouches, ou des grenouilles, ou des écrevisses. « Il lui fallait quelque chose de nous pour réussir sa magie, et elle s'est servie de moi pour l'obtenir. Son intention était de mettre la mèche de cheveux dans le canoë et de le jeter à l'eau. Si l'Araignée l'attrapait, alors elle nous attraperait aussi. »

Quand j'avais bondi sur la vieille pour essayer de la saisir, il n'était resté à Séleen qu'une possibilité de s'échapper : en sautant dans le bayou. Pat, pour sa part, ne nous regardait ni l'un ni l'autre. Ses yeux étaient fixés sur le petit canoë. Elle ne cessa de prétendre qu'elle avait réussi à le rattraper au moyen d'une branche, mais pour ma part je suis persuadé que la petite idiote sauta dans l'eau pour le récupérer. « Il y avait un de ces gros troncs de cyprès tout près, et il avait presque attrapé le canoë. J'ai vraiment eu du mal à mettre la main dessus la première. »

Je ne doutai pas une seconde que cela fût vrai.

« Tu sais, » dit-elle d'une voix pensive, « j'étais furieuse contre cette vieille Sorcière des Profondeurs. C'était une méchanceté qu'elle voulait nous faire. Alors, je lui ai rendu la pareille. J'ai pris la chose la plus dégoûtante que j'ai pu trouver, aussi moche et aussi répugnante qu'elle. C'était vraiment une bête horrible, tu sais. Je l'ai attachée dans mon canoë avec un de tes lacets, papa, et puis je lui ai chanté :

La Sorcière et toi, c'est pareil.
Tu ressembles à la sale vieille. »

Elle me montra plus tard quelle sorte de créature elle avait attachée à son petit bateau vaudou. Les gens du cru l'appellent

« diable de vase », mais son nom savant est « ménopome ». C'est certainement la bête la plus horrible de la création. C'est une variété de salamandre aquatique dont la longueur varie de huit à quarante centimètres. Elle a un corps poreux avec, à la hauteur du cou, deux hideuses protubérances de chair à l'aspect déchiré et torturé, vestiges des branchies qu'elle possède lorsqu'elle se trouve à l'état de têtard. Cette créature donne l'impression d'être affligée de blessures saignantes et inguérissables. Elle possède des pattes garnies de doigts et a des yeux noirs minuscules, en boutons de bottine. En ce qui concernait la sorcière Séleen, on ne pouvait trouver de meilleur substitut.

« Après ça, » dit Patty avec satisfaction, « j'ai chanté la même chanson que la sorcière :

O Araignée d'Eau, ô ma Sœur,
Ces étrangers font mon malheur.
J'ai un joli cadeau pour toi,
Puissante Araignée, aide-moi.

» Les autres vers ne valaient rien, » affirma Pat d'une voix catégorique, « et il me fallait réfléchir vite afin d'en trouver d'autres. Alors je me suis servie de la première chose qui m'est venue à l'esprit. C'était une formule que j'avais lue sur les enveloppes de ton courrier, papa, et c'était un peu idiot. »

Elle n'ajouta rien sur le moment.

Mais je me rappelle parfaitement le jour où elle vint tranquillement me chercher pour me montrer un tronc de cyprès flottant au fil du bayou, car ce fut ce jour-là que Carson arriva de Minette à bord d'un puissant canot à moteur afin de se rendre compte si nous avions survécu à l'ouragan : ce fut exactement six jours après la tornade. Après s'être assurée que sa mère n'était pas dans le voisinage immédiat, elle me prit par la main et me conduisit au bord de l'eau. « Papa, » recommanda-t-elle, « il ne faut pas parler de ça à maman. Elle serait bouleversée. » Puis elle tendit le doigt.

Trois ou quatre branches noires tordues émergeaient de l'eau trouble, et je les regardai pendant qu'elles se soulevaient doucement. Un énorme tronc de cyprès, le plus gros que j'aie jamais vu, se mit à rouler lentement. Coincé dans ses tentacules visqueux et dégouttants de vase noire, il y avait... *quelque chose.*

Séleen n'avait pas voyagé confortablement, emprisonnée comme elle l'était dans les branches noueuses de l'Araignée d'Eau, en compagnie d'une multitude de petits vairons et d'écrevisses.

Patty la regarda d'un œil critique tandis que mon estomac se retournait pour finalement venir se loger entre ma colonne vertébrale et la peau de mon dos.

« Elle n'est pas belle *du tout* ! » s'exclama ma fille chérie. « Elle est encore plus dégoûtante qu'un diable de vase ! »

Tandis que nous retournions vers notre abri de fortune, elle se mit à babiller d'une voix enjouée : « Tu sais, papa, c'était vraiment de la bonne magie. Je pense que mes vers n'étaient guère meilleurs que ceux de la sorcière, mais le principal, c'est que ça ait marché, pas vrai ? Est-ce que tu riras si je te les récite ? »

Je lui assurai que je n'avais pas la moindre envie de rire.

— « Eh bien, » dit Patty d'une voix timide, « voilà ce que j'ai dit :

Tue la Sorcière, ô Araignée,
La Sorcière des Profondeurs.
Si dans cinq jours, à la même heure,
On n'est pas v'nu la réclamer,
Fais-en retour à l'envoyeur. »

Ma fille est comme ça.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : The hag Seleen.

PIERO

PROSPERI

La dernière volonté

Quoique encore très jeune — il est né à Arezzo (Toscane) en 1945, — Piero Prosperi, qui se destine en fait à la carrière d'architecte, est cependant l'auteur d'un assez grand nombre de récits de science-fiction, dont le premier remonte à 1960. Des traductions de quelques-uns d'entre eux ont été publiées en Belgique, au Japon et en France. C'est ainsi qu'on a déjà pu lire deux de ces récits dans la vaillante revue Mercury, *aujourd'hui disparue, et deux autres,* Un prototype de cauchemar *et* Le capitaine Disraeli, *dans les pages de notre* Fiction Spécial nº 6, *consacré, on le sait, à la science-fiction italienne. Comme beaucoup d'auteurs de science-fiction, Piero Prosperi s'est d'abord laissé prendre aux charmes du* space-opera, *avant de connaître une période sociologique, dont il dit que c'est celle qu'il préfère. Quoi qu'il en soit, deux thèmes — les univers parallèles, la dilatation et la contraction spatio-temporelles — gouvernent quasi constamment nombre de ses récits. Ce sont eux que le lecteur retrouvera de nouveau à la fin de* La dernière volonté.

R.S.

LA porte s'ouvrit.
Derrière, des visages odieux, bien connus.
— « C'est l'heure ! » dit Cornival.

Athan lui cracha au visage, rageusement.

« *Enfin,* » pensa-t-il, cependant qu'il roulait à terre sous les coups des électro-fouets. « *Enfin, ça y est !* »

L'attente allait cesser. La mort à petit feu touchait à son terme.

Finie, cette agonie, cette attente obsédante. L'ordre de surseoir à l'exécution n'est pas venu. Il ne viendra plus.

Athan se releva, en léchant le sang qui coulait de sa lèvre fendue. « *Cornival, vieille vache, c'est la dernière fois que je vois ta sale gueule.*

Voici tout de même ce fameux jour. J'avais un peu peur qu'il n'arrive plus. Renvois, sursis... Tout cela ne fait jamais que prolonger la souffrance. »

Fini, ce monde abominable et terrible. Ce monde qui toise avec mépris, mais en tremblant un peu, ceux qui ne sont pas comme les autres, ceux qui ne se résignent point à faire partie du troupeau... Ceux qui tiennent à dire ce qu'ils pensent.

Bien sûr, ça ne pouvait guère finir autrement. Ceux qui ne sont pas capables de s'intégrer à la société doivent disparaître. Pour le bien de ladite société.

Athan regarda un à un les visages qui l'entouraient. Ses geôliers, ses tortionnaires. Ceux-là même qui l'avaient persécuté durant ces trois longues années de prison.

Mais c'était bien fini maintenant. Finis, les sévices, les sarcasmes, les vexations. Finis, les électro-fouets.

Le couloir s'étendait devant lui, dans la pénombre, et semblait se perdre dans les noirs méandres du néant. Il regarda encore une fois ses gardiens d'un air de défi.

Puis il les suivit.

La lumière qui filtrait des fenêtres percées au sommet des murs était livide, amorphe. Dehors, un ciel sans soleil, pareil à une chape de plomb.

Athan suivait le couloir au rythme du pas cadencé de ses geôliers. Il regardait droit devant lui, s'efforçant de ne penser à rien, de faire abstraction de ce monde, de la réalité.

Pourtant, un flot de pensées tourbillonnait sous son crâne. Sou-

venirs sans fin, à la chaîne. Souvenirs qu'il ne parvenait jamais à refouler dans les limbes de l'oubli.

Jusqu'aux froides et grisâtres murailles de la prison qui éveillaient en lui mille échos, mille sentiments contraires, le souvenir de ces mille jours d'inaction, toujours semblables et toujours différents, avec leur alternative d'espérance et de découragement.

De temps en temps, du plus profond de l'inconscient de ses pensées, l'espoir affleurait encore, ténu, inavoué, presque absurde.

Et il le repoussait. Il craignait de s'y abandonner, de lui lâcher la bride.

Il marche, il marche dans le couloir mal éclairé, interminable antichambre de la mort. Il continue de marcher, seul avec ses pensées.

Et, de nouveau, les souvenirs. Un cycle infernal, auquel on ne peut échapper. Impossible de n'y point penser.

Les images les plus dissemblables, liées ensemble par le fil mince et tenace du Destin.

Le procès. L'avocat d'office. Les regards du public braqués sur lui, perçants comme autant d'aiguilles, accablants comme une marque d'infamie.

— « Je requiers la peine de mort. »

Il va de l'avant, toujours de l'avant, accompagné de ces pas lancinants comme une malédiction. Là-bas, tout au bout, on distingue maintenant quelque chose.

Une porte. *La* porte.

Le couloir va s'achever. Tout va s'achever.

« Adieu Cornival, Jenkins, Saaron, bande de salopards, bourreaux légaux ! Bientôt, vous ne pourrez plus rien me faire.

On est arrivés. »

Ils entrèrent. La couchette métallique se détachait, sinistre, au centre de la petite pièce. La lumière était faible, les murs nus et gris. Sauf celui du fond où couraient, entrelacés, les fils et les bobines d'appareils reliés à la couchette.

Il n'opposa aucune résistance tandis qu'ils le faisaient s'étendre, cependant qu'ils lui assujettissaient le casque sur la tête, les bracelets aux poignets. Il entendit distinctement le bruit des pas de Saaron qui se dirigeait vers le tableau de commande.

Il fixait le plafond, mais il pouvait imaginer les mouvements de

l'homme, là-bas, au fond de la pièce. Il comprit qu'il était sur le point d'abaisser la manette.

Et il espéra seulement qu'il n'y aurait ni panne ni anicroches.

« *Vas-y, Saaron !*

Courage, baisse la manette !

Courage ! Rien qu'un petit geste...

Fini de me tourmenter, Saaron. Baisse-la donc ! »

L'homme abaissa la manette, lentement.

« *Ça y est !* » se dit Athan.

Il chercha le regard de Cornival, mais il n'eut point le temps de le narguer d'un air de triomphe. Car, au même instant, tout s'éteignit autour de lui.

Il se sentit couler à pic dans un océan feutré de silence et de néant.

« *Vous ne pouvez plus rien me faire maintenant,* » pensa-t-il de nouveau.

« *Vous m'avez tourmenté trois années durant. Mais pour ce qui est de ma mort, non, vous n'arriverez point à me la rendre pénible. La dernière volonté d'un condamné à mort est sacrée. Et c'est bien ce qui me console de tout.* »

De nos jours, la Science peut faire des miracles. Elle *fait* des miracles.

Quand un individu doit être supprimé, peu importe la manière dont il meurt.

L'essentiel, c'est qu'il disparaisse.

Voici encore que le néant l'entoure, le gouffre illimité de l'*inter-continuum.* Cornival, la prison, les juges, le monde qu'il avait connu, tout cela était loin, très loin, séparé de lui par un abîme. A jamais.

Ce qui gisait là, rigide et froid, sur la couchette métallique n'était plus son corps. Son esprit, libre de toute attache charnelle, voguait dans un océan de ténèbres, vers son ultime destination.

Peu importe comment meurt Starren Athan. L'essentiel, c'est qu'il débarrasse de son incompatible présence le monde « programmé » du XXVIIe siècle.

Le but est proche, maintenant.

Il sentit la présence de son nouveau corps. Et il ne tenta même pas de n'y point entrer. Il savait bien que c'était impossible.

Il commença de pénétrer dans sa nouvelle dépouille... Le corps dans lequel il allait lui falloir mourir.

La mort d'un grand de ce monde, voilà ce qui lui restait encore. Ce que la Science rendait possible et que les hommes ne lui avaient point refusé. Sa dernière volonté.

La connexion avait réussi, il en était sûr.

Ce fut à cet instant que l'espoir, violent, irrépressible, le submergea.

Il était parvenu à le contenir jusqu'à cette minute, mais maintenant il sentait bien que ce n'était plus possible. Et il s'y abandonna craintivement, se laissa bercer.

L'espoir. Peut-être bien que ses bourreaux s'étaient trompés. Ils avaient exaucé sa requête et transféré son esprit dans ce corps, certains qu'ils étaient que ledit corps ne s'en tirerait pas non plus.

Mais ils s'étaient peut-être tout de même trompés. Peut-être qu'Athan réussirait à survivre.

Le corps dans lequel il entrait à présent était celui d'un homme accablé par des années d'inaction et de maladie, d'un homme dont la volonté de fer avait été minée par une longue suite d'humiliations, de regrets. D'un homme qui ne pouvait seulement que désirer la mort.

Mais l'esprit d'Athan aspirait à la vie.

Peut-être parviendrait-il à s'y raccrocher. Peut-être suffirait-il de le vouloir vraiment. Peut-être la vitalité de son « moi » pourrait-elle redonner quelque énergie à ce corps et prolonger cette vie qui tendait à s'éteindre.

Il aurait alors pu faire renaître cet homme qu'il venait de devenir, de remplacer. Changer la face du monde. Changer le cours de l'histoire.

« *Ça y est.* »

Dès qu'il eut pleine conscience du corps dans lequel il était entré, la souffrance l'assaillit. Ce corps était en agonie, à toute extrémité.

Il s'en était douté, mais n'avait jamais imaginé que cela fût aussi terrible. Aussi inéluctable.

Un effort de volonté...

Non, non. Tout était déjà inutile. Rien ne pourrait plus redonner un semblant d'énergie à ces membres dont la vie s'échappait.

Non, tout compte fait, ils ne s'étaient pas trompés. Ils savaient bien qu'il n'aurait rien pu faire, que tout se serait passé comme cela devait se passer.

La souffrance le submergea de nouveau. Et, de nouveau, il la ressentit au maximum. Mais il ne cria pas car jamais, au grand jamais, il n'aurait pu trouver la force de crier.

L'espoir s'évanouissait lentement en lui, dans son « moi » qui agonisait en même temps que son nouveau corps.

Rien, rien à faire. Plus de vie. La mort d'un grand de ce monde, et c'était tout.

Il ouvrit les yeux, dans un ultime effort qui lui coûta ce qui lui restait de forces. Puis il tenta vainement de mieux distinguer les visages embrumés qui l'entouraient. Cependant, pour aussi flous qu'ils fussent, il les reconnut.

Ils étaient tous là, à son chevet, comme sur les vieilles estampes, tels que le disaient les documents historiques. Le docteur Antommarchi, à sa droite. Le général Bertrand ; Marchand, le valet de chambre ; l'abbé Vignali. Et il y avait aussi la petite fille de Bertrand qui pleurait, le visage enfoui dans les couvertures.

Maintenant, maintenant tout était bien fini.

Antommarchi releva la tête.

— « Messieurs, Napoléon est mort, » dit-il.

Traduit par Roland Stragliati.
Titre original : L'ultimo desiderio.

Robert Silverberg

l'homme dans le labyrinthe les masques du temps

Richard Muller, émissaire des hommes auprès d'une race étrangère est revenu de ce premier contact avec un douloureux sceau psychique et s'est réfugié, seul, dans l'énigmatique et mortel labyrinthe de la planète Lemnos...

Vornan-19, émissaire de l'avenir auprès des humains de l'an 1998 a surgi entièrement nu, entre ciel et terre, à Rome, au soir de Noël. Aussitôt, une religion est née. Aussitôt, il s'est trouvé des hommes pour comprendre que l'Histoire tout entière était menacée...

Deux histoires à la fois proches et différentes l'une de l'autre sur le temps et sur l'espace, sur deux êtres solitaires dont dépend le sort de la planète.
Deux romans majeurs qui consacrent un talent majeur.

EDITIONS OPTA



ub du livre d'anticipation

24 rue de Mogador, Paris 9°

Tél. 874.40.56

Un volume de 460 pages, relié pleine toile fuchsia avec fers or. Garde originale et illustrations de Siudmak.

Prix : 36 F

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

VENDS par coll. ou titres séparés : *Rayon Fantastique* nos 57, 63, 71 et 97 à 124. *Planète* ancienne édition nos 12 à 18 et 26. *Fiction* nos 63, 94, 100, 123, 170, et Fiction Spécial no 8. *Les premiers hommes dans la Lune* de Wells. RECHERCHE au CLA trilogie *Fondation* (possibilité d'échange avec les nos précédents). Faire offre à M. BARBIERI Jacques, 71 av. Sainte-Marguerite, 06 - NICE.

RECHERCHE, *Rayon Fantastique* nos 1, 3, 5, 7, 9, 18, 39, 93, 98, *Fiction* no 23, *Satellite* nos 13, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 25. OFFRE, *Rayon Fantastique* nos 2, 8, 13, 14, 21, 25, 27, 28, 30, 31, 40, 49, 52, 58, etc. *Présence du Futur* nos 18, 20, 25, 35, 49, 73. *Fiction* 71, *Satellite* 7. Ecrire DOFFING C., 12 rue du Calvaire, 6200 GOSSELIES (Belgique).

Fans de Marseille êtes-vous prêts à collaborer activement à un fanzine ? « La Clef d'Argent » cherche à former une nouvelle équipe. Auteurs, abonnés, lecteurs, prenez ou reprenez contact : de profonds bouleversements sont en cours. Patrick NOEL, Cité U Gaston Berger, rue du 141e-RIA, Chambre 602 MARSEILLE 3e.

VENDS au plus offrant état neuf, *Rayon Fantastique* nos 1, 5, 12, à 14, 17, 19, 20, 22, 24, 25, 27, 32, 33, 37, 40, 47, 49 à 76, 79 à 81, 83 à 85, 87 à 105, 107 à 110, 112 à 114, 116 à 119, 121, 124, *Galaxie* ancien, année 1954, nos 10 à 13 et complet jusqu'au no 65 (1959), *Galaxie spécial* 1 à 7 et no 9, *Satellite* nos 1 (1958) au 46 (1962). *Satellite spécial* nos 4, 5, 14, 15, 19, 20, 40 bis, 46 bis. *Galaxie* complet depuis le no 1 (1964). Ecrire à GUY Jacques, 143 rue Oberkampf, PARIS 11e.

VENDS, *Planète* première édition nos 1 à 7 et no 11. Faire offre : Mme POUGET, 3 allée Brémontier, 91 - MONTGERON.

VENDS, *Fleuve Noir, Rayon Fantastique, Fiction, Galaxie,* S.F. Albin Michel, *Planète, Plexus*... Divers. Plus 350 ouvrages. Liste sur demande à R. BURET, 26 av. B.-Palissy, 92 - SAINT-CLOUD.

FUTUROPOLIS, 130 rue du Théâtre, Paris 15e, la boutique de la bande dessinée, ouvre une section *littérature fantastique* et de *science-fiction* et une section *cinéma* (livres, revues et fanzines, press-books, photos). Catalogue début janvier.

ACHETONS tous livres, revues et documents relatifs à la *science-fiction* et au *fantastique*, en *littérature* et au *cinéma*. Ecrire à FUTUROPOLIS, 130 rue du Théâtre, PARIS 15e, le spécialiste de la bande dessinée.

VENDS au plus offrant C.L.A. no 3 : *Demain les chiens*, no 4 : *Le monde du Non-A*, no 5 : *La nuit du jugement*, état neuf. Faire offre à Mme PEU-DEPIECE, 9 rue Deménitroux, 94 - CRETEIL. Tél. 607.81.20 de 9 h à 17 h.

ACHETERAIS si état acceptable, illustrés suivants : *Robinson, Hurrah, Aventures, L'Aventureux, Jumbo*. Faire offre chiffrée à Pierre PEDINI, 10-1 Cité du Calvaire, 14 - COLOMBELLES.

« ANTICIPATION, FANTASTIQUE, BANDES DESSINEES » Librairie Lutèce : 29 rue Monge, PARIS 5e. Vente par correspondance, catalogue gratuit.

VENDS au plus offrant collection complète *Fleuve Noir Anticipation* nos 1 à 425. *Planète* ancien nos 1 à 39 et 41. Ecrire à FICTION no 28.715.

MILDRED

CLINGERMAN

Les oiseaux ne savent pas compter

CHACUN a sa manière de souffrir de la gueule de bois. Le mari de Maggie avait pour habitude d'agir comme si de rien n'était. Il allait même jusqu'à nier, si on l'interrogeait, qu'il eût quoi que ce soit. Maggie n'aurait jamais songé à priver Mark de ce moyen héroïque de sauver la face, mais elle avait remarqué qu'en de telles occasions la voiture familiale semblait nécessiter un bricolage inhabituel, obligeant Mark à s'étendre dessous pendant des heures. Maggie elle-même dédaignait de tels subterfuges. C'est pourquoi, immédiatement après le petit déjeuner, le matin qui suivit la réception, elle se coucha dûment munie de doses massives de cachets, d'un livre ennuyeux et, comme compagnie reposante, de Gomez le chat.

L'installation d'air conditionné vibrait d'une façon accueillante dans la chambre à coucher assombrie, les rideaux flot-

taient dans le courant d'air, et Maggie, retirant tout sauf sa combinaison, grimpa avec satisfaction dans son lit. Le livre s'intitulait *A la chasse de nos amis à plumes avec un appareil photo.* Maggie, qui ne connaissait rien ni aux oiseaux ni à la photographie, le commença dans l'espoir qu'il aurait un rapide effet soporifique.

Elle avait du mal à s'endormir depuis quelque temps. C'était bête de sa part de se laisser effrayer par des ombres... ou le plus souvent par un *manque* d'ombres. Mais comment expliquer son sentiment de malaise à Mark ou à quiconque ? A un moment, hier soir, à la réception, elle avait failli demander secours à ses amis, ou même simplement de la sympathie — la conversation avait tourné sur les fantômes et les maisons hantées — mais heureusement elle s'était arrêtée à temps. Toute l'histoire était trop nébuleuse pour qu'on pût en parler. Dès le début, Mark avait parlé d'hallucinations, en riant quand elle parlait, avec effroi, de ce *quelque chose* qui la regardait dans la salle de bains, la suivait dans la chambre à coucher, puis l'observait dans la cuisine tandis qu'elle pelait les pommes de terre. Quand Mark lui avait demandé si, pour l'amour du ciel, elle croyait qu'il y avait de la place dans la minuscule cuisine pour un observateur secret, Maggie s'était tue. Pour rien au monde elle ne voulait encourir ses éclats de rire ravis (elle l'entendait d'ici) en répondant à cette question.

« Si j'avais dit : *au-dessus du réfrigérateur,* » pensa-t-elle à moitié somnolente, « j'en aurais entendu parler toute ma vie. »

... L'instinct de la chasse est profondément ancré chez l'homme. Mais il n'est plus nécessaire de chasser pour se nourrir ; prenez un appareil photo pour traquer votre proie. D'ailleurs le vrai chasseur depuis le temps de l'homme des cavernes a toujours été l'artiste qui traque et enregistre la beauté... Donnez à vous-même et à vos enfants la joie de la chasse, en satisfaisant cet instinct primitif avec une arme sans danger. Patience... ne molestez pas les nids... habitat naturel... construisez-vous une cachette... patience... surprenez-les à l'heure de la becquée... à la saison des amours... se battant... patience... temps de pose réduit... patience.

Maggie s'endormit.

Quelques instants plus tard, elle se réveilla pour trouver Gomez le chat assis sur son estomac. Bons amis, elle et Gomez se regardèrent gravement. Gomez, conscient d'attirer toute son attention, secoua la tête avec coquetterie.

— « Tu m'as réveillée, » accusa Maggie.

— « *Mmm-ô-rannnkk ?* » Ce miaulement tri-syllabique était

censé représenter un appel irrésistible incitant Maggie à se lever pour lui donner à manger.

— « Zut et flûte, » dit Maggie doucement sans bouger. Gomez marcha lourdement vers son menton.

« Bon, *bon,* » marmonna Maggie. « Mais arrête de te tortiller. Un matou ne se tortille pas comme... »

Maggie et Gomez s'immobilisèrent brusquement en fixant quelque chose près du plafond.

« Tu l'as vu aussi ? » demanda Maggie en roulant des yeux comme des billes, ce qui eut pour effet de terrifier Gomez. Il amorça un repli stratégique — sautant du lit, trébuchant sur les chaussures, roulant sur le bureau, et tombant enfin dans le couvercle de la machine à écrire portative, son endroit préféré pour dormir. Il se recroquevilla tout au fond, ne laissant dépasser qu'une oreille dentelée en guise de radar pour détecter le danger éventuel.

« Quel chat courageux et flegmatique, » lui lança Maggie. Elle s'appuya sur ses coudes pour fixer un coin du plafond, ses yeux se déplaçant lentement en suivant le lent mouvement qui se produisait là-haut. Mais était-ce un mouvement ? A dire vrai, ce n'en était pas exactement un. Seulement une imperceptible variation de la lumière dans la pièce. C'était tout. Le plafond était nu et vide. Peu à peu le tumulte dans son cœur cessa. Maggie aperçut son visage dans la glace — il était d'une intéressante pâleur.

« C'est une question de miroirs, Gomez, et personne n'a peur d'un miroir. Une voiture est passée, ou un nuage. Prenez un nuage, un miroir, une gueule de bois, mélangez... Attends un peu. Je viens de penser à quelque chose. »

Gomez attendit, se détendant légèrement dans son couvercle trop étroit. Maggie s'assit en tailleur sur le grand lit et essaya de retrouver un souvenir fugitif.

Des visages blancs... des tentes... un carnaval... ah ! oui, la femme araignée ! C'était une des premières fois que je sortais avec Mark, et il a été très impressionné parce que je n'ai pas été trompée par l'illusion une seule minute. Là, dans la tente, derrière une corde tendue, était assise une énorme araignée poilue avec une tête de femme. La tête tournait, riait et parlait avec le public. mais me lança des regards furieux quand je commençai à expliquer à Mark l'agencement des miroirs. C'était très simple et plutôt évident, mais pas pour Mark, ni pour la plupart des gens. Après, en buvant une tasse de café, je lui ai expliqué fièrement

que les représentations de magie, les trucs de pickpocket, et tous ces trucs-là m'ennuyaient toujours parce que je les éventais sans difficulté et que la façon de regarder ne devait pas être de face, mais d'une manière curieusement oblique, la tête penchée. Mark m'a pris la main et a dit quelque chose à propos d'une femme fofolle qui passe sa vie à regarder les choses de travers et à y voir trop clair.

C'est bien agréable, les souvenirs d'amour, pensa Maggie, mais je perds le fil de ma pensée... Ah ! oui, et puis pendant la guerre, il y avait le général au camp d'entraînement de Mark — le général qui semblait totalement dépourvu de ma faculté de vision — qui était venu vérifier les tranchées camouflées des bleus. Mark me l'avait décrit. Le vieux les avait tous engueulés en les traitant d'idiots congénitaux incapables de camoufler une puce, et puis en plein devant toute la compagnie, tout en continuant à maudire l'inefficacité de leurs efforts de camouflage, il était tombé tout droit dans un des trous cachés et s'était cassé une jambe. Alors... ?

Maggie s'étendit sur le lit. Son esprit se reporta à la réception de la veille au soir. Quelqu'un avait dit ou fait quelque chose qui lui semblait important, mais qui lui échappait maintenant. Qu'était-ce ? La réception avait été agréable. Pas de détraqués, pas de névrosés, pas de fâcheux. Le célibataire estival avait voleté de fleur en fleur comme une grosse abeille bourdonnante, et avait failli rater son atterrissage sur la blonde. Un jeune homme d'une gaieté un peu artificielle avait expliqué à Maggie combien sa première femme était une garce tout en fixant d'un œil plutôt maussade sa deuxième femme. On avait parlé de fantômes, de religion, de soucoupes volantes, et surtout d'amour. Tout le monde s'était prononcé fortement en faveur des anges et de l'amour. L'ingénieur des fusées croyait passionnément aux soucoupes volantes, mais... *Voilà ce qu'elle cherchait !*

Il avait dit : « Maggie, tu es bête et touchante de croire en un *deus ex machina* extra-terrestre qui viendrait sauver la civilisation. As-tu jamais pensé que d'un point de vue sentimental nous ne les touchons pas du tout ? As-tu jamais regardé des fourmis se débattant avec un fardeau trop lourd pour elles ? Cela t'a fait quelque chose ? Même si, comme Dieu, tu enregistrais la chute de chaque moineau, tu serais peut-être simplement en train d'effectuer un recensement pour remplir le vide énorme de ton ennui comme ces gens qui adorent tout mesurer. Tu vois ce que je veux

dire... si telle et telle choses étaient mises bout à bout... » Et puis la conversation s'était retournée vers l'amour.

— « Bon, » dit Maggie tout haut. « Eh bien, on m'observe. On me catalogue. Disons même qu'on me photographie. Ou c'est ça ou je suis cinglée, piquée, bonne à mettre au cabanon. » Elle reprit le livre ennuyeux et recommença à le lire, pas très sûre de ce qu'elle cherchait. Elle examina les photographies et remarqua pour la première fois le grand nombre d'oiseaux qui avaient l'air de poser. Maggie les qualifia mentalement de chercheurs de publicité. Elle se regarda dans la glace, hésita, puis se leva, se coiffa et se mit du rouge à lèvres. Dans la glace elle apercevait Gomez qui risquait un œil par-dessus son couvercle pour fixer un point quelque part au niveau de la fenêtre. L'ombre fraîche qui régnait dans la pièce sembla s'atténuer un instant, et l'œil de Gomez enregistra le changement. Mais cela était égal à Maggie car elle était en train de prendre une pose sexy et s'amusait beaucoup. Elle avait décidé de coopérer — pour l'instant tout au moins — et de donner à l'observateur invisible de quoi se rincer l'œil.

« Mais ma vieille, » se dit-elle tout bas, « si c'est là du camouflage, c'est un peu en dehors de ta compréhension, c'est même en dehors du monde probablement... Alors comment le prouver ? Ce serait peut-être plus facile de se laisser tout doucement devenir cinglée... Mais j'ai trop à faire cette semaine pour devenir cinglée. La semaine prochaine peut-être. Mais qu'est-ce que je raconte ? Zut pour cet individu quel qu'il soit. Avec mon regard d'aigle en tire-bouchon, je vais le sortir de là où il se cache ! »

Fortifiée par cette pensée, elle alla sur le tapis et se mit à faire de la gymnastique — des abdominaux. Ensuite, elle se mit en équilibre sur sa tête. Malheureusement, elle ne put rien voir car son unique vêtement tomba autour de ses oreilles.

Mark ouvrit à ce moment la porte de la chambre et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— « Seigneur, Maggie, » s'exclama-t-il, « qu'est-ce que tu fabriques ? »

Maggie sortit la tête de dessous sa combinaison et s'étendit de tout son long sur le tapis. « Je m'amuse, » dit-elle. « Tu veux jouer avec moi ? »

— « S'il te plaît, Maggie, » dit-il plaintivement, « pas tout de suite. Il faut que j'astique la voiture. »

— « Idiot, » dit Maggie. « J'étudie la photographie... en tout cas je crois. Va-t-en, ça va être surexposé et ce sera de ta faute. »

— « Ah ? » fit Mark. « C'est une très jolie exposition, mais il faut que j'astique... »

— « La voiture ! » Maggie le menaça de sa chaussure. Mark soupira et se retira, en fermant la porte doucement derrière lui.

Maggie se leva, revêtit un short et un polo, puis se remit sur la tête, tandis que Gomez la contemplait avec des yeux ronds d'étonnement. Ensuite, de nouveau debout, elle se pencha et regarda entre ses jambes en tournant lentement sur elle-même pour examiner les quatre coins de la pièce. Toujours rien. Fatiguée, elle s'assit sur le tapis en frottant sa tête douloureuse. Ses yeux lui donnaient l'impression d'être ensablés et elle les frotta également. Elle regarda Gomez et s'aperçut qu'il semblait être en deux exemplaires, l'un dépassant juste l'autre comme une impression en couleurs ratée dans un magazine. Elle se frotta les yeux plus fort pour chasser l'illusion — et juste à ce moment elle aperçut l'observateur.

Elle et l'observateur se regardèrent fixement, par-delà l'espace vide qui les séparait et par-dessus la petite boîte noire qu'il tenait à la main. Même maintenant, son image n'était pas claire. A un moment il était là, à l'autre il n'était presque rien, puis il disparut.

Maggie se frotta les yeux furieusement et arriva à le rappeler à sa vue. Cette fois-ci elle put l'y maintenir, mais l'image se brouillait et se déformait, lui faisant venir les larmes aux yeux. C'est comme toutes les illusions, pensa-t-elle, une fois qu'on connaît le truc on se demande comment on a fait pour ne pas le voir plus tôt.

— « Espèce de voyeur, » dit-elle. « Je vous ai aperçu. Mais arrêtez de trembloter comme ça. »

L'expression de l'observateur ne changea pas. Il continua à la contempler fixement. Mais tout le reste de sa personne se transforma. Il rappelait à Maggie des mirages qu'elle avait vus, qui fondaient les sommets des montagnes en les aplatissant. Etait-il humain ? Il y a quelques instants, il aurait pu l'être. Mais maintenant il était comme un tourbillon de pétales gris pâle, avec la boîte noire et les yeux écarquillés qui restaient froids et immobiles au milieu. Les yeux étaient grands, sombres, et ne cillaient pas. Les pétales gris s'affaissèrent comme de la cire qui fond, puis formèrent des lignes horizontales qui se durcirent jusqu'à ressembler à un arbre de Noël stylisé, et les yeux se transformèrent en étoiles jumelles qui en décoraient le sommet. La boîte noire

pendait au-dessous comme un cadeau attaché à une branche. L'arbre se dispersa et devint une forme rappelant un vase gris décoré de fins traits de lumière dont le graphisme délicat rappelait de la dentelle fine.

Maggie se leva avec détermination et marcha vers l'image fluide et changeante. L'observateur rétrécit jusqu'à devenir une petite forme carrée, pareille à une fenêtre ouverte sur des lignes froides en diagonale comme de la pluie. Maggie tendit la main et toucha le plâtre uni du mur.

« Ça va, » dit Maggie, « je sais que vous êtes là. Sortez et on prendra le thé ensemble. »

Le regard de l'observateur se tourna vers les pieds de Maggie, et il s'allongea et s'étira de façon extravagante en lui rappelant une enseigne de coiffeur à rayures grises et blanches. Ce tuyau produisit une excroissance qui pointait vers le bas, apparemment en direction de Gomez. Celui-ci s'était placé de telle façon que Maggie ne pouvait manquer de marcher sur lui en reculant et il bâillait avec autant de désinvolture que si l'observateur n'existait pas ou comme s'il y était habitué. L'observateur produisit une autre excroissance, leva la petite boîte noire, et juste à ce moment un minuscule éclat de lumière toucha Gomez sur le bout du nez.

Maggie l'examina soigneusement, mais il ne semblait pas que cela lui ait fait le moindre mal. Il entreprit de se laver la figure. « C'est un appareil photo, alors ? » demanda Maggie. Il n'y eut pas de réponse. Elle chercha fébrilement autour d'elle et s'empara d'un cadre contenant une photographie de sa belle-mère qu'elle montra à l'observateur. Les yeux scrutateurs semblaient interrogatifs. Enfin, à force de grimaces expressives, Maggie parvint à faire comprendre le sens de sa question. Une des excroissances plongea dans la boîte noire et en retira une minuscule réplique de Gomez en train de bâiller. C'était une parfaite petite figurine en trois dimensions que Maggie aurait donné cher pour posséder. Elle tendit la main pour la prendre, mais l'enseigne de coiffeur se raidit ; les yeux admirèrent la figurine quelques instants, puis fixèrent Maggie avec désapprobation, et la figurine disparut. La déception se lisait sur le visage de Maggie.

« Et moi ? » Maggie se désigna et imita la façon dont il tenait la boîte, puis toucha son propre nez. Les yeux au sommet de l'enseigne de coiffeur la regardèrent sans expression et l'enseigne elle-même frémit. Puis l'observateur fit comprendre à Maggie qu'elle

devait tenir Gomez dans ses bras. Elle s'exécuta et le petit éclat de lumière toucha Gomez sur le nez.

« Hep ! » dit Maggie. « Vous m'avez prise aussi ? Je peux voir ? » Il n'y eut pas de réponse. « Ah ! bon, » fit-elle, « peut-être que celle-là n'était pas très bonne. Comment trouvez-vous cette pose alors ? » Elle sourit en virevoltant gracieusement sur elle-même, mais l'observateur prit un air d'ennui profond. Maggie pensa qu'il n'y avait rien de plus déconcertant qu'une enseigne de coiffeur ennuyée. Elle réfléchit et se rappela que, chaque fois qu'elle s'était aperçue de la présence de l'observateur, Gomez avait été avec elle.

« Non et non, » jura-t-elle, « je ne veux pas jouer le rôle de repoussoir pour un chat, même pour Gomez ». Elle fit des signes furieux à l'observateur pour lui indiquer que sa présence était indésirable. Elle jeta Gomez hors de la chambre à coucher. Elle inventa une série de grimaces aussi affreuses qu'inédites dont elle fit bénéficier l'observateur. Enfin, sous le coup d'une inspiration subite, elle écrivit en lettres d'imprimerie l'adresse de la fourrière la plus proche sur un carton en dessinant des chats tout autour. Elle le tendit à l'enseigne de coiffeur pour lui faire lire. La petite boîte noire se replia sur elle-même et finit par atteindre la taille d'un cube de glace. L'enseigne s'enfla en formant la caricature d'une femme. Une femme munie de seins énormes en forme de poire et de fesses immenses et dégoulinantes. Les yeux étaient maintenant placés dans un visage rond, pâteux et minaudant qui, d'une façon horrible et incompréhensible, rappelait à Maggie son propre visage. Puis l'observateur entreprit, en regardant fixement Maggie, d'imiter toutes les grimaces qu'elle avait faites. Il se mit en équilibre sur la tête, regarda entre ses jambes, sourit, fit des pirouettes, fit semblant de se regarder avec complaisance dans une glace, puis très délibérément pointa un doigt vers son front pour indiquer que Maggie était cinglée. Il lui dédia un dernier sourire narquois et disparut.

« Revenez immédiatement, » cria Maggie. « Je vous défie de recommencer. » Elle se frotta les yeux sans beaucoup d'espoir, mais l'observateur était bien parti.

Tristement, Maggie regagna son lit. « C'est bien la pire gueule de bois de ma vie, » gémit-elle. « Je n'étais peut-être pas très à mon avantage... mais c'est quand même un coup dur. »

Le pire était qu'elle ne pouvait en parler à personne, même pas à Mark. Quelle femme serait prête à avouer qu'elle avait moins de séduction qu'un vieux chat de gouttière ? « En tout cas, j'ai

appris une chose, » pensa-t-elle. « Je sais ce que regardent les chiens et les chats quand les humains ne voient personne... » Mais elle faillit pleurer en se souvenant de son vieux rêve : des observateurs bienveillants, étudiant et guidant la race humaine et prêts à intervenir si les choses se gâtaient. En fait, ils devaient plutôt considérer les hommes comme des domestiques préposés aux animaux et dont le rôle était de les nourrir, de les laver et de leur fournir des habitations douillettes ainsi que des lits chauds et confortables...

Maggie rumina pendant deux minutes cette théorie déprimante puis la rejeta énergiquement.

« Ridicule ! Il n'était pas aussi bête. Il était même très astucieux. Gomez lui plaisait. Ça ne prouve rien. Peut-être est-il misogyne. »

Elle s'adossa confortablement à ses oreillers et rouvrit le livre consacré aux oiseaux.

N'oubliez pas que les oiseaux ne savent pas compter. Lorsque vous construirez votre cachette, faites-y entrer deux personnes. Laissez partir une seule personne et les oiseaux reviendront sans crainte, se croyant en sécurité. De cette façon vous prendrez de bonnes images naturelles de nos petits amis en train de manger, de se battre, de s'accoupler...

Mark ouvrit la porte et rentra. « Maggie ? »

— « Hummm ? » Maggie continua à lire.

— « Je n'ai pas pu astiquer la voiture... » Il la regarda en souriant.

— « Pourquoi ? » Maggie abandonna son livre avec empressement. Elle connaissait ce sourire-là.

— « Je pensais tout le temps à ce nouveau jeu auquel tu jouais... De la photographie, tu disais ? Je lui ai trouvé un nom très approprié. »

— « Quoi ? »

— « Ça s'appelle le petit oiseau va sortir, et ce n'est pas un nouveau jeu, c'est un très vieux jeu sous un autre nom. »

Maggie s'étira voluptueusement et fit une réflexion apparemment sans rapport avec le sujet : « Adieu, gueule de bois. »

Traduit par Evelyne Georges.
Titre original : Birds can't count.



LE CYCLE DES EPEES

FRITZ LEIBER

Jn volume de 530 pages,
ɔréfacé par Marcel THAON,
elié pleine soie évêque
ıvec fers originaux argent,
ȷardes, hors-texte,
ːt carte indépendante de Philippe Druillet.

Prix de vente 43 F

Voici Nehwon

Quelque part entre les bulles-univers,
ou peut-être nulle part, nulle quand.
Voici les solitudes enchantées
du Quai des Etoiles, la Mer Intérieure
que hantent les dragons tricéphales.
Voici la Cité des Vampires
où naissent d'étranges amours, Lankhmar
l'orgueilleuse, Cité de tous les dieux,
de tous les vices. Et voici, surtout,
Fafhrd le géant et son compagnon
le Souricier Gris, héros de la plus vaste
saga d'heroic fantasy.

EDITIONS OPTA
collection "Aventures Fantastiques"
24 rue de Mogador, Paris 9e - tél. 874.40.56
C.C.P. 31.529.23 LA SOURCE

LECTURES INSOLITES

par Roland Stragliati

J'ai bien peur que les présentes notes de lecture ne fassent un peu l'effet d'un fourre-tout, tant j'y ai rassemblé de volumes. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il n'en est pas un qui ne relève, ne fût-ce que « par la bande », du fantastique, de l'insolite ou de l'étrange.

Avec **L'ombre d'un arbre mort** (1), Marcel Brion nous donne, une fois encore, un livre qui, tout comme **De l'autre côté de la forêt** et **Les miroirs et les gouffres** (2), tient plus du poème en prose que du roman tel qu'on l'entend ordinairement.

Cela, dont la trame est délibérément, nécessairement, fort lâche — puisque aussi bien on y remonte le cours du temps au fil du souvenir, — cela, qui débute en Angleterre, apparemment au début de l'ère victorienne, nous mène, entre autres lieux, à Naples, à Hambourg, à Rome, au Bengale. Deux amants séparés, qui se connurent enfants, Terence Fingal et la très belle Georgiana, s'y cherchent, s'y retrouvent, au point de non-retour. On apprend assez vite que la jeune femme — sa première apparition, très « gracquienne », nous la montre montant, immobile, dans la lumière de midi, un grand cheval noir que cerne un tournoiement piaillant d'oiseaux de mer — on apprend assez vite que Georgiana est morte et que Terence Fingal l'aima plus que tout au monde. Mais ce dont on est moins sûr, c'est s'il a véritablement vécu avec elle toutes les rencontres qu'il nous dit — c'est lui le narrateur — ou s'il les imagine seulement, en s'efforçant de faire revivre l'émouvant fantôme de son amour.

C'est assez dire que l'onirisme et, partant, l'étrange et l'insolite se donnent ici libre cours. Au point même qu'ils empiètent souvent sur la vraie vie ; si tant est que Terence Fingal vive d'une vraie vie et non pas simplement d'une vie rêvée. Le livre pourtant attache et retient l'attention. Encore que sa lecture n'aille point sans quelque monotonie, mais qu'on dirait qu'accompagnent en mineur quelques-unes des pages les plus déchirantes de Mozart et de Schubert, tant on sait de reste que Marcel Brion ne peut pas plus se déprendre de cette musique-là que de l'influence pérenne des romantiques allemands. A se répéter ainsi, non sans charme, l'auteur de **L'ombre d'un arbre mort** condamne du même coup — et c'est moins drôle — le

pauvre critique à rejouer toujours le même petit air de flûte en l'honneur de chacun de ses romans.

Disons-le tout net, en rééditant **Le marquis de Bolibar** (1), de l'Autrichien Leo Perutz (1882-1957), on vient de remettre en lumière un grand livre encore trop méconnu, un authentique chef-d'œuvre du roman fantastique.

Le réalisme et la fiction légendaire s'y fondent admirablement : certain soir de Noël de l'an 1812, dans les Asturies, au plus fort de la lutte des Espagnols contre les armées napoléoniennes, cinq jeunes officiers de dragons rhénans se retrouvent au cantonnement pour fêter joyeusement la Nativité. Ils boivent plus que de raison. Et un vieux muletier — qui n'est autre que le terrible marquis de Bolibar, chef suprême des guérilleros de l'endroit, mais qu'ils n'ont point reconnu — tombera, de leur fait, sous un feu de salve, victime de leur intempérance, d'un brusque accès de jalousie amoureuse qui les fait se dresser les uns contre les autres et, surtout, d'une peur panique qui les pousse à se défier de tout et de leur ombre. Toutefois, avant que Bolibar ne meure, les buveurs lui jurent assez inconsidérément d'accomplir à sa place une mystérieuse mission dont le but final leur échappe. Alors, sciemment, quoique sans le vouloir vraiment, ils accompliront une suite d'actes qui aboutiront à l'anéantissement de leurs régiments respectifs et à la mort de quatre d'entre eux. Le sort du cinquième sera pire, qui le verra subir une épouvantable métamorphose dont je préfère laisser la surprise au lecteur.

J'ai au reste déjà longuement parlé, à cette même place, du **Marquis de Bolibar** et de son auteur (3), dans le temps que le livre — où éclate, avec un plaisir de conter peu commun, un sens prodigieux de l'atmosphère — se voyait décerner un trop discret Prix Nocturne qui ne parvint pas à le faire connaître autant qu'il l'aurait fallu. Souhaitons-lui meilleure chance cette fois-ci.

On connaît surtout Léo Malet pour être l'auteur d'une bonne trentaine de romans policiers, dont la plupart nous content, avec gouaille, brio et tendresse, dans un registre doux-amer, les aventures de Nestor Burma, **détective de choc.** Mais sa **Trilogie noire** (4), où l'insolite se manifeste souvent, tant dans le climat que dans les situations, vaut bien qu'on en dise quelques mots. Il s'agit en fait, groupés sous ce titre collectif, de trois romans, **La vie est dégueulasse, Le soleil n'est pas pour nous** et **Sueur aux tripes,** écrits au lendemain de la dernière guerre et publiés pour la première fois à cette même époque, — à l'exception de **Sueur aux tripes,** demeuré inédit durant plus de vingt ans.

Les pitoyables héros de cette **Trilogie,** desquels on devrait plutôt dire que ce sont au vrai des anti-héros, s'y voient implacablement confrontés, vers 1930, avec la misère, la mort violente — l'un d'eux sera même **le plus jeune guillotiné de France** — l'amour fou ou, plus prosaïquement, l'érotisme et la sexualité, dans une succession de décors toujours étonnamment poétiques et vivants, où revient avec insistance, quasi obsessionnellement, le Paris ouvrier du XIII[e] arrondissement. Un Paris qui tend de plus en plus à disparaître et se hérisse de tours de béton, en attendant l'invasion prochaine des « jeunes cadres ». Le fantastique, pourtant, n'est point totalement absent de ces pages, qui nous vaut, dans **Sueur aux tripes,** l'apparition d'un étrange fantôme en blouse grise et lunettes à monture de fer, lequel ne cesse de hanter les rêves d'un malheureux garçon qui finira très mal : **C'est la faute à pas**

de chance... Il va de soi que cette **Trilogie** a bien d'autres mérites encore, et que l'amateur d'émotions fortes se doit de les découvrir. Léo Malet a bien du talent.

Enfin ! Le tome 9 d'**Harry Dickson** (5) nous parvient à l'instant que nous commencions à désespérer. Une nouvelle fois, le cher Jean Ray nous mène, et cela nous enchante, dans les ruelles déshéritées d'un Londres fascinant et « rêvé », sur les pas du **Sherlock Holmes américain**. D'un Londres qui n'exista sans doute jamais que pour l'auteur de **Malpertuis,** mais où son imagination poétiquement débondée, brassant avec une allégresse farouche et l'épouvante et la fantasmagorie, fait ordinairement mouche à chaque page. Au vrai, les récits d'aujourd'hui sont assez inégaux, à deux exceptions près — **Le dancing de l'épouvante, L'homme au mousquet,** — et sensiblement plus faibles que beaucoup de ceux qui les ont précédés. Mais le charme demeure, qui opère toujours.

J'ai passé une bonne partie de mon été à lire les dix tomes — près de quatre mille pages ! — des **Pardaillan** (6), de Michel Zévaco (1860-1918). Je ne le regrette pas. Encore que cette extraordinaire épopée, qui couvre tout ou partie des règnes d'Henri II, de François II, de Charles IX, d'Henri III, d'Henri IV et de Louis XIII, ait été très sensiblement et assez maladroitement élaguée. De plus, comme il y a du Hugo, du Michelet, dans l'écriture de ce diable de Corse et qu'on craignait que cela ne fît terriblement démodé, on a cru devoir la « moderniser » en la dépouillant partiellement d'un lyrisme fulgurant, cliquetant tel un choc de rapières, et l'on n'a réussi qu'à l'appauvrir platement. Cette peu reluisante besogne n'est point neuve : il y a belle lurette, disons une bonne trentaine d'années, que toutes les rééditions de Zévaco sont pareillement et impudemment tronquées. Question de « rentabilité », paraît-il... Mais **Les Pardaillan** sont si riches, si foisonnants, il s'en dégage tant de chaleur, de générosité, de vie, que le plaisir qu'on prend à les lire emporte tout. Il n'empêche que la simple honnêteté professionnelle devrait inciter les éditeurs à mieux respecter l'œuvre écrite — fût-ce celle d'un « romancier populaire » — et à ne nous la donner toujours que dans son intégralité.

N'attendez pas de moi que je vous résume le cycle entier des **Pardaillan** : c'est une tâche de Titan. Sachez tout de même que le chevalier de Pardaillan, qui se meut dans les histoires de l'Histoire comme un poisson dans l'eau, ne sait pas plus où donner de la tête que de la rapière : il protège les faibles et les opprimés ; il abaisse les puissants abusifs ; il favorise les amours malheureuses ; il traite d'égal à égal avec le pape Sixte-Quint et la demi-douzaine de rois de France susnommés, sans oublier Philippe II d'Espagne ; il déjoue les diaboliques machinations de la troublante princesse Fausta, dont l'ambition ne se connaît point de limites ; il trucide bellement, à Blois, le duc de Guise, au matin du 23 décembre 1588 ; il installe, ou c'est tout comme, Henri de Navarre sur le trône des Valois ; il échappe de justesse, mais toujours immanquablement, aux supplices les plus horrifiques ; il aime aussi, bien sûr, — quand il a du temps de reste... Le tout en chevauchant par les grand-routes de France, d'Italie, d'Espagne, et sans se départir jamais de cette morale libertaire — qui était celle de Zévaco, — dont on peut dire qu'elle est sans faille et fait de Pardaillan, avant la lettre, le contestataire-type.

Pardaillan, Fausta et la brochette de souverains que l'on sait bien évidemment « hors concours », les personna-

ges abondent, grouillent, qui s'échappent des pages de ces dix tomes et qu'on n'oublie pas : M. de Pardaillan le père, grandiose et picaresque fripouille au grand cœur ; la touchante, la pathétique Alice de Lux, qui meurt à l'instant qu'un pur amour va la régénérer ; Huguette, la belle et bonne hôtesse de l'auberge de la Devinière, qui, chérissant secrètement Pardaillan, ne se lasse pas de l'attendre et qu'un mauvais coup de froid emporte, à peine a-t-elle, enfin, trouvé le bonheur dans les bras du chevalier ; le Chico, aussi, un jeune nain dont les fantasques amours avec la mignonne Juana amènent Pardaillan à se lier d'amitié avec Cervantes, qui médite alors son **Don Quichotte.** Et d'autres, d'autres, d'autres, émouvants ou terribles, tous campés d'un trait magistral. Avec, bien sûr, une étonnante galerie de « vedettes », lesquelles s'insèrent, le plus souvent, dans le droit fil de l'Histoire : Catherine de Médicis, Jeanne d'Albret, Ruggieri, Marie Touchet, Jacques Clément, Guise, Marie de Médicis, le jeune Richelieu, Leonora Galigaï, Concini, — tellement occupé, celui-là, de ses entreprises amoureuses qu'on se demande bien où il trouve le temps de se pousser à la cour...

Avec de tels atouts et son extraordinaire, son inépuisable imagination, Zévaco lâche à tout instant la bride à ce goût, à ce génie de la « mise en scène » qu'il portait en lui, — lesquels le poussèrent même à écrire et à réaliser un film, **Déchéance,** dont il ne nous reste que le titre. Et c'est quand il brasse des foules, alors que les passions collectives s'exacerbent, quand il agence ces « séquences » où il excelle, et qui voient l'emporter tour à tour l'horreur et le pathétisme, que l'auteur des **Pardaillan** donne sa pleine mesure. Je pense, écrivant cela, à la Saint-Barthélemy qu'il nous fait toucher du doigt ; à ces « noces vermeilles » unissant, à Notre-Dame, Henri de Navarre à Marguerite de Valois, cependant que la liesse populaire déferle sur la ville ; à l'infortunée Léonore de Montaigues qui, tandis qu'on la mène au gibet, accouche d'une fille aux pieds mêmes du prince-évêque Farnèse en qui elle reconnaît, avec épouvante, le propre père de son enfant ; à l'Allemand Bême, lavant à grande eau, dans la cour désertée de l'hôtel de Coligny, la tête encore toute dégouttante de sang du vieil amiral qu'il vient d'assassiner. Je pense, enfin, à cette scène où, certain jour d'hiver, sous un ciel bas, aux bords de Loire, Pardaillan et Fausta, ces deux ennemis irréductibles, s'aperçoivent soudainement, à l'instant de se quitter peut-être à jamais, qu'ils s'aiment et se désirent au moins autant qu'ils se haïssent et qu'il suffirait d'un aveu, d'un geste, de presque rien, pour que leur destinée bascule, pour que leurs deux vies prennent un nouveau départ. Toutes ces scènes, celle, surtout, de ces adieux-là, compte tenu de quelques tics d'écriture inhérents au roman-feuilleton, sont d'un grand romancier, et qui manie à merveille une langue souvent savoureuse et belle.

Les Pardaillan ont évidemment passé nos frontières depuis longtemps. Jacques van Herp nous apprenait même, naguère — dans le n° 12 de **Désiré** (7), — que le petit peuple bruxellois du quartier des Marolles se pressait encore, il y a à peine vingt ans, sur les bancs du fameux et plus que centenaire théâtre de marionnettes de Toone, pour y suivre, soir après soir, durant plus de dix semaines, les soixante-douze épisodes de l'adaptation « scénique » du chef-d'œuvre de Zévaco.

Quand vous saurez de surcroît que Jean-Paul Sartre, pour l'avoir lu enfant, ce chef-d'œuvre, n'a jamais pu l'oublier et que le chevalier de Pardaillan semble encore aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle, gouverner beaucoup de ses actes, je n'aurai pas besoin de vous en dire davantage. J'espère, je suis même sûr, que vous allez maintenant

passer, émerveillés, une bonne partie des mois à venir en compagnie des **Pardaillan**, comme je l'ai fait moi-même l'été dernier.

Un autre réédition d'importance est présentement en cours : celle du premier cycle de **Fantômas** (8) — le seul qu'aient signé de concert Pierre Souvestre (1874-1914) et Marcel Allain (1885-1969). Les huit premiers des trente-deux tomes qui constituent la totalité dudit cycle sont déjà sortis des presses, et se seront vraisemblablement augmentés de quelques autres quand on lira cette chronique. Huit tomes joliment présentés, du reste, si l'on veut bien en oublier les illustrations, lesquelles — exception faite de quelques très rares séries, dont celle de Jean Gourmelin — relèvent le plus souvent, du moins jusqu'à présent, d'un amateurisme consternant et qui sent sa province d'une lieue. Quant au texte, on s'est contenté de reprendre celui, fort écourté, de l'édition Laffont. Mais, comme, au contraire de Zévaco, Souvestre et Allain écrivaient ou, plutôt, dictaient affreusement mal et sans que jamais un semblant de poésie — cette pierre de touche de tout roman populaire — ne vienne seulement effleurer leurs imaginations, même les plus délirantes, cela, quoique évidemment répréhensible, nous apparaît ici moins dommageable que dans **Les Pardaillan.**

Je ne suis pas, je n'ai jamais été un inconditionnel de **Fantômas.** Apollinaire, Max Jacob, Cendrars, Cocteau, Desnos, Queneau, d'autres aussi le furent, et souvent dès la première heure. Pour ma part, je me suis toujours étonné de leur engouement. C'est peut-être bien que je ne suis point parvenu à trouver dans ce « monument » ce grain de folie véritable que, « poètes professionnels », ils y apportaient, inconsciemment, de confiance.

Quoi qu'il en soit, cette interminable lutte à mort qui voit s'affronter, dans une marmelade de crimes, Fantômas, le Maître de l'Epouvante, l'homme à la cagoule, aux mille et une identités, et l'inénarrable Juve, le Roi des Policiers, qui n'opère jamais qu'avec ses gros sabots et des ruses de Sioux déjà éventées du temps de Fenimore Cooper, cette lutte-là ne parvient pas à me passionner vraiment. Toutefois, il convient de porter au crédit des deux auteurs un tableau minutieux et apparemment ,exact, quoique d'une maladresse insigne, du Paris des années 1910, et un étonnant éclairage nocturne dans quoi baignent souvent les terrifiants et macabres exploits du Roi du Crime. Des exploits qui, le temps aidant, ont pris une coloration parodique des plus plaisantes, laquelle me permet, tout de même, de vous en recommander la lecture.

De **Fantômas** au **Musidora** de Francis Lacassin (9), je vois un lien qui, pour discutable qu'il soit, n'en existe pas moins. Je veux parler du cinéaste Louis Feuillade (1873-1925), qui, après avoir tiré de quelques-unes des aventures du terrifiant héros de Souvestre et Allain cinq films devenus légendaires, réalisa **Les Vampires**, en 1915 et 1916, lesquels découlent manifestement de **Fantômas** et nous donnent, dans huit de leurs dix épisodes, avec le maillot noir de la démoniaque Irma Vep qu'incarne la belle Musidora, le double bouleversant de la cagoule du Maître de l'Epouvante.

Musidora (1889-1957) — Jeanne Roques pour l'état civil — fut une femme étonnante, dont l'impeccable plastique et les profonds yeux sombres ne laissèrent point d'impressionner vivement, aux alentours de 1920, nombre de ses contemporains des deux sexes. A commencer par Colette et le jeune André Breton — de qui certain bouquet de roses rouges, lancé d'une

main enthousiaste, sur la scène de Bobino, risque bien, grâce à Francis Lacassin, de passer à la postérité. Comédienne, romancière, auteur dramatique, scénariste, Musidora fut également productrice et réalisatrice de films. Lyriques, passionnés, tournés, quant aux plus importants, entre 1919 et 1924 en Espagne, le narcissisme de Musidora — qui en était aussi, on s'en serait douté, la principale interprète — y atteint parfois à un pathétique, aujourd'hui dérisoire, mais qui pouvait alors donner l'illusion du « grand art ».

S'il me fallait justifier ces quelques lignes, je crois bien qu'y suffirait la singularité du personnage de cette femme hors du commun que fut Musidora, et qu'évoque si chaleureusement l'excellent petit ouvrage abondamment illustré de Francis Lacassin (10).

Ce même Francis Lacassin a dirigé, en collaboration avec Noël Arnaud et Jean Tortel, les **Entretiens sur la paralittérature** (11) qui se sont tenus du 1er au 10 septembre 1967, au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle (Manche). On nous les donne aujourd'hui rassemblés en un volume, illustré et relié, de près de cinq cents grandes pages.

Qu'est-ce que la paralittérature ? demande et se demande Jean Tortel, en s'efforçant d'éclairer notre lanterne, dans un premier exposé qui ouvre ces entretiens. C'est, nous dit-on — je simplifie forcément un peu — le roman populaire, le mélodrame, le roman policier, la bande dessinée, le roman-photos et même, ce qui me paraît passablement arbitraire, la science-fiction. Pourquoi pas le fantastique, alors ?

L'ensemble des exposés, encore que d'un intérêt parfois inégal, témoigne d'un allant, d'une liberté de ton, qu'on ne s'attend guère à trouver dans un ouvrage de cette sorte. Peut-être cela tient-il au fait qu'on ne s'y est pas tellement soucié, selon moi, de cette « méthodologie » dont les cuistres d'à présent aiment à se gargariser. De ces divers exposés, j'ai surtout retenu ceux de Jean Tortel (**Qu'est-ce que la paralittérature ?** et **Le roman populaire**), également remarquables ; de Francis Lacassin (**De Georges Sim à Simenon** et **Etude comparative des archétypes de la littérature populaire et de la bande dessinée**) ; de Juliette Raabe (**Le phénomène « Série Noire »**) ; et de Noël Arnaud (**Les champs d'épandage de la littérature**) qui, fort curieux celui-là, vaudrait d'être attentivement analysé. Pour ce qui est de la communication de François Caradec (**Le degré zéro de l'écriture**), sur quoi plane l'ombre « hénaurme » du **Dictionnaire des idées reçues**, on regrettera d'autant plus d'en être quasiment privé, du fait d'un magnétophone défectueux, que le peu que nous en laisse entrevoir une brève « reconstitution » et les exemples qui la suivent sont des plus alléchants. Quant à Yves Olivier-Martin (**Sociologie du roman populaire**), son érudition, pour confondante, boulimique, qu'elle soit, gagnerait sûrement en clarté à se discipliner davantage. Citant enfin Gérard Mendel (**Psychanalyse et paralittérature**), je relève qu'il écrit : (...) **la paralittérature témoigne de la tendance invincible en l'individu à nier la réalité et à affirmer la toute-puissance du désir**. Cela est fort bien vu, étant naturellement entendu que le désir en question ne saurait être le seul désir amoureux, mais bien la somme de tous ceux, avoués ou non, que chacun de nous porte en soi.

Je ne dirai rien des **Confessions** de Marcel Allain, faites, paraît-il, avec autant de modestie que de gentillesse — et qui figurent également dans ces **Entretiens** — pour la bonne raison qu'on les connaît déjà de toute éternité, à quelques variantes près. Des discussions, toujours intéressantes, souvent passionnées, suivent chacun des

exposés et contribuent à leur donner plus de relief et, parfois, à les mieux éclairer.

Tel quel, ce fort volume ne peut laisser indifférent aucun de ceux qui s'intéressent à la paralittérature, — puisque paralittérature il y a.

Encore une réédition : celle de **La reine du Sabbat**, de Gaston Leroux, parue à quelques mois de distance chez deux éditeurs différents. L'un (4) nous la donne isolément ; l'autre (8) la fait entrer dans un ensemble de vingt volumes illustrés et fort agréablement reliés : **Les chefs-d'œuvre de Gaston Leroux.**

On sait peut-être que je raffole de cet auteur, d'autant que je ne me suis jamais privé de crier mon admiration ici-même et sur les toits. C'est la première fois, depuis près de quarante ans, que **La reine du Sabbat**, publiée à l'origine dans la première décade de ce siècle, reparaît dans son intégralité. Il s'agit là d'un des romans les plus délibérément feuilletonesques, d'un des plus délirants aussi, qu'ait écrit le père de Rouletabille. Leroux nous y mène, tambour battant, des galeries du Palais-Royal à Paris aux Saintes-Marie-de-la-Mer ; puis, du plus profond de la Forêt Noire, au cœur de la Hofburg à Vienne. Nous y rencontrons l'empereur François-Joseph, devenu en l'occurrence souverain d'Australie, et nombre d'autres personnages historiques dont les clefs nous sont assez libéralement données. Cette « distribution » de choix permet à Leroux de nous conter à sa façon — qui, pour n'être pas des plus orthodoxes, n'en est pas moins extraordinaire et étonnamment poétique — l'histoire tragique et démentielle des derniers Habsbourg. Quand on aime cela, on en redemande.

Un conseil : si vous avez du temps de reste et des voisins accommodants, lisez ce livre à haute voix, vous doublerez votre plaisir.

On m'avait dit monts et merveilles de **Lune de sang** (12), de David Case. J'ai voulu y aller voir : le jeu n'en vaut point la chandelle.

C'est, traduit de l'anglais, un récit qu'on s'étonne un peu de trouver dans la « Série Noire », et qui, présenté sous forme de journal intime, nous conte, plutôt longuement, une sombre histoire de lycanthropie ou, si l'on préfère, de loup-garou. **Le bâtard** de Peter Fleming — voir **Histoires de terreur, Fiction** spécial n° 7 — qui traite d'un même sujet, mais plus allusivement et beaucoup plus brièvement, est infiniment plus efficace et d'une bien plus grande originalité. Un second récit, point très neuf, **La chasse au chasseur,** complète le volume sans en relever le niveau, lequel ne dépasse guère celui des **horror stories** les plus traditionnelles.

Un ouvrage qui n'est pas non plus spécialement à recommander, c'est bien **Le repaire du ver blanc** (13), de Bram Stoker. On y voit une sorte de monstrueux reptile qui hante, depuis la nuit des temps, les caves d'une antique demeure anglaise et ne se manifeste, le plus souvent, que sous l'aspect d'une merveilleuse et terrible jeune femme. Certain jour, un courageux jeune homme... Mais à quoi bon raconter la suite ? Tout cela, pauvrement écrit, platement traduit, et qui n'ajoute rien à la gloire de l'auteur de **Dracula** (14), est d'une si parfaite niaiserie que je m'en voudrais d'insister.

M. Jacques Parsons, à qui l'on doit d'avoir vraiment pu connaître l'œuvre d'Algernon Blackwood, s'est également intéressé à celle d'un autre auteur fan-

tastique anglais d'importance, Arthur Machen (1863-1947). Après nous avoir donné en 1968, avec **Le cachet noir** (15), trois de ses nouvelles les plus significatives, il vient de récidiver en publiant **Le peuple blanc** (13), qui groupe quatre longs récits et un conte de ce même Machen. Récits et conte que M. Parsons a, comme à l'accoutumée, choisis, préfacés et traduits, le plus souvent excellemment.

Cela nous vaut de lire, en plus du **Peuple blanc** qui donne son titre au recueil, **Le grand retour, La terreur, La pyramide de feu,** tous fort appréciés des amateurs anglo-saxons, et **Les archers,** conte aussi célèbre que surfait. Il y a là, dans chacun de ces récits, et formant un tout sédimentaire, les obsessions profondes de l'auteur : son goût foncier de l'occulte, du merveilleux et des civilisations disparues, une inquiétude métaphysique constante, passablement entachée de mysticisme, et cette idée — sur quoi se fondent la plupart de ses œuvres majeures, — qu'un monde transcendant existe, qui nous échappe ainsi qu'il échappe à la science, et dans lequel le Bien et le Mal s'affrontent en de secrètes, en d'abominables batailles.

Après qu'on a tourné la dernière page du **Peuple blanc,** la fascination et la lassitude, nées, l'une et l'autre, d'un même sentiment de redites accumulées, marquent un égal nombre de points. L'originalité de Machen n'en demeure pas moins indiscutable, alors même qu'elle s'émousse fatalement à ne pas renouveler plus souvent ses effets.

C'est un peu, et même beaucoup, pour avoir lu Machen, Blackwood et Lord Dunsany que Lovecraft conçut, on le sait, le fameux mythe de Cthulhu. Rafael Llopis, dont nous avions signalé en son temps la remarquable et fort importante anthologie, **Cuentos de terror (Contes de terreur)** (16), consacrée en majeure partie au fantastique anglo-saxon et publiée à Madrid en langue espagnole, Rafael Llopis a eu l'excellente et ingénieuse idée d'en compiler un autre, **Los mitos de Cthulhu (Les mythes de Cthulhu)** (17).

Il a réuni sous ce titre, dans un fort volume de plus de cinq cents pages et qui devrait intéresser ceux de nos lecteurs connaissant l'espagnol, une vingtaine de récits dont certains nous sont connus et qui, tous, se rattachent peu ou prou audit mythe. On les doit évidemment à Lord Dunsany, à Machen, à Blackwood, à Lovecraft, mais aussi à Bierce, à Frank Belknap Long, à Robert E. Howard, à Clark Ashton Smith, à Henry Kuttner, à Robert Bloch, à August Derleth, etc. Un très bon texte d'une trentaine de pages les précède, où Rafael Llopis, psychiatre de son état, étudie le grand mythe lovecraftien sous l'éclairage qui convient.

Edités il y a maintenant plus d'un an, ces **Mitos de Cthulhu** sont, à coup sûr, à l'origine d'un recueil similaire, **Tales of the Cthulhu Mythos** (18), publiés postérieurement par August Derleth. Les bonnes idées font d'autant mieux et d'autant plus vite leur chemin qu'on vous les emprunte généralement sans vous demander votre avis...

L'humour noir est borné par trop de choses, telles que la bêtise, l'ironie sceptique, la plaisanterie sans gravité... (l'énumération serait longue), mais il est par excellence l'ennemi mortel de la sentimentalité perpétuellement aux abois — la sentimentalité toujours sur fond bleu — et d'une certaine fantaisie à court terme (...), écrivait André Breton, à la veille de la dernière guerre, aux toutes premières pages de son **Anthologie de l'humour noir** (6).

Elle vient de reparaître en format de poche, cette **Anthologie** justement réputée, et que certains « fabricants », qui s'efforcent à la concurrencer, décrient

un peu trop ouvertement aujourd'hui. Achetez-la tout de même. Vous y trouverez des textes aussi percutants qu'admirables à divers titres, et qu'ont signés Swift, Lichtenberg, Quincey, Poe, Baudelaire, Lewis Carroll, Charles Cros, Lautréamont, Tristan Corbière, Rimbaud, Allais, O. Henry, Synge, Jarry, Raymond Roussel, Apollinaire, Kafka, Benjamin Péret, Prévert et beaucoup d'autres. Les notices d'André Breton, évidemment dogmatiques — comme l'était l'homme — sont fermement écrites et généralement bien informées. On peut toutefois s'étonner d'y voir nommer « Gino Pieri » le Belge Géry Pieret qui fut secrétaire d'Apollinaire, et dont l'indélicatesse valut à l'auteur d'**Alcools** de connaître la paille humide des cachots en septembre 1911.

Achetez tout de même, achetez vite, cette **Anthologie,** et faites-en votre livre de chevet. Car, n'en déplaise aux pisse-froid, rien ne vaut l'humour noir pour voir, en se forçant un peu, la vie en rose.

---

(1) Albin Michel. (2) Voir **Lectures insolites : Fiction** nos 151 et 179. (3) Voir **Avez-vous lu Perutz ? : Fiction** no 101. (4) Eric Losfeld. (5) Marabout. (6) Le Livre de Poche. (7) **Désiré,** bulletin d'étude des illustrés, fascicules, livres et auteurs populaires : Jean Leclercq, 125, bd de Charonne, Paris-11e. (8) Le Cercle du Bibliophile, 222, rue de Rivoli, Paris-1er. (9) **Anthologie du Cinéma** no 59, Editions de l'Avant-Scène, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e. (10) Voir **Louis Feuillade,** du même auteur, aux Editions Seghers. (11) Plon. (12) Gallimard. (13) Christian Bourgois. (14) Marabout et Club du Livre Policier. (15) Flammarion. (16) Voir **En bref : Fiction** no 124. (17) Alianza Editorial, Madrid. Se trouve à la librairie « La Mandragore », 30 rue des Grands-Augustins, Paris-6e. (18) Arkham House. Se trouve chez Brentano's, 37 avenue de l'Opéra, Paris-2e.

Revue des livres

LA VARIETE ANDROMEDE de Michael Crichton

La variété Andromède est un roman scientifique, comme il y a des romans médicaux. C'est-à-dire que l'intrigue, que l'itinéraire, que l'énigme à résoudre sont des données qui, toutes, s'inscrivent dans le cadre d'une recherche particulière, menée par un groupe de savants qui se sont donné pour seul but de mener à bien cette recherche.

C'est dire que le roman de Michael Crichton ne s'égare à aucun moment dans l'aventure, dans l'épique, pas plus que dans le sentimental ou simplement le psychologique. Les données du problème à résoudre sont posées dès les premières pages :

Un satellite « Scoop » (capsule destinée à analyser la haute atmosphère) est dévié et arraché de son orbite, et tombe à Piedmont, petit village de l'Arizona dont la population se monte à 48 habitants. Quelques heures après la chute, tous les habitants de Piedmont (à l'exception d'un vieillard et d'un bébé de deux mois) sont morts, soit que leur décès ait été instantané, soit qu'ils se fussent tués après être devenus fous. La conclusion s'impose d'elle-même : la capsule a ramené de la haute atmosphère des organismes extrêmement virulents, qu'il s'agit de détecter, d'isoler, de comprendre et de détruire avant que la contagion s'étende sur tout le territoire des Etats-Unis, sur le monde entier peut-être.

Tel est le début d'un récit linéaire, qui décrit la lutte de quatre hommes enfermés dans une base secrète avec des échantillons de virus, et dont le combat est à la fois personnel (la base doit s'auto-détruire atomiquement si la contagion s'y développe) et universel. En fait, et comme l'avance l'auteur dans une préface intitulée « sources », ce combat est aussi l'historique d'un état de crise, la première crise « biologique » que l'humanité ait eu à affronter, par les personnes interposées de quatre hommes qui ne sont que des soldats d'avant-garde, bien armés mais mal entraînés.

« *Comme dans la plupart des crises, les événements se rapportant à la Variété d'Andromède furent un mélange de lucidité et d'inconséquences, d'innocence et d'ignorance. Presque tous ceux qui y furent mêlés témoignèrent parfois d'une grande intelligence et parfois d'une inconcevable stupidité.* (...) *Toutefois, je crois important de relater cette histoire. Les Etats-Unis entretiennent le plus vaste appareil scientifique de l'histoire de l'humanité. On y fait constamment des découvertes et certaines d'entre elles ont de profondes répercussions politiques et sociales. Nous pouvons nous attendre à d'autres crises du schéma d'Andromède dans un proche avenir...* » (p. 11).

On aura donc compris que le propos de Crichton est de ne nous épargner aucun détail des rebondissements d'une crise dont le récit, justement, n'est passionnant que par les détails qui la composent à la manière des pièces d'un puzzle. L'auteur ajoute d'ailleurs dans ses « sources » : *Ceci est un récit assez technique, axé sur des problèmes scientifiques complexes. Chaque fois que cela a été possible, j'ai expliqué ceux-ci et leurs techniques. J'ai résisté à la tentation de simplifier questions et solutions et je demande l'indulgence du lecteur s'il lui arrive de se heurter à un passage aride du fait de sa technicité* ». (p. 12).

Emaillant le récit proprement dit, et en faisant d'autre part intimement, structuralement partie, nous sont présentés des schémas (qu'on pourra « voir » plutôt que « lire ») issus tout droit des entrailles des ordinateurs au travail : im-

pressions de comptage par l'œil photo-électrique d'un milieu de croissance bactérienne, tableau des acides aminés d'un corps, gabarits d'infection sur un profil humain, etc., qui, pour autant qu'on puisse en juger, sont parfaitement possibles, vraisemblables. L'auteur a pris soin aussi, pour accentuer l'impression de réalité, de faire état des hypothèques scientifiques les plus récentes concernant les recherches et les théories sur les organismes extra-terrestres

« Peut-être que la forme de vie la plus intelligente sur une planète éloignée n'était pas plus grande qu'une puce. Ou qu'une bactérie. Dans ce cas, le projet Wildfire serait chargé de détruire une forme de vie très évoluée, sans jamais qu'on s'en rendît compte.

Cette idée n'était pas particulière à Leavitt. Merton l'avait avancée, à Harvard, et Chalmers, à Oxford. Chalmers, qui possédait un sens aigu de l'humour, s'était servi comme exemple d'un homme qui, observant une culture au microscope, verrait les bactéries former les mots : « Conduisez-nous à votre chef ». (p. 144).

Le discours est constamment strié de spéculations savantes, les vecteurs de recherche sont soigneusement délimités, et il n'est pas jusqu'à l'appareillage technique qui ne soit minutieusement décrit. On pourrait croire que cette technicité rend la lecture fastidieuse. Il n'en est rien, et *La variété Andromède* se lit au contraire d'une traite, par la grâce d'un suspense jamais démenti, jusqu'aux dernières lignes. C'est en vérité l'œil rivé au microscope électronique, l'oreille à l'écoute des sirènes d'alarme annonçant la contagion d'un niveau, le cerveau à l'affût des données fournies par les ordinateurs, que le lecteur s'accroche au livre, tout entier « projeté » sur les personnages des chercheurs.

Cela m'amène à parler de la structure même du roman, qui se présente comme un dossier de la crise, recueilli et compilé par quelqu'un qui n'y fut pas directement mêlé, mais qui a eu accès aux documents les plus secrets (« *La loi punit d'amendes et d'emprisonnement pouvant aller jusqu'à 20 ans et 20 000 dollars sa lecture* (du dossier) *par des personnes non qualifiées* »), et qui a pu approcher et interviewer les principaux acteurs du drame. Cet aspect « reportage » (méthode d'élaboration des livres de la collection Laffont « Ce jour-là », apportée à un récit de fiction) enlève à la facture du livre le côté un peu arbitrairement « collage » qu'il aurait pu présenter dans ses composantes, et supprime du même coup les sempiternelles questions au sujet de l'ubiquité du rapporteur, qu'on est en droit de se poser à la lecture de tout livre qui n'est pas écrit à la première personne : « Mais qui est-ce qui raconte ? Mais comment a-t-il vu ça ? » etc. Ici, point d'écrivain-Dieu, mais seulement un compilateur attentif.

Le dernier point sur lequel je voudrais attirer l'attention, c'est l'aspect double (binaire — puisque nous sommes au sein d'un monde régi par l'électronique) du combat mené par les savants de la base de Wildfire, qui ont en effet à lutter, et contre le virus tombé de l'espace, et contre une entité à trois têtes : Machine-Administration-Organisation, qui, d'un certain côté, a tout prévu, mais, d'un autre côté, est toute prête à broyer les hommes qui travaillent à la fois avec elle et contre elle. Cet aspect un peu kafkaïen de l'histoire débouche naturellement sur les problèmes moraux traditionnels — doit-on tuer volontairement un individu pour en sauver dix ? — sans que ceux-ci soient jamais clairement évoqués par les personnages qui évoluent dans ce « fatum », à la fois lucides et résignés.

Ainsi le pilote de l'hélicoptère de reconnaissance qui se rend, avec deux biologistes, au-dessus du village contaminé : *« Il toucherait plus de mille dollars pour cette journée de travail et sa famille recevrait en plus dix mille dollars de l'assurance à court terme s'il ne revenait pas.*

Cet argent était justifié : s'il advenait quelque chose à Burton et Stone à terre, le pilote avait l'ordre de voler directement vers l'installation Wildfire et de faire du sur-place à 10 mètres au-dessus du sol jusqu'à ce que le groupe de Wildfire eût décidé de la manière correcte de l'incinérer, lui et son avion, en plein vol. » (p. 84).

Ainsi du plan « Cautère », destiné à « cautériser » par une explosion nucléaire la zone contaminée par un organisme extra-terrestre : (troisième hypothèse) *« Un satellite ou une capsule habitée atterrit dans un grand centre urbain neutre (La Nouvelle-Delhi était l'exemple). « Cautère » impliquerait une*

intervention américaine à l'aide d'armes nucléaires pour éviter l'extension de la maladie. Selon les scénarios, on pouvait envisager dix-sept conséquences possibles d'une interaction américano-soviétique à la suite de la destruction de La Nouvelle-Delhi, dont douze conduisaient directement à la guerre thermonucléaire. »

On voit donc toutes les implications que soulève ce livre de Crichton, et toutes les tensions qui le bandent. On pourra me répliquer que tout cela est bien beau, mais qu'il ne s'agit pas là, en fait, de science-fiction. Je répondrai que c'en est, au contraire, et de la meilleure, puisque, sans faire de jeux de mots, je ferai remarquer que nous nous trouvons en présence d'une histoire de « fiction », qui n'existe que par la « science » qu'elle véhicule, et qui en même temps la constitue. John W. Campbell Jr., au moins, applaudirait !

En vérité, *La variété Andromède* aurait très bien pu figurer dans la collection « Ailleurs et Demain », si celle-ci n'était pas exclusivement réservée, semble-t-il, au « space-opera » très intellectualisé. Mais tel que ce roman se présente, anonymement hors collection, il pourra peut-être attirer quelques lecteurs à la science-fiction plus épique ; quant aux lecteurs de celle-ci, il serait sot qu'ils passent à côté d'une œuvre d'un excellent niveau.

Jean-Pierre ANDREVON

La variété Andromède, par Michael Crichton : éd. Robert Laffont

---

LE DERNIER RIVAGE de Nevil Shute

Le dernier rivage, de Nevil Shute, est un de ces livres mythiques que tout le monde peut presque croire avoir lu, tant le souvenir du film homonyme qu'en tira Stanley Kramer reste vif. (Que la majorité des cinéphiles considère cette œuvre comme très médiocre — et certainement avec raison — ne change rien à l'affaire : alors que de tant de films il ne nous reste pas même une image, la vision désolée de San Francisco morte et figée s'est cristallisée, j'en suis sûr, dans la majorité des esprits des spectateurs.)

En réalité, la traduction du roman de Nevil Shute ne parut en France (chez Stock) qu'en 1968, et nous pouvons aujourd'hui nous le procurer pour la modique somme qui résulte de sa publication au Livre de Poche : même pas le prix d'un numéro de *Fiction*. Que ce livre soit à lire — malgré les imperfections majeures que j'essayerai de définir plus loin — cela ne me paraît pas douteux. La disparition de l'humanité à la suite d'un conflit nucléaire mondial est le seul véritable sujet de tragédie collective que notre époque nous a apportés : le seul, mais aussi le dernier, si la réalité venait un jour emprunter les sentiers de la fable. Aussi son expression artistique (livre, pièce, film) dépasse-t-elle, et de loin, le cadre de la science-fiction, pour englober l'ensemble des activités créatrices humaines — et aussi notre existence même en tant qu'individus et en tant qu'espèce — puisque tout ce que nous faisons, puisque chaque seconde de notre vie se déroule sous la menace de l'extermination.

On pourra penser que j'exagère : certes, et depuis le temps, on aura appris à « ne plus s'en faire et à aimer la bombe » (comme le souligne le titre du livre de Peter George, dont Kubrick tira un film mémorable). C'est évidemment un point de vue (fût-il celui de l'autruche), mais qui ne peut totalement occulter ce fait positif : il existe actuellement, dans les arsenaux nucléaires de la planète, une puissance explosive équivalente à plus de cent tonnes de TNT par habitant (et il suffit de 30 grammes de TNT pour tuer un homme). Voilà qui donnera à réfléchir : personne ne peut se croire à l'abri d'un incendie, s'il vit dans une maison où il y a des allumettes et des enfants...

Ainsi, plus que la drogue, la libération sexuelle, l'aliénation par la machine, plus encore peut-être que le racisme, l'oppression, le néo-colonialisme, les mouvements de libération nationale, la hantise de la Bombe me paraît devoir témoigner d'une époque, la nôtre depuis vingt-cinq ans, où la science-fiction, bon gré mal gré, doit chercher ses racines.

Le genre dit de « guerre atomique » est pourtant très déconsidéré parmi les amateurs ; il faut voir la raison de ce dédain dans le grand nombre d'œuvres médiocres ou franchement mauvaises qui fleurirent à la fin des années 40 et au début des années 50 ; nous avons pu en lire un certain nombre en France, où le genre, à cause de cela, devint aux yeux des lecteurs et critiques la tarte à la crème d'une SF sensationnaliste à bon compte. Au demeurant, les œuvres de valeur traitant de la guerre atomique en elle-même peuvent se compter sur les doigts de la main, même si la fin du monde (partielle ou totale) donna, en quelques ouvrages mémorables, lieu à des développements métaphoriques (*Les oiseaux*, de Daphné du Maurier ; *Le diable l'emporte*, de Barjavel) ou conjecturaux (*Un cantique pour Leibowitz*, de Walter M. Miller ; *Niourk*, de Stefan Wul). En ce qui concerne le grand boum lui-même, il ne nous reste guère en mémoire que *Assassinat des Etats-Unis*, de Murray Leinster (premier volume de la collection « Rayon Fantastique », et publié sous le pseudonyme de Will Jenkins) et, plus récemment *L'heure*, de Walter Lewino (Eric Losfeld) et *H sur Milan*, de E. de Rossignoli (Denoël). Mais le premier ne relate qu'une ennuyeuse stratégie de lutte de missiles, le second n'est que la description d'une flânerie parisienne habilement habillée, le troisième irrite par la préciosité impossible de son écriture...

Nous en arrivons donc au *Dernier rivage*, dont on connaît l'argument : il s'agit de la relation des six derniers mois de vie de Melbourne (Australie), deux ans après la fin de la guerre atomique (située en 1961 ! — le roman ayant été publié primitivement en 1957), alors que l'hémisphère sud est progressivement envahi par la radioactivité. Nous avons donc là une version intimiste de la fin du monde, version dédramatisée au possible, et presque paisible dans son inéluctabilité. Le récit s'articule autour de quatre personnages principaux : un couple (avec bébé) : Mary et Peter Holmes (lui est lieutenant dans la marine australienne), une jeune fille, Moira Davidson, laquelle est amoureuse de Dwight Towers, officier américain commandant le sous-marin *Scorpion*. (Ces deux derniers personnages étaient incarnés à l'écran par Ava Gardner et Gregory Peck.) Le roman, dans son déroulement linéaire, fait alterner les scènes à terre et les missions en mer, le *Scorpion* explorant l'hémisphère nord pour contrôler l'avancée de la radioactivité. Cette monotonie voulue, cet aspect « existence quotidienne » dans un monde qui se meurt, qui est mort déjà, assure au roman un côté insolite certain, qui eût pu être le support d'une œuvre grandiose et désespérée. Malheureusement, le ronronnement terne d'une écriture sans panache et l'usage abusif d'une constante psychologique difficilement défendable compromettent gravement l'équilibre de l'œuvre et, par là, sa force d'impact, sa crédibilité.

Le souci de Nevil Shute a été de nous présenter un fragment d'univers qui « fait comme si... » la guerre n'avait pas eu lieu, des personnages qui « font comme si... » ils n'allaient pas mourir dans les mois, les semaines, les jours qui viennent. Littéralement, ce petit jeu est dangereux si l'auteur ne réussit pas à nous convaincre de sa plausibilité. Or, il ne semble pas que Nevil Shute ait réussi à tenir sa gageure. On ne croit guère à la vie limpide de Melbourne, où les employés vont à leur bureau comme si de rien n'était, où l'on n'enregistre qu'à peine une pénurie de-ci de-là, où le conducteur d'autobus ne se résigne à quitter sa plate-forme que lorsque les radiations l'atteignent à son tour. On voudrait, dans ce tableau idyllique, voir quelqu'un flancher, on aimerait qu'un mouvement de révolte, un accès de pillages, viennent brusquement casser la mécanique bien huilée de ces jours improbables : non par sadisme, bien sûr, mais parce que la tension qui maintient stable le décor demande organiquement, structurellement (et plus simplement, psychologiquement) à se relâcher par périodes.

Passant du background aux personnages principaux, le hiatus est plus sensible encore. On sait déjà que les drames mettant en scène des officiers de marine n'ont jamais été caractérisés par une finesse particulière. Mais est-il possible de croire au personnage du capitaine Towers, lorsque celui-ci, huit jours avant la fin, s'adresse à son équipage en ces termes : « *A dater d'aujourd'hui, tout homme qui remontera à bord ivre ou dépassera son congé sera débarqué le lendemain, et avec mention déshonorante. Je lui arracherai son uniforme et le flanquerai dehors* (...) *La marine des*

Etats-Unis se désintéressera de lui » (p. 326) ? Pareillement, peut-on croire à ce docteur qui opère un patient d'une tumeur à l'estomac, pour lui « donner quelques années de vie plus agréables », à ces gens qui plantent des graines pour avoir « l'an prochain » des fleurs dans leur jardin, à ce même capitaine Towers qui, partant pour son dernier voyage (il doit couler son bâtiment au large de Melbourne), emporte des cadeaux pour sa femme et ses enfants, qu'il dit vouloir rejoindre, mais qui sont morts depuis deux ans aux Etats-Unis ?

Le moteur essentiel de Nevil Shute, son credo, est facile à deviner : il a voulu brosser le tableau d'une « fin digne ». Son propos est louable, et eût été rendu certainement plus crédible s'il s'était contenté de dessiner quelques portraits de la dignité humaine luttant au millieu du chaos extérieur ; mais à vouloir élargir ce trait (éminemment britannique, n'en doutons pas, mais jusqu'à la caricature) à tout un continent, il s'est enferré dans une situation impossible qui respire le fabriqué, le systématique, et nous lasse et nous irrite tout à la fois. Nevil Shute croit-il à cet aveuglement ou fait-il semblant d'y croire ? Ses personnages sont-ils sincères, jouent-ils un jeu dont ils ne sont pas dupes ? L'auteur ne prend aucun recul qui nous permettrait de trancher, et tout l'ouvrage baigne dans cette ambiguïté douteuse, qui n'est pas ici enrichissante mais sclérosante. Il faut attendre les toutes dernières pages du livre, alors qu'au milieu des nausées qui les secouent, les habitants de Melbourne avalent la petite dragée rouge qui leur donnera une fin rapide, pour que l'émotion enfin se débride, et que l'horreur jugulée par simple artifice nous submerge enfin, en un brutal crescendo...

C'est aussi dans ces pages ultimes que la réflexion sur les événements déborde enfin du sable enlisant de la routine quotidienne :

« — *Peter, pourquoi tout ceci nous arrive-t-il, à nous ? Est-ce une conséquence de la guerre entre la Russie et la Chine ?*

— *C'est à peu près ça. Mais c'est plus compliqué. L'Amérique, l'Angleterre et la Russie ont commencé à lancer des bombes, dans un but de destruction (...).*

— *Mais nous n'avions rien à voir avec tout cela — ici, en Australie ?*

— *Nous avons donné à l'Angleterre notre appui moral, répondit-il (...) Tout a été fini en un mois.*

— *Est-ce que personne n'aurait pu arrêter ça ?*

— *Je ne sais pas... Il y a des actes stupides qu'il semble qu'on ne puisse pas arrêter. Quand deux cent millions d'hommes décident tous que leur honneur national exige qu'ils déversent sur leurs voisins des bombes au cobalt, il n'y a pas grand-chose que toi et moi puissions faire. Ce qu'il aurait fallu, c'est éduquer les peuples, et leur faire comprendre leur folie.* » (p. 368)

Cette voix qui se décide à parler, c'est celle de l'auteur enfin sorti de ses constructions fantasmatiques. Nous pouvons la reconnaître : c'est celle du libéralisme écœuré, et impuissant, comme toujours, comme encore. Mais telle qu'elle est, avec son sceau d'impuissance, nous aurions aimé l'entendre plus souvent : elle nous eût sortis d'une somnolence que le roman a trop tendance à nous communiquer. Pourquoi ? A cause du manque de talent de l'auteur ? A cause d'une volonté délibérée d'édulcoration ? A cause du cours naturel d'un tempérament guindé ? Il est bien difficile de le déterminer. Certes, *Le dernier rivage* n'est pas un roman « à message », encore qu'il en véhicule un, de taille, implicitement et, si j'ose dire, tout naturellement. C'est pour cela que sa lecture est, à tout prendre, pas inutile, même si le document brut (par exemple *Les cloches de Nagasaki*, par le docteur Paul Nagaï) reste infiniment plus convaincant sur les horreurs atomiques.

Elle est en tout cas à conseiller à ceux qui « ont appris à ne plus s'en faire... » et qui, au détour d'une page, se reconnaîtront peut-être :

« *Elle répliqua avec un ton d'impatience :*

— *Oh ! « ça ! » (...) Je ne veux pas en entendre parler.* »

Et puis... Mais non. Ce n'est qu'un livre. Ce n'est encore qu'un livre. Espérons...

Jean-Pierre ANDREVON

Le dernier rivage, par Nevil Chute : Hachette - Le Livre de Poche.



Dépôt légal : 1er trimestre 1971 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan